ANDRÉ CAROFF

LA SINISTRE MADAME ATOMOS

ANGOISSE

Editions "FLEUVE NOIR"

ANDRÉ CAROFF

LA SINISTRE MADAME ATOMOS

COLLECTION « ANGOISSE »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bld Saint-Marcel – PARIS XIII[e]

© 1964 « Éditions Fleuve Noir » Paris.

Tous droits réservés pour tous pays

Y compris l’U.R.S.S. et les Pays Scandinaves.

Reproduction et traduction même partielles interdites.

CHAPITRE PREMIER

Tac, tap… tac, tap… tac, tap…

C'était aussi régulier qu'un battement de moteur Diesel, et le balayeur finit par se retourner. La pluie tombait depuis le matin, et les rues désertes étaient d'une tristesse infinie.

Balayer des kilomètres de goudron toute son existence n'est pas tellement réjouissant, mais lorsqu'il faut le faire dans la solitude, sans prononcer un mot, c'est proprement intolérable.

Donc, le balayeur s'appuya sur son balai et pivota.

L'homme boitait de la jambe droite. Il était tête nue, sans manteau, mais malgré ses cheveux blancs, son teint livide, le froid et la pluie, il avançait en se tenant très droit, sans un regard pour le bord du trottoir qu'il suivait, les arbres dénudés, les lampadaires, les flaques d'eau…

Le balayeur souffla dans ses mains, sourit aimablement.

— Sale temps ! jeta-t-il.

Le vieillard passa à un mètre raide, glacé.

Tac, tap… tac, tap… tac, tap…

Ses talons étaient ferrés, et le lacet dénoué de son soulier gauche frétillait comme un ver. Ses mains pendaient le long de son corps, curieusement immobiles, sans ce léger balancement que provoque la marche, et ses pieds paraissaient ne pouvoir se décoller du sol qu'au prix d'un effort fantastique.

Cependant, l'homme progressait rapidement, d'une manière heurtée mais efficace, insensible à ses vêtements dégouttant d'eau, conservant son regard fixe braqué droit devant lui.

Le balayeur le regarda traverser la rue, puis tourna la tête en entendant le ronronnement doux que produisait la voiture noire qui roulait lentement en suivant le trottoir. C'était une énorme et vieille Chevrolet aux chromes

rouilles, conduite par un petit homme jaune, coiffé d'un feutre dont le bord rabattu dissimulait à demi le visage.

Plus loin, le vieillard tourna en direction du centre, et le balayeur le perdit de vue. Peu après, la Chevrolet vira à son tour et disparut en lâchant une bouffée de fumée grise par l'orifice rongé de son tuyau d'échappement.

Le balayeur regarda un moment ce nuage que la bise effilochait puis alluma son mégot et se remit stoïquement à balayer le pavé gras.

Il était dix heures du matin ; on terminait le mois de janvier, et ceux qui n'avaient rien à faire dehors, restaient chez eux, au coin du feu. Il faisait vraiment froid, à Chinook, Montana…

---oOo---

Tac, tap… tac, tap…

Le caissier jeta un coup d'œil au petit vieux qui venait d'entrer, vit qu'il portait une grosse valise et qu'il était complètement trempé, et pensa qu'un homme de cet âge aurait dû prendre plus de soin de sa personne.

La banque était presque vide.

En plus du caissier, il y avait cinq employés, tous penchés sur leur travail, et M. Linding, le directeur, qu'on apercevait derrière son bureau, dans une pièce dont la porte était entrebâillée.

Hérold, le caissier, se remit à compter la liasse que venait de lui remettre M. Belegs, de la *Belegs and Hunter C°*, et ses lèvres remuèrent silencieusement : *huit cents, huit cent cinquante, neuf cents, neuf cent cinquante…*

— Allons, Charly ! fit avec impatience M. Belegs, vous savez bien que le compte y est !

Il parlait doucement, protestait par habitude, mais il se sentait bien dans la chaleur un peu entêtante que répandait le chauffage central au gaz et n'était pas pressé de se retrouver dans l'air froid de son bureau. Il alluma un cigare, observa le vieillard à la valise à travers la flamme de son allumette. Celui-ci était immobile, entre la porte et le comptoir, et une large flaque d'eau commençait à entourer ses pieds bizarrement joints. Il fixait un point du mur où s'étalait une affiche conseillant de souscrire à un emprunt, mais M. Belegs se rendit parfaitement compte qu'il ne la voyait pas.

Soudain, le vieillard tourna lentement sur lui-même et ses yeux ternes se posèrent sur M. Belegs, glissèrent sur le crâne du caissier, se braquèrent sur la liasse de billets.

M. Belegs fut si désagréablement impressionné qu'il retira son cigare de sa bouche, crispa le poing et se cala fermement sur ses jambes, exactement comme si ce petit vieux fragile eût représenté une menace immédiate, imprécise, mais certaine.

Tout à coup, Hérold cessa de compter et releva la tête en même temps que les autres employés, et M. Linding apparut sur le seuil de son bureau et ôta ses lunettes.

Personne n'avait rien dit, il ne s'était rien passé, le petit vieux n'avait point bougé, mais il semblait que l'atmosphère venait subitement de s'épaissir, au point que la fumée qui montait du cigare de M. Belegs en volutes tourbillonnantes, une seconde auparavant, paraissait maintenant tendue comme un fil de laine entre le cigare et le plafond.

— Eh bien, commença M. Linding, que se passe-t-il ?

Il avait l'intention d'ajouter autre chose mais ferma la bouche en constatant que personne ne l'écoutait. Puis, subitement, il n'avait plus envie de parler ni de bouger.

D'ailleurs, tous étaient aussi immobiles que le vieillard à la valise, et M. Belegs remarqua qu'une mouche qui bourdonnait à ses oreilles depuis un instant venait sans doute de se poser, car il ne l'entendait plus. Il se dit encore qu'on était en janvier et que le ronronnement précédent ne pouvait provenir d'une mouche, puis il ne pensa plus à rien. Avec les employés, Hérold et M. Linding, il regarda le petit vieux passer derrière le comptoir, marcher en boitant jusqu'à la caisse et en ouvrir la porte. Là, le vieillard releva le couvercle de la valise et se mit tranquillement à l'emplir des liasses de billets.

Lorsque la valise fut pleine, le vieillard la referma soigneusement, fit le tour du comptoir et sortit sans se retourner.

La porte battante se balança un moment après son passage, et rien ne bougea plus dans la salle silencieuse.

Trente secondes passèrent et, soudainement, M. Linding poussa un hurlement :

— C'est un hold-up ! Vite, la sirène !

Le pied droit de chaque employé appuya sur la pédale d'alarme, et la sirène reliée au poste de police hulula lugubrement, tandis que M. Linding et M. Belegs se ruaient au-dehors.

— Il est là ! gueula M. Belegs.

Le vieillard était effectivement étendu dans le ruisseau, mais la valise bourrée de dollars avait disparu…

---oOo---

La voiture de police déboucha à une allure folle, freina devant la banque, et six policiers armés en jaillirent.

— C'est un hold-up ! répéta M. Linding, faiblement.

Et il s'effondra en même temps que M. Belegs qui se tenait à ses côtés.

Les policiers tentèrent de les ranimer, mais découvrirent très vite qu'ils étaient morts. Alors, ils pénétrèrent dans la banque et y trouvèrent les cadavres encore chauds des cinq employés et de Charly Hérold, le caissier…

---oOo---

— Quel est votre nom ?

— Harry Diamond.

— Profession ?

— Balayeur.

Le commissaire se laissa tomber dans son fauteuil.

— Bien, monsieur Diamond, dit-il d'un ton las ; vous prétendez connaître cet homme ?

Le balayeur pencha la tête, observa le portrait du vieillard aux cheveux blancs.

— C'est bien lui, dit-il ; mais je n'ai jamais prétendu le connaître ! J'étais simplement en train de balayer lorsqu'il est passé à côté de moi…

— Quelle heure était-il ? coupa le commissaire.

— Dix heures du matin.

— Ce matin ?

— Bien sûr ! Il pleuvait depuis l'aube, et ce type se baladait sous la flotte sans même un galure…

— Où étiez-vous quand vous l'avez vu ?

— Avenue Roosevelt.

— D'où venait-il et dans quelle direction allait-il ?

— Il venait de la gare, marchait vers le centre.

— Auparavant, vous ne l'aviez jamais vu ?

Le balayeur secoua négativement le front.

— Non, pas plus que la bagnole qui le suivait.

Le commissaire sursauta.

— Vous êtes certain ?

— Et comment ! C'était une vieille Chevy conduite par un petit mec tout jaune avec un feutre vissé sur le cassis !

— Jaune… Chinois, Japonais ?

— Alors là… ! J'trouve qu'ils ont tous la même bobine ces mecs… Puis, j'dis ça, mais il était peut-être seulement bronzé !

Le commissaire balaya l'air de sa main.

— Revenons à la Chevrolet, monsieur Diamond. Comment était-elle ?

— Noire, avec des chromes rouille et un tuyau d'échappement bouffé aux mites… Enfin, j'veux dire qu'il était usé, quoi ! La bagnole faisait une fumée de tous les diables ! Sûr qu'elle date au moins d'la guerre de Sécession !

— Vous n'avez pas remarqué son immatriculation ?

— Non.

Le commissaire regarda le groupe d'inspecteurs immobiles, reporta son attention sur le balayeur.

— Cet homme, demanda-t-il en désignant le portrait que les journaux du soir avaient publié, vous a-t-il particulièrement frappé ?

Harry chiffonna sa casquette entre ses grosses mains.

— Ben, hésita-t-il, j'ai trouvé qu'il était curieux…

— C'est-à-dire ?

— D'abord, il boitait de la jambe droite, puis, lorsque je lui ai parlé, il ne m'a même pas regardé.

— Que lui avez-vous dit ?

— Oh ! Rien de spécial ! Y pleuvait, alors j'ai dit : « Quel sale temps ! » Ou quelque chose comme ça… Y avait personne dans les rues et j'me barbais ! C'est pas marrant de…

— Donc, coupa de nouveau le commissaire, il ne vous a ni regardé ni répondu. Et à part cela, monsieur Diamond ?

— Ben, à part ça, il était blanc comme un linge et raide comme un manche à balai…

Il rigola un coup, remua les mains et ajouta :

Et j'en connais un bout, dans les balais !

Le commissaire se fendit d'un sourire étroit, alluma une cigarette.

— C'est bien, monsieur Diamond, je n'ai plus besoin de vous…

Le balayeur se leva, quitta la pièce avec un certain soulagement. Il trouvait que ce bureau manquait d'air…

Dès que la porte se fut refermée sur lui, le commissaire fit un geste.

— Asseyez-vous, messieurs.

Les quatre hommes obtempérèrent, et les pieds des chaises raclèrent le sol.

— Sullivan ? fit le commissaire.

L'homme plongea dans son calepin.

— Chevrolet noire, dit-il d'un ton bref, modèle 1939, immatriculée dans l'Ohio. Nous l'avons retrouvée sur la 2 entre Zurich et Harlem. Le siège avant portait des traces de boue et la banquette arrière la marque d'un objet probablement métallique, de vingt-cinq sur cinquante, sûrement très lourd. Aucune empreinte digitale.

Il referma son calepin, s'adossa, étendit les jambes.

— Detrix ? jeta le commissaire.

L'homme ôta son mégot de ses lèvres.

— Néant, dit-il. Personne n'a vu cet homme. Il ne portait aucun papier d'identité et ses vêtements ont été démarqués…

— De quoi est-il mort ?

— J'attends le rapport du légiste. Je sais seulement qu'il boitait effectivement de la jambe droite. Ses empreintes ont été transmises au F.B.I.

Le commissaire secoua la cendre de sa cigarette, pivota légèrement vers le troisième inspecteur.

— À vous, Lonwey.

Je n'ai pas le compte exact, répondit Lonwey. Seul, M. Linding et le caissier savaient ce qu'il y avait en roulement au moment du coup dur. Belegs avait apporté quinze cents dollars, et je crois que nous pouvons tabler sur une somme approximative de quatre-vingt mille dollars. Les coffres n'ont pas été touchés. On s'est contenté de rafler ce que contenait la caisse. Il n'y a pas eu de choc. Tout s'est passé en douceur, et le personnel de l'agence qui est installée au-dessus de la banque n'a rien entendu avant qu'on ne déclenche le signal d'alarme.

Seule, une jeune fille souffrante qui revenait du collège a déclaré avoir remarqué une voiture noire. Elle n'a pu en indiquer la marque, mais se souvient l'avoir vue décoller du trottoir peu avant que ne retentisse la sirène. Entre-temps, elle était rentrée dans le couloir de son immeuble et lorsqu'elle en est ressortie au bruit du signal d'alarme, le petit vieux était déjà couché dans le ruisseau, et Belegs et Linding se penchaient sur lui. Ensuite, notre voiture est arrivée. C'est tout…

Le commissaire écrasa violemment son mégot dans le cendrier.

— Neuf morts pour quatre-vingt mille dollars ! rugit-il. C'est invraisemblable ! Bon Dieu ! Twain, savons-nous au moins à présent comment ils ont été tués ?

Le quatrième inspecteur écarta les mains dans un geste d'impuissance.

— Pas encore, chef. Le légiste réserve sa réponse. Il demande leur avis à deux de ses collègues. Entre deux portes, j'ai vaguement entendu parler de coagulation fulgurante du sang, mais ce n'est pas très précis, n'est-ce pas ? Il faut attendre la réponse du légiste…

Le commissaire s'accouda à son bureau, regarda ses hommes et articula sans enthousiasme :

— C'est la première fois depuis bien longtemps que nous démarrons une enquête sans avoir l'ombre d'un début de piste ! Sullivan, ne pouvez-vous vraiment pas faire « parler » cette Chevrolet ?

L'inspecteur haussa les épaules.

— Demain, répondit-il mornement, je connaîtrai le nom de son propriétaire et à quelle date on la lui a fauchée ! Mais c'est pas ça qui nous avancera…

La porte s'ouvrit violemment, et le médecin légiste pénétra vivement dans la pièce enfumée. Il était rouge, terriblement surexcité.

— J'ai votre rapport ! jeta-t-il ; mais cramponnez-vous à votre siège !

Un silence lourd lui répondit. Il fit un pas, se plaça sous la lampe et déplia d'une main frémissante une feuille manuscrite.

— L'examen auquel je me suis livré, avec deux de mes collègues, a révélé ce qui suit : MM. Linding et Belegs, le caissier et les cinq employés ont été littéralement *atomisés* ! Leur sang est sec comme du plâtre, et nous avons estimé qu'ils avaient été soumis à un bombardement radioactif d'au moins 150 roentgens !

Il essuya la sueur qui coulait de son front, jeta un coup d'œil circulaire par-dessus ses lunettes et reprit d'une voix vibrante et creuse tout à la fois :

— Quant à l'autre, le vieillard inconnu, nous sommes absolument certains que son décès remonte *au moins à six mois !*

Il se laissa choir sur une chaise, hocha le front et répéta comme s'il désirait se persuader lui-même :

— *Six mois* ! Je suis catégorique !

Dans le bureau, tous les regards se portèrent sur la photo du vieillard aux cheveux blancs.

Qui était-il ?

CHAPITRE II

Il se nommait John Ferby, avait soixante et onze ans au moment de sa mort survenue à la suite d'une foudroyante hémorragie cérébrale, et on l'avait enterré au cimetière de Lexington, Kentucky, d'où il était originaire.

Sam Forbes, du F.B.I., fut chargé de l'affaire et se rendit à Lexington le lendemain du hold-up. Sam avait vingt-huit ans, les pieds fermement collés au sol, et le rapport de quarante pages qu'il compulsait lui paraissait avoir été pondu par un auteur particulièrement imaginatif. Cependant, ce rapport portait les signatures de trois médecins, d'un chef de district, et les photographies jointes étaient parfaitement authentiques.

Sam alluma une cigarette, tourna une page.

... qu'il ne peut s'agir d'une explosion atomique, même de faible puissance, car si cela était, le mobilier et le bâtiment auraient à coup sûr subi d'importants dommages. Or, les spécialistes n'ont relevé aucune trace de radioactivité sur les lieux du drame. Cependant, le soir même de cet inexplicable phénomène, l'inspecteur Lonwey constatait qu'une cactée, placée sur une étagère située dans le bureau de M. Linding, était complètement jaune. L'inspecteur Lonwey signale que lors de son enquête préliminaire, cette plante était très verte...

Sam tourna une autre page, posa la photo de John Ferby sur ses genoux. Le vieillard avait été pris torse nu, et sur sa poitrine on distinguait un tatouage absolument ahurissant. Le motif principal en était un profil de femme, Chinoise ou Japonaise, plus de la première jeunesse, et dont l'épaisse chevelure noire était coiffée en chignon. De part et d'autre de ce portrait, s'étalaient deux noms rappelant une horrible tragédie : *Hiroshima. Nagasaki ;* puis, directement sous le visage de la femme, on lisait : *Avec les compliments de M^me^ Atomos...*

Sam ricana. Tout cela était grotesque, relevait probablement du plus mauvais mélodrame auquel il lui eût été donné d'assister.

Quelqu'un tentait de faire croire que cette M^me^ Atomos poursuivait une vengeance plus de vingt ans après les deux explosions atomiques, et cela paraissait insensé ! On avait conservé le cadavre de John Ferby d'une manière ou d'une autre, mais Sam ne croyait pas au témoignage du balayeur. Un type mort depuis six mois ne peut pas marcher… Au bout du rapport, Sam Forbes était persuadé que si les morts étaient bien réels, la présentation et le contexte des feuillets transmis par les autorités de Chinook ne pouvaient être que la conclusion du plus énorme canular du siècle !

Il referma le dossier sèchement, le rangea dans sa serviette et, croisant les jambes, alluma une autre cigarette. Le train roulait régulièrement et dans moins d'une heure pénétrerait en gare de Lexington…

---oOo---

M^me^ Ferby se tenait très droite. Elle n'avait que soixante ans, gérait un magasin d'alimentation dans le haut de la ville.

Je suis certaine que cet homme n'est pas mon mari ! affirma-t-elle avec force. John est mort devant moi, et s'il boitait de la jambe droite, je puis vous assurer qu'il n'avait aucun tatouage sur la poitrine !

Sam releva les yeux.

— Ce sont ses empreintes, madame Ferby, dit-il doucement.

— C'est une erreur ! s'entêta la femme. John est enterré depuis août dernier au cimetière sud, et sa tombe est intacte ! Je suis sûre que vous faites erreur… Toute cette histoire est révoltante !

Elle s'assit soudain et se mit à pleurer sans bruit.

— Je suis navré, madame Ferby, mais ce sont ses empreintes…

La femme renifla, leva un regard douloureux.

— Mais enfin, monsieur, John est mort ! Mort ! Un médecin a délivré le permis d'inhumer après avoir déclaré que mon mari avait succombé à une hémorragie cérébrale, et j'étais présente lorsqu'on l'a placé dans son cercueil. Je l'ai conduit à sa dernière demeure avec notre famille et une foule d'amis ; et chacun a vu le cercueil descendre dans le trou, la terre s'entasser…

Elle se tut car ses larmes l'étouffaient, et une employée jeta à Sam Forbes un coup d'œil meurtrier, s'avança et dit avec agressivité :

— Ce que dit M^me^ Ferby est vrai, monsieur ! J'étais là quand M. Ferby a eu cette attaque, et c'est moi qui me suis précipitée la première ! Maintenant

que j'y repense, je pourrais jurer qu'il était mort avant de toucher le sol…

Sam ramassa son chapeau, s'excusa et prit congé.

Il ne lui restait plus qu'à obtenir un permis d'exhumer…

---oOo---

Cela se fit en petit comité, vingt-quatre heures après la demande de Sam Forbes.

Il tombait une petite pluie fine et pénétrante et les hommes dérapaient sur la terre grasse tandis qu'ils manœuvraient le palan dont les chaînes grinçaient lugubrement, déchirant le silence ambiant incongrûment, et Sam éprouvait la sensation que c'était bien un sacrilège qui se réalisait.

Le cercueil apparut brusquement, décrivit une courbe au bout des chaînes qui le soutenaient, se posa dans la boue avec un bruit mou, répugnant.

Sam jeta sa cigarette humide, regarda l'homme qui maniait un tournevis, l'eau qui crépitait sur le cercueil couvert de terre et le couvercle qui se décollait doucement à mesure que partaient les vis. C'était comme si une main l'avait poussé de l'intérieur et Sam sentit le malaise qui flottait sur le petit groupe réuni au bord du trou.

Tous les assistants avaient lu les journaux, comprenaient que l'opération en cours pouvait annuler ou confirmer les plus folles suppositions que les journalistes n'avaient pas manqué de soulever. On parlait de manifestations surnaturelles, et les neuf cadavres de Chinook, qui gardaient le mystère de la mort qui les avait frappés, laissaient la porte ouverte aux plus folles hypothèses…

L'homme glissa son tournevis dans sa poche, introduisit un burin dans la fente et d'un coup sec fit sauter le couvercle. Celui-ci bascula sur le côté, et tous se penchèrent, virent que le cercueil était vide…

L'inscription était tracée dans le fond, à la craie blanche : *Avec les compliments de M^me^ Atomos.*

---oOo---

Sam Forbes se déplaça très vite au cours des jours qui suivirent. Il alla rendre visite au propriétaire de la Chevrolet, apprit que la voiture avait été volée huit jours avant le hold-up de Chinook, et fonça dare-dare dans cette dernière ville.

Il visita la banque, questionna les inspecteurs, les médecins et fit passer Harry Diamond, le balayeur, sur le gril. Il examina également la Chevrolet,

mais ne découvrit rien de plus que ce que mentionnait déjà le rapport.

Il était en bout de piste, sans un indice, déplorait en son for intérieur qu'un hold-up de banque fût un crime fédéral et que par ce fait il s'y trouvât engagé, mais ses regrets et sa mauvaise humeur ne changeaient rien à la chose : il avait été désigné et devrait s'occuper de l'affaire jusqu'à sa conclusion.

— Psss, avait dit le Singe ; Sam, mon petit, vous épouserez votre Maguy après…

Après ?

Ça risquait de mener loin…

---oOo---

À notre enfant chérie.

La couronne qui portait cette inscription roula un peu, se coucha, et un des hommes qui portait le cercueil fut obligé de l'enjamber pour ne point trébucher.

La morte avait vingt-deux ans. Depuis son enfance, elle souffrait du cœur, et l'opération qui devait améliorer son état venait de mettre fin à ses jours.

Le cercueil descendit, on boucha le trou, et tandis que la famille éplorée s'en retournait, celui qui le lendemain devait poser la pierre tombale, inscrivit sur son calepin : *Mabel Wrist. Allée 60. Travée 12. À perpétuité…*

Plus loin, un petit homme jaune inscrivit à peu près les mêmes mots. Sauf le dernier…

---oOo---

Il était trois heures du matin lorsque la camionnette stoppa le long du mur.

Le conducteur éteignit les phares, et comme un de ses compagnons grognait, il désigna la lune ronde et blafarde, apparemment aussi froide qu'une glace au citron dans son cornet, mais dont la pauvre lueur éclairait suffisamment les lieux.

Les quatre hommes tirèrent de la camionnette une échelle, une civière pliante, une pelle et une pioche et pénétrèrent dans le cimetière au moyen de l'échelle.

Très vite et en silence, ils repérèrent la tombe de Mabel Wrist et se mirent à creuser, sans un mot.

Ils devaient être spécialisés dans ce genre de besogne, car en moins d'une heure le travail fut bâclé.

Lorsqu'ils repartirent, rien ne semblait avoir été déplacé, mais le corps de Mabel Wrist était allongé sur la civière, et les longs cheveux de la jeune morte balayaient le sol boueux.

Dans le ciel sombre, la lune semblait encore plus froide.

---oOo---

Le 12 février, un lot de diamants était attendu fiévreusement chez Toubinsky Junior. Junior avait cinquante-trois ans, pesait deux cents livres et ne tenait plus en place à force d'impatience. Il fumait un havane gros comme une poutre, arpentait son magasin d'un pas de chasseur alpin et biglait les policiers du service de sécurité de l'œil d'un général inspectant ses troupes.

Un million de dollars…

Dans l'arrière-boutique, le coffre béait, et tant que les diamants ne seraient pas rangés à l'abri de l'épais blindage, Junior savait qu'il ne pourrait pas empêcher ses pieds de marcher, ses bras de remuer, son cigare de fumer comme une cheminée d'usine.

Il y avait un monde fou chez Toubinsky.

Les clients entraient et sortaient sans arrêt par les cinq portes s'ouvrant sur la 5e Avenue, et pour eux tout était comme d'habitude.

Junior alla sur le pas de la première porte. C'était par celle-ci que les diamants lui seraient livrés. La voiture blindée allait arriver d'une minute à l'autre, stopperait exactement face à cette porte, à l'emplacement réservé à cet effet par la police, et huit policiers en armes accompagneraient le précieux colis jusqu'au coffre. Bon sang ! Il avait salement tort de s'en faire à ce point ! Tout marcherait évidemment au quart de poil…

Son œil rond se posa une fraction de seconde sur une jeune fille au teint livide qui passait entre deux rayons, puis se dirigea de nouveau vers la rue. Junior se fichait éperdument des jeunes filles, livides ou pas. Seuls, les diamants l'intéressaient.

La jeune fille était brune, et ses longs cheveux coiffés en queue de cheval pendaient souplement sur son manteau de fourrure.

Elle portait un grand sac, avançait d'un pas mécanique et son regard ne s'arrêtait jamais sur rien. D'ailleurs, ce regard était d'une fixité incroyable,

sans lueur, légèrement dilaté, et un observateur attentif aurait trouvé anormale l'immobilité de ses paupières, qu'aucun battement n'agitait.

Un flic en civil la dévisagea, songea qu'elle était probablement malade et reporta son attention sur un type d'allure suspecte.

Un moment passa et, dominant le brouhaha, un ronronnement doux s'éleva. Chaque client, chaque flic, et Junior lui-même, éprouva la sensation qu'une mouche bourdonnait autour de son oreille, et ce fut tout.

Un ordre jaillit du dehors, et un homme âgé, qu'encadraient huit policiers armés de mitraillettes, fit son entrée. Il portait un coffret noir, marchait vite, la tête rentrée dans les épaules.

Le jeune garçon de courses poussa un sifflement admiratif, sortit du magasin, grimpa dans sa camionnette et s'éloigna à toute allure.

Il sauvait sa vie, mais ne devait l'apprendre que plus tard.

Pendant ce temps, dans le magasin, le bourdonnement s'amplifiait et les cent cinquante personnes présentes éprouvèrent subitement le besoin de s'immobiliser et de se taire.

Les huit policiers et l'homme qui transportait les diamants se figèrent entre deux rayons, ceux qui sortaient restèrent entre deux portes, statufiés devant ceux qui désiraient entrer.

Dehors, les curieux s'amassèrent devant les vitrines, observant avec stupeur tous ces gens immobiles, et les deux gardes qui devisaient à côté de la voiture blindée sortirent leur arme et se ruèrent chez Toubinsky.

Sur leur élan, ils firent quatre mètres, stoppèrent à leur tour, pistolet au poing, et ne purent ni ne désirèrent faire un pas de plus.

Alors, la jeune fille livide se mit tranquillement en marche. Elle traversa le magasin, vint à l'homme qui transportait les diamants. Elle lui ôta lentement le coffret noir des doigts, glissa ce dernier dans son grand sac et se dirigea à pas lents en direction de la porte 5, tandis que le bourdonnement la suivait.

Sur le seuil, des hommes qui avaient assisté à la scène en regardant à travers les vitres, voulurent l'arrêter, mais ne purent l'approcher. Plus tard, ceux qui n'en moururent pas affirmèrent qu'ils s'étaient heurtés à un *invisible mur*…

Protégée par cette étrange barrière, la jeune fille descendit du trottoir, éleva son sac à l'horizontale. Une grosse voiture grise arriva, ralentit, et une main jaune saisit le sac. La voiture reprit de la vitesse, vira au coin de la rue suivante.

À cet instant, la jeune fille s'écroula entre deux véhicules en stationnement et, simultanément, des hommes se ruèrent sur elle, et une formidable agitation s'empara des gens qui se trouvaient à l'intérieur du magasin.

Les flics en civil voulurent sortir, mais les clients affolés bloquaient les portes. Junior poussait des hurlements déchirants, et entre les rayons certains tombaient et étaient piétinés par la foule terrifiée. Des femmes hurlaient, des hommes se battaient afin de gagner la sortie la plus proche, et la confusion était à son comble lorsque les hululements des voitures de police éclatèrent dans le lointain.

Soudain, avec un ensemble effrayant, le silence tomba dans le magasin, et ceux qui étaient dehors virent à travers les glaces que des dizaines de corps jonchaient le sol.

Pour un million de dollars, il y avait cette fois près de deux cents morts…

CHAPITRE III

Sam Forbes, transformé en pigeon voyageur, débarqua à La Guardia Airport dans l'après-midi du 12 février. Il sauta dans la voiture qui l'attendait, se rendit immédiatement chez Toubinsky.

Une barrière métallique et un cordon de police protégeaient le magasin, et des techniciens promenaient des compteurs Geiger entre les rayons déserts.

Une foule énorme stationnait silencieusement alentour, et les vendeurs de journaux, habituellement bruyants, se taisaient en abordant cette portion de la 5e Avenue.

Sam sentit qu'une sourde angoisse étreignait les habitants de la cité.

On savait déjà que la jeune fille se nommait Mabel Wrist et qu'elle était morte depuis quatre jours. On savait que deux cents personnes avaient été atomisées, et que Mabel portait sur la poitrine le terrible tatouage : *Hiroshima, Nagasaki. Avec les compliments de Mme Atomos…*

Le profil de Mme Atomos était en première page de tous les journaux du territoire des U.S.A., souligné de la mention : Ennemi public n° 1.

Le F.B.I. était tout entier mobilisé sur cette affaire, et son chef J. Edgar Hoover venait avec l'approbation du président, de faire à la télévision une déclaration fracassante, véritable déclaration de guerre, dans laquelle il demandait l'aide de chaque citoyen américain. Mme Atomos devait être, coûte que coûte, mise hors d'état de nuire…

Des centaines de femmes, d'origine chinoise ou japonaise, avaient été interpellées, conduites dans les postes de police et interrogées. On vérifiait les identités, les emplois du temps. On relevait les empreintes…

Sam Forbes descendit de voiture, et les flashes crépitèrent. Un homme s'approcha, tendit un micro vers Sam sans cesser de parler :

— Et voici celui que le F.B.I. a chargé de l'affaire Atomos. Il s'appelle Sam Forbes, mesure un mètre quatre-vingts. Il est brun, a vingt-huit ans.

Son allure est énergique. Je vais essayer, mes chers auditeurs, d'obtenir de lui quelques mots…

Sam aperçut les caméras de télévision qui se braquaient sur lui, et il recula, mais l'homme au micro le suivit en tirant sur son fil.

— Sam, fit-il jovialement, avez-vous une piste ? Pouvez-vous nous dire ce… ?

Deux flics refoulèrent le radioreporter sans ménagement, et celui-ci lâcha dans son micro :

— Sam Forbes ne peut rien dire, et cela se comprend. Mais le clin d'œil qu'il vient de m'adresser voulait sans doute signifier beaucoup de choses…

Écœuré, Forbes pénétra dans le magasin, se trouva instantanément le centre de l'attention générale. Le Singe était présent, fit signe à son agent d'approcher.

— Shhh, siffla-t-il en mâchouillant un cigare éteint. Sam, mon garçon, j'ai dans l'idée que vous portez une responsabilité écrasante…

Il entraîna Sam Forbes à l'écart, désigna du pouce un groupe de sept personnes qui attendaient plus loin.

— Cette fois, dit-il, ce n'est pas comme à Chinook. Nous disposons d'une centaine de témoins, mais je vous ai gardé ceux-là au frais. Que savez-vous ?

— Tout ce qu'a révélé la presse. Ça s'est passé exactement comme à Chinook, n'est-ce pas ?

Le Singe opina, enflamma son cigare, plissa le front.

— Shhh, j'aime mieux ma place que la vôtre… Les témoignages concordent mais ne nous apprennent rien. La morte est entrée ici, puis a fauché les diamants sans que personne puisse lever le petit doigt. Elle est sortie de même, a refilé le sac à un Jaune qui pilotait une bagnole grise. Ensuite elle s'est écroulée, et trente secondes après il y avait cent cinquante-huit cadavres dans le magasin et une trentaine sur le trottoir.

— La voiture ?

Le Singe haussa les épaules.

— Elle s'est débinée sans douleur ! C'était la panique et aucun des assistants n'a pensé à la poursuivre, ni à relever son numéro…

Il jeta son cigare, l'écrasa d'un talon rageur.

— Bien entendu, vous continuez. Crédits illimités. Carte blanche. Okay ?

— Okay.

Le Singe tourna les talons, quitta le magasin et s'engouffra dans sa voiture.

Sam pivota, marcha jusqu'au groupe qui attendait. Il comprenait plusieurs hommes du F.B.I., que Sam connaissait et un petit homme malingre à cheveux gris, portant des lunettes à monture métallique, qui se présenta lui-même lorsque Forbes l'aborda.

— Docteur Alan Soblen.

Sam lui serra la main. Soblen avait fait partie de la Commission du congrès pour l'énergie atomique réuni en 1951, il était une sommité dans son domaine.

Smith Beffort du F.B.I. donna à Sam les explications indispensables :

— Le docteur Soblen participera à l'enquête. Il s'occupera exclusivement de la partie scientifique du problème, mais peut dès à présent vous donner son avis sur ce qui s'est passé ici…

— Non, coupa Soblen d'une voix douce. Je ne vous apprendrais rien que vous ne sachiez déjà. Près de deux cents personnes ont été soumises à un rayonnement radioactif d'environ 150 roentgens ; mais l'extraordinaire de l'histoire, c'est que nous n'avons relevé ici aucune trace de strontium 90 !

Sam Forbes se gratta le crâne.

— Pourriez-vous traduire en clair, monsieur Soblen ?

Le savant le regarda par-dessus ses lunettes.

— Le strontium 90, dit-il, est un isotope radioactif projeté dans l'atmosphère par les explosions atomiques et qui, en retombant, contamine l'eau, la terre, la végétation, les récoltes. Il est de ce fait absorbé par l'organisme et se fixe toujours au point le plus dangereux, c'est-à-dire les os et la moelle osseuse. Il était donc très important de savoir si cet isotope mortel n'avait pas été projeté dans l'air de New York !

Il redressa son nez pointu, ajouta :

— N'ayant relevé aucune pollution, j'en déduis qu'il n'y a pas eu d'explosion, mais dans ce cas faut-il admettre que cette… M^me^ Atomos a réussi à domestiquer les atomes ?

Un frémissement parcourut le groupe, et Smith Beffort oublia d'en allumer la cigarette qu'il venait de porter à ses lèvres.

— Domestiquer les atomes ? demanda Sam Forbes ; qu'entendez-vous par là ?

Le D^r^ Soblen ôta ses lunettes.

— Admettons, dit-il, que vous possédiez une arme capable d'expédier une balle sur un objectif qu'elle détruit, et que cette même balle réintègre ensuite le canon de votre arme…

— C'est insensé ! grogna Beffort.

Soblen le dévisagea de son œil doux.

— Faire marcher des morts, remarqua-t-il, ce n'est pas insensé à votre avis ?

Beffort grimaça, alluma sa cigarette. Cela le dépassait.

— Quant à ce mystérieux *mur* auquel plusieurs personnes se sont heurtées, reprit le Dr Soblen, et qui n'a plus offert de résistance après la *seconde* mort de Mabel Wrist, je pense que l'on peut le classer dans la catégorie des radiations provoquées et en quelque sorte *solidifiées* par une technique révolutionnaire.

Il remit ses lunettes, pointa son nez sur Sam Forbes.

— Voilà, dit-il sur un ton d'excuse, tout ce que je suis en mesure de vous apprendre pour l'instant. C'est faible et ne repose que sur des suppositions.

Sam fronça les sourcils.

— Vous avez à l'instant fait allusion à une arme capable de récupérer un projectile après utilisation, dit-il. Serait-il logique d'admettre que l'arme soit obligatoirement installée non loin de l'objectif à atteindre ?

— Je l'ignore, répondit rêveusement Soblen. Quelle est votre idée ?

Sam Forbes alluma une cigarette, en offrit une au Dr Soblen qui refusa.

— À Chinook, articula Sam, un témoin a affirmé qu'une voiture suivait John Ferby. Lorsque cette voiture fut retrouvée, on constata que la banquette arrière portait l'empreinte d'un objet métallique, de vingt-cinq sur cinquante, probablement très lourd. Ne pourrait-il s'agir d'un appareil – ce que vous nommez l'arme – destiné à télécommander les… morts ?

Le Dr Soblen cligna des paupières.

— J'ignorais ce détail, dit-il. Votre hypothèse n'est pas invraisemblable, monsieur Forbes ! D'autant plus que ce bourdonnement…

— Quel bourdonnement ? s'enquit Sam.

Smith Beffort intervint :

— Là-bas, ce jeune garçon à droite, indiqua-t-il. Il est le seul survivant de ceux qui se tenaient à l'intérieur du magasin. Je crois qu'il serait utile que vous l'interrogiez personnellement. Il a la tête sur les épaules et paraît sûr de son affaire.

— Allons-y, accepta Sam Forbes.

Ils traversèrent la salle et Beffort tira son calepin et le consulta avant d'appeler.

— Monsieur Jak Urey ?

Le jeune homme se leva, vint vers les deux hommes d'un pas décidé. Il portait un blouson de cuir, et une mèche rebelle lui tombait sur le front.

— C'est moi, fit-il sans aménité. Dites, vous allez encore me faire poireauter longtemps ?

— Non, le rassura Forbes. Tu me racontes ce que tu as vu et c'est la quille pour toi.

Jak Urey passa son index sous son nez.

— À vrai dire, dit-il, j'ai pas vu grand-chose. J'ai juste entendu ce ronronnement et…

— Une minute, coupa Beffort. Parle un peu de cette fille à M. Forbes.

— Oh ! J'l'ai à peine aperçue ! Si les canards n'avaient pas publié sa photo, j'm'en serais pas souvenu…

— Répète ce que tu m'as dit, coupa encore Beffort ; on ne t'en demande pas plus.

Jak Urey lui jeta un regard mauvais, puis attaqua en s'adressant ostensiblement à Forbes :

— Ben voilà : j'étais dans ce coin, sur la deuxième marche, et je regardais les flics qui protégeaient le mec qui coltinait les diams, quand la fille est venue se coller au milieu…

— Au milieu de quoi ? demanda Beffort.

— Entre eux et moi, quoi !

Il fit face à la porte, montra les rayons déserts de son index tendu.

— C'était vachement impressionnant, tous ces flics avec des mitraillettes ! On se serait cru au cinoche… Bref, j'crois que les gars étaient encore dehors quand le ronronnement a commencé à me tirer l'oreille.

— Ça ressemblait à quoi ?

— Au bruit que fait une de ces grosses mouches à…

— Ouais, coupa Beffort, on a saisi. Qu'est-ce que tu as fait après ?

— J'suis sorti ! J'avais mes livraisons à faire.

Il pinça les lèvres et lâcha :

— J'ai eu un drôle de pot, hein ? Encore un peu, et j'étais moi aussi bon pour la morgue ! J'peux partir maintenant ?

Forbes remarqua que le garçon regardait autour de lui avec inquiétude. Il avait la trouille.

— La fille, dit-il, comment était-elle ?

— Blanche comme sa liquette et raide comme une statue. Bon, j'peux partir ?

Forbes opina, et Jak Urey détala comme un lièvre.

— Il crève de peur, constata Beffort, et il n'est pas tout seul. Regardez les autres…

Forbes observa les autres témoins. Il y avait quatre femmes et trois hommes, tous très pâles, visiblement impressionnés. Une des femmes était presque allongée sur son siège. Elle était assise à l'écart et s'était sans doute assoupie, car son menton reposait sur sa poitrine et ses yeux étaient fermés.

— Ils se trouvaient dehors au moment du drame, dit Beffort, et ils se sont heurtés au fameux mur invisible. C'est un truc…

Il continua à parler, mais Forbes ne l'écoutait plus. Il regardait la femme endormie, sa main gauche qui pendait avec une mollesse étrange, ses genoux largement écartés.

— Smith, lâcha-t-il ; allez chercher le toubib. Cette femme est morte !

Smith Beffort n'eut pas besoin d'un dessin. Il fila vers la sortie après avoir, au passage, murmuré quelques mots à l'oreille du D^r^ Soblen. Celui-ci s'approcha vivement de Sam Forbes qui se penchait sur la femme.

— Si elle n'est pas morte, prévint-il, n'y touchez pas !

Sam se redressa.

— Elle l'est sûrement, dit-il.

Son regard se posa sur les autres témoins, toujours immobiles.

— Bon sang ! jura-t-il ; regardez ça, Soblen !

Le savant se retourna, vit que trois hommes venaient de se coucher sur la banquette qu'ils occupaient, que les trois femmes s'affaissaient doucement dans leur siège.

Un brouhaha éclata dans la rue, et Smith Beffort pénétra dans le magasin. Un médecin et deux infirmiers portant une civière le suivaient.

Le médecin regarda la femme, enfila des gants de caoutchouc, tâta son pouls, releva les yeux.

— Bonjour, docteur Soblen, dit-il. Je suis sûr que vous savez de quoi elle est morte, non ?

— Coagulation du sang.

— Exact. Et ceux-là ?

— Mêmes symptômes, à vue de nez, rétorqua le savant. Il faut faire évacuer immédiatement cet endroit, monsieur Forbes ! Nos compteurs Geiger n'ont relevé aucune radioactivité, mais il doit y avoir autre chose que nous ignorons !

Sam Forbes eut un geste de dénégation.

— Ce n'est pas cela. Ces gens ont tous heurté le mur invisible ! Et ils en meurent six heures après…

Smith Beffort sursauta.

— Bon Dieu ! s'écria-t-il ; ils sont des dizaines dans ce cas que nous avons laissés repartir…

Un profond silence tomba dans le magasin, et ce fut le Dr Alan Soblen qui le rompit :

— Actuellement, dit-il froidement, il doit y avoir en ville quelques dizaines de morts en plus. C'est effrayant !

---oOo---

Dans l'heure qui suivit, les mauvaises nouvelles affluèrent au Q.G. de Sam Forbes.

Huit morts furent découverts dans le métro, dix s'écroulèrent en pleine rue, sept dans l'escalier de leur immeuble, et trente-deux moururent chez eux après avoir enfilé leurs pantoufles.

Malgré les apparences, ils avaient tous succombé à la même heure, et seul, le chemin qu'ils avaient à parcourir pour regagner leur logis faisait croire à un décalage.

Le bilan de l'« opération Toubinsky » s'établissait donc de la façon suivante, à l'actif de Mme Atomos : un million de dollars, deux cent cinquante-deux morts !

On retrouva Jak Urey et on le conduisit à l'hôpital. On lui fit subir une série d'examens et on l'obligea à s'aliter. Mais le garçon déjoua tous les pronostics et resta en vie.

Cigarette au bec, mains croisées sous la nuque, il lança férocement au médecin qui l'auscultait pour la dixième fois :

— Allez, allez, vous fatiguez pas, toubib ! La mère Atomos m'a loupé, et demain soir j'irais au bal.

Et il y alla.

Non mais ! On avait la vie dure chez les Urey !

CHAPITRE IV

Le lendemain de l'affaire Toubinsky, soit le 13 février, un homme sortit de Pennsylvania Station à neuf heures du matin et prit le métro pour le quartier de Washington Heights dans le Bronx. Il se posta au coin de Broadway et de la 193e Rue et, après cinq minutes d'attente, fut abordé par une femme de taille moyenne, très élégante dans son manteau de zorrino brun à poils longs, et qui avait un type asiatique très prononcé.

Le couple entra au restaurant de luxe, 143 Dyckman Street, et s'installa dans une niche pour consommer un copieux petit déjeuner.

Au bout d'un moment, un petit homme jaune, portant un chapeau mou rabattu sur les yeux, pénétra dans le restaurant et fit jouer plusieurs disques de juke-box. Il fuma une cigarette, but un café et quitta l'établissement en sifflotant.

À cet instant, le compagnon de la femme au zorrino se leva et gagna à son tour la sortie.

Les deux hommes semblaient ne point se connaître, mais ils prirent le métro ensemble et, à l'arrêt de la 125e Rue, sautèrent sur le quai juste au moment où les portes se refermaient, échappant ainsi à d'éventuels surveillants.

De concert, ils longèrent alors la 125e Rue, puis se séparèrent et poursuivirent leur route, chacun sur son trottoir. Dix minutes plus tard, l'homme au chapeau mou s'immobilisa devant une Chevrolet verte assez usagée, mais dont la portière était ouverte et qui portait une clé de contact sur son tableau de bord.

Son compagnon s'arrêta, demeura sur son trottoir, mais se mit à surveiller attentivement la rue.

Le petit homme jaune monta alors dans la Chevrolet, lança le moteur, et allait passer en première lorsqu'une poigne énergique le tira hors de la voiture.

— Police fédérale ! Les mains sur la poitrine, doucement…

Le Jaune vit que deux autres flics en civil se tenaient prêts à intervenir et, se sentant perdu, tenta un acte désespéré. Il se baissa sèchement, plongea entre deux voitures et dégagea son Colt Cobra de son holster.

Le quatrième policier, qu'il n'avait pas repéré, le matraqua et l'étendit pour le compte.

Trente secondes après, le petit homme toujours inanimé roulait en direction du Q.G. de Sam Forbes. Un agent du F.B.I. consulta les papiers qu'il venait d'extraire de la poche du Jaune, pencha la tête et lut à haute voix.

— Hisato Keichuu, trente-cinq ans. Naturalisé américain. Né à Nagasaki, Japon…

Machinalement, le conducteur appuya sur l'accélérateur et déclencha sa sirène.

---oOo---

Le compagnon de Hisato Keichuu resta un instant figé sur son trottoir, et quand la voiture de police eut disparu, fonça vers la cabine téléphonique vitrée qu'il apercevait au coin de la rue.

Fébrilement, il forma un numéro, et lorsqu'on eut décroché, il demanda gaiement ;

— C'est toi, Lou ?

— Non, répondit une voix masculine. Ici c'est le 12-85-34…

L'homme raccrocha, quitta la cabine et feuilleta son calepin tout en marchant. Le 32 désignait Allison Park, le 33 North Hudson Park et le 34 Sound View Park.

L'homme héla un taxi, se fit conduire à la pointe sud de Sound View Park, régla et continua à pied jusqu'au bord de l'East River.

Une voiture vint se ranger près de lui, et la femme au manteau de zorrino ouvrit la portière. L'homme monta prestement et la voiture fila en direction du Yankee Stadium.

— Alors demanda la femme.

— Hisato vient d'être arrêté !

— Filature ou accident ?

— Accident. Probablement des types du F.B.I…

La femme plissa les lèvres.

— Je savais qu'il ne fallait plus utiliser Hisato… Mais M^me^ Atomos avait prévu la chose.

— Bien. Que faut-il faire ?

La femme stoppa à un feu, tourna son regard froid vers son passager.

— Sam Forbes, dit-elle, a une fiancée. Elle se nomme Maguy Fairbank. Son adresse est dans le coffre à gants…

L'homme fouilla dans le coffre, déchiffra le message.

— Quand ? demanda-t-il simplement.

— Ce soir…

---oOo---

Faire surveiller les cimetières sur tout le territoire des U.S.A. était une tâche par trop gigantesque, et Sam Forbes avait de loin préféré mobiliser ses *G'men* sur la détection d'hommes de type asiatique pilotant une voiture. À Chinook, et lors du hold-up de la bijouterie Toubinsky, un petit homme jaune se trouvait au volant des deux véhicules, et il était raisonnable de diriger les premières recherches dans ce sens.

Cependant, Sam Forbes n'avait pas un instant espéré un résultat aussi rapide.

Lorsqu'on introduisit Hisato Keichuu dans son bureau, l'agent fédéral sentit instantanément qu'il tenait son homme. Cette intuition provenait peut-être du violent désir qu'il avait de saisir le premier maillon d'une chaîne qu'il devinait interminable, mais cette ambition le poussait à s'aider, et ce matin-là le ciel l'aida.

Hisato ne répondit tout d'abord à aucune question. Le coup de matraque l'avait durement sonné, et sa main remontait souvent jusqu'à sa nuque. C'était d'ailleurs sa seule manifestation de sensibilité, d'émotivité. Le fait d'être accusé de port d'arme prohibée et de vol de voiture le laissait visiblement indifférent.

Hisato laissait couler le temps. Hisato attendait.

Devant son mutisme, Sam Forbes expédia deux hommes ramasser trois témoins qui avaient déclaré pouvoir, à l'occasion, reconnaître le conducteur de la voiture grise auquel Mabel Wrist avait tendu le sac contenant les diamants, et se mit à attendre à son tour.

Le Japonais était debout depuis deux heures. On avait vidé ses poches, supprimé sa cravate et ses lacets de chaussures. La fenêtre était grande ouverte malgré le froid intense, et Sam avait fait couper le chauffage.

Sam et ses hommes se relayaient dans le bureau, mais Hisato Keichuu restait sur place, devenait blême, ne pouvait empêcher ses dents de claquer.

À midi, les trois témoins furent mis en présence du Japonais. Deux le reconnurent formellement, le troisième resta hésitant. Il se trouvait mal placé par rapport à la voiture grise, n'avait vu l'homme que de trois quarts, et de surcroît avait été gêné par l'angle d'un bagage se trouvant sur le siège arrière, Sam Forbes fit évacuer la pièce, ne garda qu'un *G'man* chargé d'empêcher le Jaune d'approcher de la fenêtre. Le silence d'Hisato, sa résistance au froid laissaient voir que l'homme possédait des nerfs d'acier, et qu'en cas de situation désespérée il n'hésiterait probablement pas à mettre fin à ses jours. Le bureau de Forbes était au cinquième étage…

— Avoue que tu conduisais la voiture grise, demanda Sam sans espoir de réponse, que tu travailles pour M^me^ Atomos ?

— Oui, lâcha le Jaune sèchement.

Le *G'man* et Forbes échangèrent un coup d'œil surpris. La soudaine capitulation d'Hisato, que rien ne laissait prévoir, prenait une allure des plus suspectes. Sam ferma la fenêtre, poussa une chaise vers le Japonais, lui offrit une cigarette.

— Qui est M^me^ Atomos ?

Hisato Keichuu tira une longue bouffée, croisa les jambes. Il paraissait moins crispé et Forbes eut la sensation que l'homme avait attendu son heure pour parler.

— Je ne la connais pas, répondit Hisato. Je sais simplement qu'elle vivait à Nagasaki en 1945, et que ses enfants et son mari ont été tués par la bombe atomique.

Ses yeux bridés jetèrent un bref éclair, et il ajouta sans que son visage impassible changeât d'expression.

— J'étais à Nagasaki, et je n'étais qu'un enfant lorsque votre seconde bombe a explosé. Mes parents, mes frères, mes sœurs et mes amis ont été transformés en cendres en moins d'une minute. Tous ceux qui aident M^me^ Atomos se trouvaient à Nagasaki ou à Hiroshima… L'Amérique n'a connu que Pearl Harbor, mais bientôt le territoire des U.S.A. sera un immense cimetière…

Il planta son regard dans les yeux de Sam Forbes et dit :

— Vous ne pouvez rien contre M^me^ Atomos. Il lui a fallu près de vingt ans pour mettre sa vengeance à exécution, mais maintenant, rien ne peut s'opposer à ses projets.

Sam se retint pour ne point le frapper.

— Tu vis en hôtel, dit-il d'une voix vibrante de colère, et tu n'occupes aucun emploi. Tes effets personnels se limitent à deux costumes usagés, du linge de corps, quelques objets de toilette, et un Colt Cobra ! Sur toi, nous avons ramassé cinquante dollars et de la petite monnaie. Je ne crois pas qu'un homme travaillant pour M^me^ Atomos puisse se trouver en aussi piètre situation !

Le Japonais sourit.

— Vous ne m'aurez pas de cette manière, dit-il. Vous pensez que les hommes de ma race s'attachent surtout à ne pas perdre la face, mais cela est un concept typiquement occidental. Les heures qui vont suivre vous démontreront que je ne suis qu'un pion sur un vaste échiquier, et que l'orgueil ne m'étouffe pas au point de vouloir paraître plus que je ne suis. Je conduisais la voiture de Chinook, celle d'hier, et je n'en sais pas plus…

— L'appareil qui se trouvait sur la banquette arrière ?

— Je vole une voiture et on me contacte…

— Où cela ?

— Chez moi. On me donne rendez-vous en dehors de la ville, et on charge l'appareil dans la voiture. Je n'ai pas à y toucher. L'appareil fonctionne déjà, téléguide un mort en marche quelque part dans la ville, et sur un cadran, deux points se rapprochent. L'un est le mort, l'autre ma voiture.

Sam Forbes bondit.

— C'est faux ! À Chinook, tu suivais John Ferby !

Hisato Keichuu haussa les épaules.

— Le hasard a voulu que nous suivions la même route, mais je ne savais pas que ce vieillard était *mon sujet*. Je n'ai compris que lorsqu'il est entré dans la banque et que le ronronnement s'est fait entendre. Ce bruit m'avertit de l'imminence de l'opération, et je me tiens prêt à agir. Je récupère alors ce que l'on me tend et je regagne le lieu de rendez-vous. Là, j'abandonne la voiture et je rentre par mes propres moyens. C'est tout.

Sam Forbes et ses hommes interrogèrent Hisato Keichuu jusqu'au soir, mais ne purent rien en tirer de plus. L'homme n'était qu'un exécutant, qu'un maillon isolé, et Forbes prévoyait que l'autre extrémité de la chaîne ne serait pas facile à saisir.

---oOo---

La sonnette vibra et M. Fairbank alla ouvrir. Il se trouva face à un homme armé d'un pistolet muni d'un silencieux, n'eut point le temps de prononcer un mot avant de recevoir une balle dans la tête.

L'homme le retint dans sa chute, fit un signe et deux ombres le rejoignirent sur le perron. Sans bruit, les trois hommes pénétrèrent dans l'habitation, firent irruption dans la salle à manger. M^me^ Fairbank se dressa, mais une balle entre les deux yeux l'expédia au sol.

Maguy Fairbank, qui regardait la télé dans le living, entendit le bruit faible de la détonation, le choc sourd que produisit le corps de sa mère en s'effondrant, et se leva. Elle franchit la cloison de bambou qui séparait les deux pièces, ressentit une douleur atroce au niveau du crâne, et plongea dans un gouffre insondable.

---oOo---

À vingt et une heures, le téléphone grelotta dans le bureau de Sam Forbes. L'un des hommes présents décrocha, passa le combiné à son chef.

— C'est pour vous, dit-il. Une communication de l'extérieur.

Sam pensa immédiatement à Maguy. Il lui avait téléphoné la veille, mais ne l'avait pas vue depuis le début de l'affaire Atomos. Dans une lettre, la jeune fille lui disait combien elle s'ennuyait de lui, et avec une sensibilité bien féminine concluait que loin de lui la vie ne méritait pas d'être vécue.

— Allô ! Ici Sam Forbes.

— Avez-vous des nouvelles de votre fiancée, monsieur Forbes ?

La voix était celle d'une femme, comportait une pointe d'accent étranger que Sam ne parvint pas à définir.

— Qui êtes-vous ? jeta-t-il, brusquement alerté.

— Une collaboratrice de M^me^ Atomos, répondit flegmatiquement la femme. Je téléphone d'une cabine publique, et il est inutile de tenter un repérage. Voici ce que j'ai vous dire : vous détenez Hisato Keichuu, mais nous avons kidnappé Maguy Fairbank. Veuillez vérifier, je vous rappellerai dans un instant…

Elle raccrocha et Sam Forbes coupa la communication, forma fébrilement un numéro, tout en ordonnant :

— Prévenez le standard que dans un moment ma ligne sera occupée. Qu'on essaye de détecter la cabine d'appel, et que deux voitures radio restent en liaison avec le standard. Système habituel !

Un *G'man* quitta hâtivement la pièce, se rua dans le couloir désert.

Sam écoutait la sonnerie retentir interminablement chez les Fairbank et sentait que, doucement, une crainte horrible montait en lui. À la quinzième sonnerie, il raccrocha, pivota vers ses hommes, les traits figés.

— M^me^ Atomos vient d'enlever ma fiancée, dit-il durement. Dans un instant, l'une de ses acolytes va rappeler. Il faut absolument localiser l'appel. Avertissez les voitures en patrouille d'avoir à enregistrer tous les messages de notre bureau. Nous passons en priorité absolue. Ici, je vais essayer de faire durer la conversation le plus longtemps possible…

Trois hommes quittèrent le bureau, et lorsque le téléphone sonna, Smith Beffort se saisit de l'écouteur. Sam Forbes rafla le combiné.

— Forbes, dit-il, parlez…

Tendue, la voix de la mystérieuse correspondante se fit entendre :

— Vérification effectuée, monsieur Forbes ?

— Oui.

— Alors, voici nos conditions : vous libérez Hisato immédiatement, sans chercher à le suivre bien entendu, et nous relâchons votre fiancée.

— Où l'échange aura-t-il lieu ? tenta l'agent fédéral.

— Il n'y aura pas d'échange monsieur Forbes. Nous avons l'avantage, ne l'oubliez pas. Libérez Hisato Keichuu dans les dix minutes qui suivent, sans quoi Maguy Fairbank ne sera plus pour vous qu'un souvenir.

Il se produisit un déclic.

— Allô ! hurla Sam incrédule. Écoutez-moi !

Smith Beffort déposa doucement l'écouteur sur son crochet.

— Inutile, dit-il. Elle a coupé.

Il siffla machinalement entre ses dents, ajouta gravement :

— Vous avez dix minutes pour vous décider, mon vieux…

CHAPITRE V

Il était vingt et une heures vingt.

Un message du standard vint prévenir Forbes qu'en raison de la brièveté de la précédente communication, l'endroit d'où avait appelé la mystérieuse correspondante n'avait pu être localisé, mais que les voitures de patrouille demeuraient néanmoins en état d'alerte.

Écroulé, Sam Forbes restait sans réaction.

Smith Beffort, qui comprenait fort bien son état d'âme, posa brutalement le problème, sans tenter de minimiser les conséquences que pourrait avoir une décision trop spontanée.

— Vous avez les pleins pouvoirs, mais si vous lâchez Hisato dans la nature, demain la presse vous descendra en flammes et le Singe sera dans l'obligation de vous virer…

Il jeta un coup d'œil sur Forbes rencontra son regard vide.

— Je ne sais pas ce que je ferais à votre place reprit-il, mais il faut agir rapidement. À la demie Hisato Keichuu doit franchir le seuil de l'immeuble, et il est vingt-quatre…

Sam haussa les épaules.

— Je vais libérer le japonais, puis j'écrirai ma lettre de démission…

Sa voix semblait venir de très loin, s'enrouait. Smith Beffort écrasa son poing sur le bureau.

— Jolie solution ! Vous rendez les armes avant d'avoir engagé la bagarre ! Si tout le monde vous imite, M^me^ Atomos va mettre le pays à feu et à sang sans rencontrer d'opposition !

Il marcha furieusement à travers la pièce, regarda sa montre, et lâcha en se plantant devant Forbes :

— Relâchez Hisato immédiatement, je vais m'en occuper personnellement !

Une lueur brilla dans l'œil de Forbes, mais il ne bougea pas.

— La femme a précisé qu'il ne fallait pas le pister, dit-il.

Beffort prit le coup de sang.

— Écoutez, cracha-t-il violemment, même quand il y a du soleil je peux suivre un mec en laissant mon ombre dans le tiroir de mon bureau ! Larguez Hisato, rendez aux patrouilles leur liberté de manœuvre, et nous allons jouer ce coup en douceur. Vous allez rester ici et je vous appellerai d'heure en heure. Bien entendu, je marcherai sur les pointes tant que Maguy Fairbank ne vous aura pas été rendue, mais après, ça crachera le feu ! Allez-y, Sam, virez le Japonais je l'attends au-dehors…

Forbes donna l'ordre de relâcher Keichuu, et Beffort quitta le bureau en coup de vent, dégringola les étages, et sortit de l'immeuble par une porte donnant sur le parking. Il monta dans sa voiture, contourna le bloc, trouva une place à une cinquantaine de mètres de la porte par où sortirait Keichuu, et se gara.

Au bout de trente secondes, le Japonais parut, seul.

Il regarda autour de lui, releva le col de son pardessus et s'éloigna lentement de l'immeuble. Il venait vers Beffort et ce dernier se tassa sur son siège, se dissimula dans l'ombre.

Hisato Keichuu glissa entre deux voitures en stationnement, fit un geste et un taxi stoppa à sa hauteur. Le Japonais grimpa à côté du chauffeur, et le véhicule démarra.

Surpris, Beffort commença sa filature. Il s'était préparé à une fuite éclair de son gibier, à un plongeon dans le métro, à un enlèvement fulgurant réalisé par ses complices ; et l'homme s'en allait tranquillement, au petit trot. C'était troublant…

---oOo---

Sam Forbes s'installa dans le fauteuil, se mit à griller cigarette sur cigarette. Par un appel récent, il s'était informé auprès de la police de Tarrytown, venait d'apprendre la mort des parents de Maguy, et cette nouvelle l'avait plongé dans le plus profond désarroi.

À vingt-trois heures, le téléphone vibra. Sam décrocha avec nervosité, sûr que c'était Maguy, éprouva une terrible déception en reconnaissant la voix de Smith Beffort.

— Hisato s'est rendu à son hôtel, lui apprit celui-ci, et il a fait ses bagages. Nous sommes actuellement à Jersey City, pas loin de Holland

Tunnel. Le Jaune est dans un bistrot, moi dans celui d'en face… Des nouvelles de Maguy ?

— Rien…

Il y eut un silence, puis Smith Beffort dit d'une voix qui se voulait rassurante :

— Ça ne signifie pas grand-chose, et surtout ne vous mettez pas sur la croix ! La mère Atomos attend sans doute que le gars Hisato soit à l'abri avant de lâcher votre fiancée. Je vous rappellerai dès que possible…

Il coupa, et Sam retourna s'asseoir, l'esprit vide, complètement démoralisé.

À minuit, il y eut une sonnerie brève, mais avant que Sam eût pu bouger, on avait raccroché. Du coup, il tira sur le fil, installa l'appareil sur ses genoux et se remit à attendre.

Frigorifié, il s'éveilla deux heures plus tard, les oreilles vrillées par la sonnerie stridente, s'empara du combiné. C'était encore Smith Beffort.

— Suis dans la cambrousse, fit rapidement l'agent fédéral, et je vous téléphone du poste de police de Dunellen. Hisato a été cueilli par une Buick peu après mon dernier coup de fil, et nous avons enfilé la 22. Le Jaune est dans une baraque isolée à deux miles de Dunellen, et la Buick est repartie. Je retourne là-bas. Rien de neuf ?

— Non, murmura Forbes, sauf que les parents de Maguy ont été assassinés. J'avais oublié de vous en parler tout à l'heure… Ne laissez pas filer Hisato, Smith !

— Ne craignez rien il roupille comme un loir dans sa piaule déserte et il n'a aucune bagnole à sa disposition. Je rappellerai plus tard. Salut…

Forbes coupa, alluma sa dernière cigarette.

À quatre heures du matin, ce qu'il attendait se produisit enfin. Dans l'écouteur, il reconnut immédiatement la voix de la femme à l'accent étranger.

— C'est parfait, monsieur Forbes, vous avez joué franc-jeu. Hisato est en sécurité, et nous savons maintenant que vous ne pourrez le faire parler…

— Stoppez votre baratin ! coupa férocement Forbes. Où se trouve ma fiancée ?

Un petit rire lui répondit.

— En notre pouvoir, voyons, monsieur Forbes !

Les doigts de Sam blanchirent sur le combiné.

— Vous aviez promis de la libérer ! dit-il d'une voix vibrante de haine.

— Nous n'avons pas dit *quand*, monsieur Forbes. Auparavant, nous avons l'intention de l'*utiliser*. M^me^ Atomos vous prie de bien vouloir assister au *spectacle* qui aura lieu demain matin, à neuf heures précises, face à la banque Swarchts. Bonne fin de nuit, monsieur Forbes…

Le déclic sonna lugubrement à l'oreille de Forbes, mais deux mots vibraient encore dans son crâne : *utiliser, spectacle…*

Sam prévoyait confusément qu'il allait assister à une scène particulièrement épouvantable, dans laquelle Maguy Fairbank tiendrait sans doute le premier rôle, et une rage meurtrière le gagna. Sa bouche se tordit sur une insulte muette et, pour se libérer, il fracassa le téléphone contre le mur… C'était puéril, mais l'aidait à supporter son impuissance…

---oOo---

La banque Swarchts était située dans une rue peu animée, aux maisons vétustes, en plein Bronx, et une brume épaisse montait d'Eastchester Bay, noyait les voitures de police garées sous les panneaux de stationnement interdit.

Dans l'un des véhicules, Sam Forbes et le D^r^ Alan Soblen ne quittaient pas de l'œil les abords de la banque.

— Que croyez-vous qu'il puisse se passer ? demanda Soblen en essuyant les verres de ses lunettes.

Forbes tourna vers lui un visage ravagé par une nuit de veille, d'inquiétude.

— Je l'ignore, dit-il d'une voix sans timbre. Nous sommes conviés à un spectacle donné par M^me^ Atomos, et j'ai bien peur que cela ne se termine tragiquement. Dix hommes armés se trouvent à l'intérieur de la banque, cinq autres sont groupés au premier étage de cet immeuble.

— Si les choses se passent comme chez Toubinsky, objecta Soblen, les armes seront aussi inutiles qu'une pompe à bicyclette, et ceux qui se trouvent dans la banque vont y laisser leur peau.

Forbes jeta son mégot par la portière.

— Si nous retrouvons la même situation que chez Toubinsky, dit-il d'un ton las, mes hommes savent ce qu'il faut faire. Notre but est d'éviter qu'il n'y ait des victimes.

— Comment saurez-vous qu'il y a danger ?

— Les morts téléguidés de M^me^ Atomos sont facilement repérables. Ils marchent, docteur, mais ils ont malgré tout le teint livide, l'œil fixe, l'allure

mécanique. Dès qu'une personne ayant cette apparence pénétrera dans la banque, celle-ci sera instantanément évacuée par une sortie de secours.

— Quel est votre plan ?

Forbes repoussa son chapeau sur sa nuque, frotta ses paupières lourdes.

— Nous allons laisser le mort se balader, puisque de toute façon nous ne pouvons pas le stopper… Mais lorsque la voiture viendra le ramasser, ou plutôt cueillir le magot, cette rue sera instantanément bouclée à chaque extrémité. Deux camions sont prêts à manœuvrer, et des gars planqués sous les bâches peuvent ouvrir le feu dès que j'en donnerai le signal. Ce que je veux, docteur Soblen, c'est l'appareil de téléguidage qui se trouve sur le siège arrière de la voiture.

— Je crois effectivement que pour nous, c'est ce qui importe le plus actuellement, admit Soblen. Quelle heure est-il, Forbes ?

L'agent fédéral consulta sa montre, et murmura :

— Huit heures cinquante-neuf, docteur. Dans une minute, le grand cirque de la mère Atomos va commencer sa parade… Vous ne trouvez pas que cette rue a quelque chose d'étrange ?

Soblen cligna des yeux.

— Cela tient sans doute à la brume, dit-il pensivement. Il y a bien longtemps que je n'en ai vu une semblable.

Il huma l'air, et ajouta :

— De plus, elle a une odeur, non ?

Sam Forbes renifla.

— Hum, cela vient des docks, dit-il. Parfois, les odeurs remontent des égouts et envahissent le Bronx.

Le poste de radio grésilla, et une voix jaillit du haut-parleur :

— Tom 6 appelle Tom 1…

Forbes chavira la manette d'un coup de pouce.

— Tom 1 écoute, dit-il. Quoi de neuf ?

— Par ici, nasilla la voix, la brume s'épaissit.

— Alors ?

— Elle a une drôle de gueule, cette brume ! V's'avez reluqué votre pare-brise ?

Forbes vit qu'une fine pellicule huileuse s'étendait sur la glace, mais cela était assez fréquent en ville, et n'offrait à son avis aucune particularité.

— Et puis ? grogna-t-il ; qu'est-ce que vous trouvez de bizarre là-dedans, Tom 6 ? Le vent souffle NW, rabat sur le Bronx toutes ces p… de fumées

d'usines !

— C'est pas ça ! râla Tom 6. Essayez vos essuie-glaces, et on en reparlera…

Forbes mit le contact, poussa le levier, et les balais se mirent à battre follement sur la surface grasse, étalant brusquement la substance huileuse en longues traînées opaques.

— Tom 3, lâcha le haut-parleur. J'ai entendu Tom 6, et je viens d'essayer de faire démarrer ma voiture. C'est impossible ! Le moteur fonctionne, mais les roues patinent comme sur du verglas ! Mon équipier est descendu et il se trouve actuellement sur le ventre. Rien à faire pour tenir debout !

Tour à tour, les autres voitures confirmèrent qu'il en était de même dans leur secteur.

Impossible de rouler, de mettre pied à terre. Le quartier venait soudainement de se figer. Les piétons se réfugiaient sous les portes-cochères, quand ils étaient déjà sur les trottoirs ; mais la majorité se trouvait immobilisée sur la chaussée, entre les véhicules également stoppés, et tous ces gens assis ou à plat ventre, offraient un spectacle grotesque et effrayant tout à la fois.

Le D^r^ Alan Soblen passa son doigt sur le pare-brise, ramena un échantillon de la substance huileuse, la renifla, fit la moue.

— Je ne sais pas ce que c'est, avoua-t-il finalement.

Sam Forbes ricana :

— Il est neuf heures et trois minutes, dit-il, et M^me^ Atomos a tenu parole ! Le spectacle est commencé…

Il ouvrit brusquement la portière, posa les pieds sur le sol gras, et dit avant de lâcher prise :

— À l'université, j'étais pas mauvais, en hockey sur glace…

Il lâcha son appui, s'écroula immédiatement, partit sur le dos, bras et jambes écartés, et glissa ainsi jusqu'au milieu de la rue. Tout de suite, il tenta de pivoter, mais ses doigts ne rencontraient aucune prise, et il eut la sensation étrange d'être séparé de l'asphalte par un coussin d'air.

Il se tordit le cou, aperçut le D^r^ Soblen qui s'apprêtait à descendre de voiture.

— Ne bougez pas ! hurla-t-il. Lancez-moi plutôt la corde qui se trouve sous le siège !

Alan Soblen se baissa, ramena une corde de dépannage munie de crochets métalliques. Il en fixa une extrémité à la poignée de la portière, roula le restant et le lança à Forbes. Celui-ci saisit le crochet au vol, tira doucement et se rapprocha de la voiture à la force du poignet.

— Bon Dieu ! jura-t-il lorsqu'il fut assis derrière le volant ; c'est proprement délirant ! Nous sommes bloqués ici comme des mouches sur un papier collant…

Soblen, qui était tourné du côté de la banque, lui saisit le bras avec une soudaineté inquiète.

— Regardez, Forbes. Ils viennent de couper les lumières ! Par un temps aussi sombre, c'est anormal…

La brume était maintenant si épaisse que rien n'apparaissait au-delà de dix mètres.

— Il se passe quelque chose dans la banque, gronda Forbes. Vous n'avez vu personne y entrer pendant que j'exécutais mon petit numéro ?

— Non. D'ailleurs, il est pratiquement impossible de circuler…

Il s'interrompit, arrondit les yeux, désigna le poste de radio.

— Dites, pourquoi n'avons-nous plus le moindre appel ?

Sam Forbes vérifia que le poste était en état de marche, approcha ses lèvres du micro.

— Tom 1 appelle… Tom 1 appelle…, lâcha-t-il.

Le haut-parleur demeura silencieux, et Forbes posa sa main sur l'appareil.

— Il est froid, constata-t-il sombrement.

Il tira sur le démarreur sans résultat, tourna vers le savant un visage pétrifié.

— Plus de jus dans la batterie, plus de lumière dans la banque… Qu'est-ce que ça veut dire, docteur ?

Soblen cilla. Ses traits n'exprimaient, que la stupeur.

— Je l'ignore, souffla-t-il.

Son œil tomba sur le poignet de Forbes, se releva vivement.

— Votre montre est arrêtée, dit-il. Le temps a passé, mais les aiguilles indiquent toujours neuf heures trois minutes !

Sam Forbes indiqua du menton la brume qui maintenant s'étendait en nappes épaisses, estompait les contours du capot, se pressait contre les glaces en larges bandes cotonneuses.

— On n’y voit plus à un mètre, dit-il, et nous ne pouvons pas nous déplacer ni communiquer avec les autres voitures. En plein New York, nous sommes aussi isolés que dans un désert. Si toute la ville est paralysée, M^me^ Atomos peut nous tuer, incendier les immeubles, nous écraser, nous désintégrer !

Soblen retira ses lunettes mécaniquement, et pour la première fois Forbes remarqua que, sans les verres, les yeux du savant étaient glauques, vides et froids comme des yeux de serpent.

— Nous sommes entre les mains d’une démente, articula lentement Soblen. Et nous ne pouvons rien contre elle…

Son manque d’émotion était stupéfiant.

CHAPITRE VI

Smith Beffort s'était garé entre la petite route et la maison, dans un chemin creux sillonné d'ornières que le gel avait durci, mais qui, par temps de pluie, devait se transformer en véritable bourbier.

Dans l'aube naissante, Beffort apercevait la maison de trois quarts face, puis une longue portion de la route conduisant à la fédérale 22, et au-delà d'un rideau d'arbres pelés et squelettiques, il devinait la masse trapue d'une grange surmontée d'une curieuse tour bétonnée.

Hormis cette grange, la région était particulièrement déserte. Lors de son bref aller-retour jusqu'au poste de police de Dunellen, Beffort s'était rendu compte qu'aucune construction ne s'élevait en bordure de la route, tout au long des deux miles séparant la maison de Dunellen.

L'agent fédéral s'allongea sur la banquette, alluma une cigarette, et après avoir lancé le moteur, brancha le chauffage. Il était huit heures du matin, mais le ciel plombé ne distillait qu'une clarté parcimonieuse. Le froid était vif, sec, et la terre du chemin ainsi que les branches dépouillées étaient couvertes d'une mince couche de givre.

À huit heures quarante-cinq, un ronflement de moteur tira Beffort de sa torpeur. Il tendit le cou, vit qu'une Buick stoppait devant la maison, qu'un homme et une femme en descendaient. Le couple traversa l'étroit espace pelé qui séparait la route de la maison, et pénétra dans celle-ci.

Beffort se glissa sous son volant, arrêta le moteur. Il se trouvait à plus de deux cents mètres de la maison, et il était peu probable que le ronronnement feutré du moteur fût audible à cette distance, mais le *G'man* ne voulait courir aucun risque.

Un instant passa, puis le couple accompagné de Hisato Keichuu réapparut. Le trio monta dans la Buick, et Beffort appuya sur son démarreur, mais la Buick vira dans le chemin qui menait à la grange, et disparut derrière l'angle du bâtiment.

Beffort se fit attentif, saisit au bout d'un court laps de temps le passage de plusieurs silhouettes au sommet de la tour, puis une fenêtre s'ouvrit et un étrange objet métallique émergea doucement du bloc de béton.

Cela avait vaguement l'aspect d'une caméra de télévision, mais Beffort était trop loin pour en deviner les détails. Il remarqua simplement que l'objet était pointé vers le nord-est, et qu'il était exactement neuf heures.

Le temps se mit à couler sans que rien se produisît et vers neuf heures vingt, Beffort tourna le bouton de son poste de radio, tomba sur un bulletin d'informations spécial.

« … qu'une brume épaisse submerge tout un quartier du Bronx, et que le sol est recouvert d'une substance huileuse qui interdit toute circulation. En outre, l'électricité et le téléphone sont coupés à l'intérieur de ce périmètre, et depuis neuf heures rien ne bouge dans le quartier. Nous vous avons dit que M^me^ Atomos avait menacé d'attaquer la banque Swarchts, et nous vous rappelons sans en tirer de conclusion hâtive, que cet établissement est situé au cœur du Bronx… »

Il y eut un léger brouhaha, puis le speaker reprit :

« Une information de dernière minute nous apprend que Sam Forbes et plusieurs de ses hommes se trouvent dans la zone suspecte, et que la direction du F.B.I. ne parvient pas à entrer en contact avec eux. Ce dernier point est extrêmement alarmant, et l'on se demande en haut lieu comment les postes de radio qui équipent les voitures des *G'men* auraient pu, en même temps, tomber en panne. Dik Slatt, notre spécialiste des questions scientifiques, va vous dire pourquoi il pense que M^me^ Atomos utilise un rayon électromagnétique d'une puissance fantastique… »

La voix précieuse de Dik Slatt emplit le silence, mais Beffort n'écoutait plus. Il observait l'objet en forme de caméra dont le canon émergeait de la tour, réalisait brusquement qu'il était pointé directement sur New York…

— Bon Dieu ! jura-t-il ; voilà l'explication de la présence de cette tour en béton ! Cette grange est probablement l'un des laboratoires de la mère Atomos… Le Bronx paralysé ! M… !

Il descendit de voiture, tira son 38 de son holster et s'élança dans le chemin creux. Avec beaucoup d'adresse et un peu de chance, il pouvait atteindre la grange sans se faire repérer.

---oOo---

Trouant la brume, le visage, puis le corps de Maguy Fairbank se matérialisèrent soudainement devant le capot de la voiture. La jeune fille était livide, vêtue d'un manteau de fourrure que Sam ne lui connaissait pas et, lorsqu'il rencontra son regard mort, il eut la sensation que son cœur allait exploser. Il hurla, saisit la poignée de la portière, mais Alan Soblen s'agrippa à lui de toutes ses forces.

— Ne faites pas l'imbécile, Forbes ! Vous voyez bien qu'elle est atomisée !

— Nom de Dieu ! Soblen ! Lâchez-moi, c'est ma fiancée !

Il se débattit sauvagement, mais le petit docteur ne lâcha pas prise.

— Restez tranquille, Forbes ! adjura-t-il de sa voix froide. Vous ne pouvez rien faire, sauf perdre la vie à votre tour ! Souvenez-vous de tous ces morts chez Toubinsky…

Déjà, Maguy Fairbank s'évanouissait dans la brume, et la dernière chose que Sam retint d'elle fut la valise verte qui pendait au bout de son bras rigide.

— Elle vient évidemment de rafler l'argent de la banque Swarchts, articula le D^r^ Soblen sans émotion apparente.

Muet, Sam Forbes braquait son regard halluciné droit devant lui. Bloqué par sa douleur, il n'était pour l'instant capable d'aucune réaction et, seul, un reste d'amour-propre l'empêchait de se laisser aller au désespoir.

Soblen respecta son silence, ne devina point la fureur qui montait chez son compagnon, balayait son accablement comme une rafale de vent souffle une bougie, et sursauta lorsque Forbes explosa :

— Soblen ! Je le jure devant vous : à partir de cette seconde, je n'aurai de repos qu'après avoir eu la peau de M^me^ Atomos !

Soblen entendit un craquement, vit que le volant venait de se fendre entre les mains de Forbes, et pensa derechef que M^me^ Atomos aurait beaucoup de mal à se tirer de ces mains-là…

---oOo---

À la limite sud de la zone impénétrable, Maguy Fairbank sortit de la brume épaisse, glissa plus qu'elle ne marcha jusqu'au milieu de la chaussée où elle s'immobilisa.

Un murmure parcourut la foule qui stationnait sur le trottoir d'en face, et deux flics accoururent en balançant leur matraque. L'un d'eux avait assisté au hold-up de la bijouterie Toubinsky, s'était trouvé à quelques mètres de

Mabel Wrist, et il reconnut instantanément sur le visage de Maguy Fairbank les symptômes de l'effroyable contamination atomique. Il crocha son collègue par un bras, l'obligea à reculer.

— Fais gaffe, Joe ! grinça-t-il d'une voix subitement enrouée, cette gosse est une des mortes de M^me^ Atomos ! Fonce avertir le central, je fais reculer les badauds…

Joe s'éloigna, coudes au corps, en direction de la borne d'appel de Tremont Avenue, et l'autre flic se mit en devoir de repousser la foule vers une rue adjacente.

À cet instant, Maguy Fairbank avança, quitta la portion de la chaussée que recouvrait la substance huileuse, se trouva en excellente position lorsqu'une Mercury noire surgit à toute allure. La voiture freina à la hauteur de la jeune fille, une portière s'ouvrit, et Maguy plongea avec sa valise sur la banquette arrière.

Le flic sortit son pistolet et ouvrit le feu, mais la Mercury virait déjà dans Tremont Avenue, et les balles s'écrasèrent sur le mur d'un immeuble voisin.

Pour la première fois, M^me^ Atomos ramassait ses morts…

---oOo---

Smith Beffort piqua un cent mètres en longeant le talus, se jeta à terre quand la balle miaula à ses oreilles. Il boula dans le fossé, releva le front. Il vit une ombre bouger derrière la grange et immédiatement entendit un ronflement de moteur.

Il comprit que le trio allait lui échapper, se rua hors de son trou, fit vingt mètres, s'écrasa au sol. Son mouvement avait été trop rapide pour que le tireur invisible eût le temps de l'ajuster, mais Beffort savait que maintenant, l'autre ne perdait pas de l'œil l'endroit où il avait plongé. En reptation, il avança dans le fossé, se dressa précautionneusement à l'abri d'un arbre et, entre deux branches basses, jeta un regard sur la grange.

Il vit que la Buick progressait lentement sur le sentier, que l'objet en forme de caméra ne pointait plus à la fenêtre de la tour, et perçut un chuintement au-dessus de lui. Il leva le front, regarda avec stupeur l'arbre qui achevait de se consumer, tombait déjà en cendres sous l'effet d'une terrible radiation.

Haletant, Beffort s'aplatit dans le fossé, se mit à ramper en sens inverse. Dans son dos, il entendit un hurlement de moteur poussé à son paroxysme,

et un fourré d'épineux s'embrasa d'un coup à un mètre de lui, flamba comme une torche et se réduisit en cendres en un clin d'œil.

La sueur au front, Beffort jeta un regard par-dessus son épaule, vit la Buick qui arrivait en trombe, la face jaune d'Hisato Keichuu, grimaçante derrière le canon mince d'une arme inconnue ; et malgré la terreur, les réflexes du *G'man* jouèrent. Le 38 aboya trois fois et Hisato bascula sur le siège avec son arme tandis que la Buick passait en grondant. Beffort suivit automatiquement, vida son chargeur et n'eut que la faible satisfaction de voir la lunette arrière voler en éclats.

Une seconde plus tard, la Buick disparaissait.

Les jambes molles, l'agent fédéral se hâta vers sa voiture, embraya sauvagement tout en tournant le bouton du poste, capta en roulant un nouveau bulletin d'informations-flash :

« … si surprenant, que le Bronx vient de retrouver son animation coutumière. La mystérieuse brume s'évapore lentement, mais l'huile qui recouvrait les trottoirs et la chaussée n'est plus qu'un inexplicable et mauvais souvenir… »

Smith Beffort glissa un chargeur dans son 38, prit un virage sur les chapeaux de roues. Il n'espérait pas rattraper la Buick, désirait seulement atteindre Dunellen à temps pour lancer sur les ondes l'alerte générale.

« … Cette fois, si M^me^ Atomos n'a pas réalisé de massacre, elle a cependant tenu sa promesse, et la banque Swarchts vient de perdre cent mille dollars. La sinistre M^me^ Atomos a utilisé la jeune Maguy Fairbank pour accomplir ce hold-up. Nous vous rappelons que Maguy Fairbank était la fiancée de Sam Forbes. Celui-ci vient de démissionner du F.B.I… »

Beffort jura sourdement, prit un dernier tournant et freina à mort devant le poste de police de Dunellen. Il bondit au-dehors, grimpa l'étage rageusement et pénétra comme un obus dans la salle de garde. Son insigne en main, Beffort se fit connaître, expédia lui-même un message au F.B.I., tandis qu'à ses côtés le chef radio alertait les patrouilles routières :

— Une Buick de couleur claire, transportant une femme et deux hommes dont un probablement blessé…

Smith Beffort fit un effort inouï pour conserver les yeux ouverts, mais s'endormit d'un bloc sur le coin d'une table.

Après tout, il avait fait sa part de travail.

---oOo---

Les deux motards repérèrent la Buick sur la fédérale 22, peu avant Scotch Plains. Ils déclenchèrent leur sirène, se lancèrent à la poursuite de la voiture et furent dans son sillage trois miles après Scotch Plains.

Le chef de patrouille se nommait Alex Witturst. Il donna les gaz, se porta à hauteur de la Buick, leva et abaissa sa main gantée.

Le conducteur se pencha en avant, démasquant une femme qui tenait un étrange appareil – semblable, dit plus tard le collègue du chef de patrouille, à une courte canne à pêche en fibre de verre – et il y eut une brève étincelle.

Alex Witturst prit feu comme une botte de paille, et son corps tomba de la moto qui continua seule sa route. L'autre motard évita de justesse la boule de feu qu'était devenu Witturst, freina et fit demi-tour sans hésiter. Il connaissait Alex depuis dix ans, se foutait éperdument de la Buick. Lorsque ses yeux se posèrent à nouveau sur la large bande asphaltée, ils ne rencontrèrent qu'un tas de cendres encore fumantes…

Dans son rapport qu'il écrivit le soir même, l'homme traça d'une main tremblante que *même les objets métalliques, tels que boutons, boucle de ceinturon, pistolet et casque avaient été réduits en cendres.*

---oOo---

Il faisait sombre dans le bureau du Singe, mais personne ne songeait à donner la lumière. Face au Singe se tenaient Forbes, Soblen et Beffort.

— Je comprends vos raisons, Sam, mais elles ne me paraissent pas suffisantes pour justifier votre démission. Je vous ai dit récemment que je vous donnais carte blanche en même temps qu'un crédit illimité. Que vous faut-il de plus ?

Forbes se leva, marcha nerveusement jusqu'à la fenêtre.

— Il me faut ma liberté d'action, dit-il en se retournant. M^me^ Atomos mérite que je mobilise envers elle toutes mes forces vives. Au F.B.I., je serai coincé par vos sacro-saints règlements, ne pourrai employer les moyens illégaux qui me seront nécessaires pour parvenir à mes fins.

Le Singe prit le loisir d'allumer un cigare, cligna des yeux dans la lueur fugitive que répandit l'allumette.

— Seul, dit-il enfin, je crains que vous ne soyez bien vulnérable, Sam. En outre, vous me placez dans une fichue situation ! L'opinion publique veut autant que vous la peau de cette sacrée bonne femme du diable ! Actuellement, le monde entier a les yeux braqués sur nous, sur vous, qui représentez le F.B.I. ! Les Japonais se sentent à un tel point engagés qu'ils

nous expédient par « Jet » leur célèbre Yosho Akamatsu, de la fameuse Tokkoka(1) ! Il sera ici dans la nuit, et j'aime mieux vous dire qu'avec ce zèbre, la mère machin peut planquer ses fesses !

Rouge de fureur, le Singe décolla de son fauteuil comme une fusée et arpenta la pièce si énergiquement que le plancher trembla. La colère lui restituait le vocabulaire du Brooklyn de son enfance, et il en usait sans mesure et sans gêne.

— Si le Jap dégotte le pompon avant nous, les canards des States vont nous mettre en caisse ! J'ai besoin de vous plus que jamais, et c'est le moment que vous choisissez pour mettre les voiles !

Il cracha son cigare, l'écrasa sous son talon, revint se poser lourdement dans son fauteuil pivotant.

— Voilà, déclara-t-il d'un ton subitement très doux ; je refuse votre démission, Sam Forbes. Vous allez continuer pour nous sous le manteau, ce qui vous permettra les coups en vache dont vous devrez user. Tapez dans la caisse du F.B.I., mobilisez mes gars, mais je veux que vous creviez la panse de la mère Atomos ! Pas besoin de rapports, faites ce que bon vous semble. Qui voulez-vous pour collaborateurs directs ?

Forbes réfléchit un court instant, tête basse, redressa finalement un menton décidé.

— Smith Beffort, dit-il, et le Dr Soblen. Je sais qu'ils sont d'accord.

Les deux hommes confirmèrent d'un geste.

— Okay, Sam, fit le Singe. Qui encore ? Sam Forbes eut un sourire sans joie.

— Demandez donc aussi à ce Yosho Akamatsu s'il ne préférerait pas collaborer. Vu l'importance de la partie, ça vaudrait mieux que de nous tirer dans les pattes…

CHAPITRE VII

Inconsciemment, ils l'avaient imaginé petit, maigre, et plus ou moins laid, mais Yosho Akamatsu mesurait un mètre soixante-quinze pour soixante-seize kilos, était carré d'épaules, mince de hanches, brun de poil, et son visage allongé aux pommettes saillantes possédait un incontestable charme viril.

Le Singe fit les présentations rondement, entra rapidement dans le vif du sujet :

— Sam, comme vous l'aviez désiré, M. Akamatsu est pour une étroite collaboration. D'ailleurs, avant de quitter Tokyo il en avait l'idée, et n'arrive pas les mains vides. Avec les coupures de presse U.S., il a fouiné dans ses dossiers et a découvert la véritable identité de celle qui se fait appeler M^me^ Atomos. Si vous voulez bien, monsieur Akamatsu ?

Le spécial de la Tokkoka parlait pratiquement sans accent la langue de l'Oncle Sam, et son débit rapide ne butait jamais sur une expression courante. Yosho parlait comme coule un ruisseau, avec des changements d'intonation brefs, une mobilité de gestes surprenante chez un homme de sa race. Forbes devinait en lui un tonus énergétique à haute fréquence, un moral en flèche, un enthousiasme débordant. L'homme était captivant.

— Tout d'abord, attaqua Yosho, une légère rectification : je ne suis pas absolument certain que M^me^ Atomos soit réellement la femme en question, mais disons que je la joue à dix contre un. Il y a deux ans, la police de Sasebo fut avisée par un paysan nommé Masashi Shimuara, que d'étranges choses se passaient non loin de ses champs. Shimuara cultive le thé à flanc de coteau. Sa maison se trouve au bas de la pente, et à l'autre extrémité, bien au-delà des arbres à thé, il y avait trois énormes roches.

Yosho Akamatsu s'interrompit, offrit à la ronde son paquet de Shinsei.

— Elles sont ordinaires, s'excusa-t-il, mais je ne peux fumer que celles-là…

Forbes donna du feu, et l'agent de la Tokkoka reprit :

— Shimuara avait essayé d'enlever, puis de faire enlever, ces trois roches qui coupaient sa plantation, mais leur poids s'était opposé à tous les efforts. On aurait évidemment pu les faire sauter, mais notre paysan craignait que les éclats ne viennent écraser ses arbres et il les laissa là où elles étaient. Vous savez que l'arbre à thé a la forme d'un petit buisson bas, rond, dont la hauteur ne dépasse guère le mètre, si bien que de chez lui, Shimuara voyait parfaitement bien les roches. Or, un matin, l'homme constata que celles-ci avaient disparu. Il courut jusqu'au bout de son champ, ne trouva qu'un énorme tas de cendres à la place des blocs granitiques. Il remercia le ciel d'avoir accompli ce miracle, travailla toute la journée, et alla se coucher. Le lendemain matin, deux cents arbres à thé s'étaient volatilisés ! Shimuara ne remercia point le ciel mais s'en alla prévenir la police de Sasebo. Celle-ci fit une enquête, découvrit très vite au sommet de la montagne une maison de béton abandonnée. La maison était de construction récente, offrait certaines particularités qui laissèrent les policiers perplexes. Ils avertirent Tokyo, et le soir même j'étais sur place. Je me rendis compte instantanément que la construction était un laboratoire, repérai les traces qu'avait laissées un lourd camion – sans doute lors de l'enlèvement du matériel – sur l'unique piste menant à la vallée. Autour du laboratoire, et dans un rayon d'une centaine de mètres, il n'y avait ni arbre ni caillou… rien que de la terre couverte de cendres.

Smith Beffort grimaça :

— Je connais la musique, dit-il. Du côté de Dunellen, j'ai failli griller comme une allumette ! Allez, allez, continuez, je suis sûr que vous tenez le bon bout…

Yosho écrasa son mégot, croisa les jambes.

— Par l'agence qui avait vendu le terrain, j'appris que l'acheteuse se nommait Kanoto Yoshimuta, et qu'elle habitait Nagasaki. Dans cette ville, on me dit que la femme avait quitté son appartement depuis dix ans, après avoir démissionné de l'université où elle était professeur. La piste était coupée, mais je savais néanmoins que Kanoto Yoshimuta avait cinquante ans, qu'elle s'était spécialisée dans la recherche atomique, qu'elle avait perdu sa famille dans l'explosion de la deuxième bombe, et que sa haine des Américains était sans limites… Je vous rappelle que tout ceci a eu lieu il y a deux ans. À l'époque, je n'avais pas grand-chose à reprocher à cette femme, et j'abandonnai l'affaire, l'oubliai complètement. Le temps passa –

un an exactement – et le mystère du « Mororan » éclata. Le « Mororan » était un vieux cargo bon pour la ferraille lorsqu'il s'échoua sur les récifs du détroit de Bungo, comme il naviguait sans fret au moment du naufrage et qu'il n'avait plus beaucoup de valeur, on le laissa temporairement là où il était. Les habitants du village voisin, vivant tous du produit de leur pêche, vinrent barboter tous les filins, déclouèrent les boiseries, terminèrent en bref de faire du rafiot une véritable épave. Ceci jusqu'à un clair matin de juin qui marqua la disparition du « Mororan » et du récif qui avait causé sa perte. Le bateau n'avait pu couler puisque l'endroit manquait de fond, n'avait pu être entraîné au large puisqu'il n'y avait pas eu de tempête… Quant au récif, c'était encore bien plus inexplicable ! J'eus l'information par radio, me souvins brusquement de l'affaire de Sasebo, et fis téléphoniquement boucler les routes ayant accès à l'endroit… Nous découvrîmes un nouveau laboratoire bétonné sur la colline dominant le village, et les habitants reconnurent la photographie de M^me^ Kanoto Yoshimuta, mais il fut impossible de retrouver la trace de cette dernière.

— Bon sang ! coupa Beffor. Vous aviez, il me semble, pourtant fait vite !

Yosho sourit aimablement.

— J'ai fait surveiller la route, monsieur Beffort, pas la mer ! Et je vous signale en passant qu'aucun point du Japon n'est éloigné de plus de cent kilomètres de la côte…

Sam Forbes demanda :

— Quel est votre avis au sujet de la disparition des roches de Sasebo et de celle du « Mororan » ?

— L'un de mes amis, le professeur Omiya, croit qu'on a utilisé une arme thermique extrêmement puissante.

— Je le crois aussi ! fit le D^r^ Soblen.

Le Singe brandit son cigare.

— Pour moi, dit-il, il n'y a aucun doute : Kanoto Yoshimuta et M^me^ Atomos ne sont qu'une seule et même personne. Reste à savoir ce que cette certitude peut nous apporter.

Yosho jeta une carte sur le bureau.

— Ceci, murmura-t-il. Les empreintes et la photographie de M^me^ Atomos ! La photo provient de l'université de Nagasaki et est vieille de douze ans, mais les empreintes n'ont pas changé, n'est-ce pas ?

Sam Forbes frappa amicalement l'épaule du Japonais.

— Yosho, lâcha-t-il, je crois que nous allons faire du sacré bon boulot !

— *Haï*(2), fit l'homme de la Tokkoka, je le crois aussi !

---oOo---

Yosho Akamatsu émit le désir de voir la grange, et Forbes ainsi que Beffort l'accompagnèrent, tandis que le Dr Soblen suivait dans sa propre voiture. Les quatre hommes stoppèrent une première fois afin d'examiner l'arbre et le fourré calcinés, et Yosho déclara que les traces étaient en tous points semblables à celles qu'il avait vues au Japon.

Dans la tour bétonnée, le Nippon repéra des crochets de fixation auprès de la fenêtre et dit :

— Cet endroit n'a visiblement jamais été utilisé en tant que laboratoire. Disons plutôt que Mme Atomos s'est servie de cette tour pour diriger son rayon électromagnétique sur New York…

— Toujours de l'intérieur de constructions en béton, dit Sam Forbes. On dirait que le béton joue un grand rôle dans la réalisation des projets criminels de notre ennemie. Ceci pourrait-il être pour elle un impératif, Soblen ?

Le savant fit la moue.

— Contre les radiations atomiques, ce matériau est efficace, dit-il, mais ici son épaisseur ne me semble pas suffisante…

— Peu importe la manière dont il protège les opérateurs ! L'important pour nous c'est qu'il soit nécessaire. Et dans ce cas, nous tenons un moyen radical d'empêcher Mme Atomos de nuire.

— Oui, approuva Yosho ; il suffit en somme de localiser toutes les constructions en béton de la région n'offrant pas un caractère d'absolue nécessité ?

— C'est ça.

Beffort frappa dans ses mains.

— L'idée est bonne ! Mais il faut la mettre en application immédiatement…

Ils regagnèrent les voitures, et la radio de Forbes déclencha la plus vaste opération policière de l'histoire des U.S.A. Les journaux lancèrent une édition spéciale sous forme de tract, la télévision et la radio entrèrent également dans la danse, et une heure après le premier appel de Forbes, toutes les constructions bétonnées du territoire avaient été visitées par la police ou par des civils.

À midi, une impressionnante pile de rapports s'étalait sur le bureau du Singe, et celui-ci avait un sourire en coin qui en disait long sur sa jubilation.

— Cinquante-trois tours identiques à celle de Dunellen ont été localisées autour de New York, Washington, Baltimore, Philadelphie et Boston ! Il semble évident que M^me^ Atomos veuille s'attaquer tout d'abord à ces cinq villes, et que l'affaire de Chinook n'était qu'un ultime essai, ou une manœuvre de diversion.

Il se fit tout à coup sévère, et ajouta :

— Vingt tours encadraient Washington, et l'on s'est aperçu que leur fenêtre principale se trouvait dirigée sur la Maison-Blanche ! Inutile de vous faire un dessin, n'est-ce pas ?

Il ouvrit un tiroir, en tira une feuille de papier.

— Ces constructions, dit-il, ont été érigées récemment, toujours auprès de fermes, granges, ou maisons louées par une certaine Lidija Watanabe ! Cette femme est brune, jolie et jeune, trente ans maximum disent les témoins. Elle parle notre langue à la perfection, mais les propriétaires qui ont tous eu affaire à elle sont unanimes pour déclarer que si elle n'est ni chinoise ni japonaise, elle est probablement d'origine asiatique…

— Une Eurasienne, avança Yosho Akamatsu.

Smith Beffort bondit.

— Je la connais ! s'exclama-t-il. Elle était dans la Buick avec Hisato Keichuu !

Le Singe brandit un autre feuillet.

— Ce rapport est celui d'un motard. Il faisait équipe avec Alex Witturst, et il parle également d'une femme brune et jolie. C'est évidemment elle que vous avez vue, Beffort, puisqu'elle était encore dans la Buick… Cette Lidija Watanabe est, j'en suis persuadé, une collaboratrice directe de M^me^ Atomos. Dans douze heures, j'aurais certainement son portrait-robot. Jusque-là, je crois qu'il n'y a pas grand-chose à faire, eh ?

Ils en convinrent, sauf le D^r^ Soblen isolé dans un angle du bureau. Il lisait le New York Herald, paraissait absolument indifférent au déroulement de la conversation.

Le Singe qui aimait bien capter l'attention générale s'adressa directement à lui :

— Qu'en pensez-vous, docteur ?

Soblen sursauta, battit des paupières.

— Excusez-moi, dit-il, mais je n'ai pas suivi votre exposé…

Il regarda Sam Forbes et dit doucement :

— Sam, je ne voudrais pas vous donner un faux espoir, mais je donnerais ma tête à couper si Maguy Fairbank était morte !

Forbes devint blême.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela, doc ?

— Les événements se sont succédé trop rapidement pour que nous puissions tout examiner en détail, commença Soblen ; mais la lecture de cet article vient de m'obliger à une petite récapitulation. À Chinook, et lors du hold-up Toubinsky, John Ferby et Mabel Wrist ont été abandonnés après avoir effectué leur travail. Dans les deux cas, des témoins avaient entendu ce fameux ronronnement mortel, n'est-il pas vrai ?

— Exact, lâcha Forbes d'une voix blanche.

— Maguy Fairbank se trouvait, lorsque nous l'avons vue à travers la brume, à moins de trois mètres de nous. Avez-vous entendu le ronronnement, Sam ?

— Non, mais cela ne signifie rien. À Chinook, Harry Diamond, le balayeur, n'avait rien entendu non plus !

— Parce que John Ferby n'était pas encore en action ! Mais Maguy l'était, elle, puisque nous avons établi qu'elle est venue à notre voiture après avoir raflé les cent mille dollars.

Forbes secoua le front.

— Je n'y crois pas, souffla-t-il.

Le petit homme s'anima subitement.

— Vous ne voulez pas y croire, mais il est logique de penser que M^me^ Atomos a conservé votre fiancée en vie, afin de disposer sur vous d'un moyen de pression. En outre, Maguy n'était pas téléguidée par la voiture habituelle.

— Qu'en savez-vous ?

— Les rues étaient impraticables, souvenez-vous, Sam ! Puis ce journal donne une interview d'un policeman qui a assisté à toute la scène, qui a même tiré sur la voiture ! Il affirme que la Mercury a ramassé Maguy Fairbank en dehors de la zone huileuse, et que la jeune fille s'est littéralement jetée sur la banquette arrière. Or, jusqu'à présent, cette banquette était occupée par le mystérieux engin de téléguidage…

Ébranlé, Forbes passa sur son visage une main frémissante.

— Dans ce cas, dit-il avec émotion, comment Maguy a-t-elle pu obéir si passivement à M^me^ Atomos ?

— Hypnotisme, lâcha Soblen.

À ce moment, le téléphone sonna, et le Singe décrocha.

— Allô ! jeta-t-il ; oui, c'est moi…

L'écouteur nasilla longuement et le Singe s'assit lentement, nota quelques mots sur son bloc.

— Voulez-vous répéter l'heure ? demanda-t-il.

Il y eut un bref nasillement, puis le Singe raccrocha, fourra ses mains dans ses poches.

— M^me^ Atomos vient de prévenir notre central qu'elle attaquerait la banque Finigan à quinze heures trente, dit-il. Elle demande que nous n'intervenions pas. Si nous bougeons, elle menace de détruire complètement l'immeuble abritant la banque…

Il consulta sa montre, reprit :

— Il est quatorze heures. Nous disposons d'une heure environ pour trouver le moyen d'empêcher un nouveau hold-up. C'est peu.

Sam Forbes se mit sur pied.

— Empêcher le hold-up n'est rien, dit-il. Il suffit pour cela d'évacuer l'établissement et de mettre l'argent à l'abri. Mais ce n'est pas ce but que nous poursuivons. Voici ce que je propose : prévenons la direction d'avoir à surveiller sa porte et de faire le vide dès qu'apparaîtra le sujet de M^me^ Atomos. Ainsi, nous éviterons la répétition des drames de Chinook, de la bijouterie Toubinsky, et pourrons nous concentrer sur le repérage et la filature de la voiture transportant l'appareil de téléguidage.

Yosho Akamatsu leva les sourcils.

— Votre plan est raisonnable, logique, à condition que M^me^ Atomos opère suivant sa méthode ordinaire. Mais admettons qu'elle modifie sa technique ?

— Alors, répliqua Forbes, nous modifierons la nôtre…

Un silence compact s'installa dans la pièce.

Personne n'espérait sincèrement pouvoir contrecarrer l'action de la diabolique M^me^ Atomos, surtout en l'attaquant de front ; mais tous pensaient que lorsqu'un adversaire téléphone pour indiquer son prochain coup, il risque fort, en s'enfuyant, d'amortir du talon une flèche empoisonnée…

CHAPITRE VIII

La banque Finigan occupait tout le rez-de-chaussée d'un pan coupé, s'ouvrait de ce fait sur trois rues très animées, et cinq portes perçaient chacune de ses trois faces.

À quinze heures quinze, les trottoirs grouillaient et la chaussée disparaissait sous des files de voitures. Au carrefour, il y avait un embouteillage monstre et, au déclenchement de chaque feu rouge, une foule de piétons envahissait les vides laissés par les voitures, se ruait dans les deux grands magasins Tob et Birb, et créait une indescriptible confusion.

Des crieurs agitaient les journaux relatant la découverte des tours bétonnées, mais la foule demeurait indifférente. M^me^ Atomos restait un être appartenant à l'abstrait, ses actes criminels relevaient du domaine de l'anticipation, et l'homme de la rue n'y croyait pas réellement. Certes, il y avait eu Chinook, Toubinsky, et la mystérieuse paralysie du Bronx, mais l'humanité a besoin de voir pour croire et n'admet jamais que la réalité puisse, en certaines occasions, dépasser la fiction.

Perdus parmi cette masse grouillante, Sam Forbes, Soblen, Beffort et Yosho Akamatsu pressentaient qu'une fantastique catastrophe pouvait en une seconde faire des centaines de morts.

M^me^ Atomos avait choisi son terrain avec une remarquable subtilité. Ce gigantesque carrefour de l'activité new-yorkaise était pratiquement indéfendable, mais présentait par contre une vulnérabilité de mauvais augure. La direction de la banque Finigan avait refusé d'interrompre ses activités, et les quinze portes de l'établissement laissaient entrer et sortir des flots de clients.

Si dans de telles conditions la tâche de Forbes et de ses compagnons paraissait impossible, la densité de la circulation établissait au moins une certitude : aucune voiture, fût-elle pilotée par le diable lui-même, ne pourrait s'approcher ni s'éloigner plus vite qu'un homme au pas.

À quinze heures vingt-huit, Sam Forbes était embusqué de l'autre côté du carrefour, face à l'entrée principale de la banque. Le Dr Soblen se trouvait à cinquante pas de là, et Beffort ainsi qu'Akamatsu surveillaient les deux rues longeant le bâtiment.

Dans des rues adjacentes, quatre voitures équipées d'un poste émetteur-récepteur stationnaient, et il avait été convenu que celui repérerait la voiture transportant l'appareil de téléguidage devrait la suivre, puis établir immédiatement le contact avec le standard du F.B.I. Celui-ci était chargé de centraliser les renseignements et de les diffuser aux trois autres véhicules.

Exactement à quinze heures trente, et ainsi qu'elle l'avait promis, Mme Atomos attaqua.

Cela passa inaperçu de la masse, mais Forbes, Soblen, Beffort et Akamatsu comprirent instantanément que les hostilités étaient ouvertes, et ils se firent attentifs.

Trois voitures s'immobilisèrent brusquement en travers du carrefour, de telle sorte que la circulation déjà lente s'en trouva définitivement interrompue. Il se produisit un remous, puis des hommes tentèrent vainement de pousser vers les trottoirs les véhicules en panne, dont les pneus semblaient collés au sol.

On palabra un instant dans une infernale cacophonie d'avertisseurs, puis, d'un coup, les moteurs et les klaxons s'arrêtèrent de tourner et de hurler.

Dans un silence étrange, des conducteurs plongèrent sous leur capot, d'autres se contentèrent de tirer avec acharnement sur les démarreurs muets, tandis que sur les trottoirs, des groupes ricanants s'agglutinaient, que des piétons se mettaient à traverser n'importe où entre les véhicules bloqués, si bien que le désordre naissant augmenta encore.

Soudain, sans raison apparente, les feux réglementant la circulation cessèrent de fonctionner et, simultanément, les lumières de tous les magasins, celles de la banque et toutes les enseignes publicitaires s'éteignirent. Les personnes qui se trouvaient à l'intérieur furent plongées dans une désagréable pénombre et refluèrent vers les sorties. Très vite, le carrefour et les rues avoisinantes débordèrent, et la marée humaine augmenta encore lorsque ceux qui stationnaient sur les quais du métro revinrent à l'air libre.

Les métros et les ascenseurs étaient stoppés ; le téléphone ne fonctionnait plus ; la télévision et la radio, les séchoirs et les casques des

coiffeurs tombèrent également en panne. Une énorme quantité de gens se trouva brutalement privée de toute activité et des grappes de curieux s'entassèrent aux fenêtres.

Dans un piétinement sourd, la foule se mit à tourner comme un troupeau furieux, avec de violentes réactions lorsque deux vagues aux directions strictement opposées se rencontraient. Tout le monde voulait sortir du tourbillon, mais comme personne ne laissait passer personne, tous demeuraient sur place à se débattre, à se bousculer, à se heurter violemment, puis finirent bientôt par en venir aux mains.

Une bagarre éclata au centre du carrefour. Des femmes et des enfants furent piétinés, des voitures renversées. Un réservoir d'essence se vida de son contenu et le dangereux liquide se répandit sur la chaussée. Une étincelle fusa et l'essence s'enflamma, entraîna le feu vers d'autres réservoirs qui explosèrent à leur tour avec des jaillissements d'essence enflammée qui s'abattaient sur la foule paniquée.

Une femme, transformée en torche vivante, pénétra chez Birb et communiqua le feu à un rayon surchargé de voilages. En dix secondes, le rayon tout entier flambait tandis que les vendeuses, prisonnières de leur bergerie, disparaissaient dans le brasier.

Dehors, c'était effrayant.

Le carrefour brûlait littéralement. Toutes les voitures grillaient sur place, et le sol n'était plus qu'une nappe de feu. Les rues par lesquelles la foule aurait pu fuir étaient bouchées par les curieux arrivant des autres quartiers, et des véhicules montaient sur les trottoirs, tentaient de manœuvrer afin d'échapper au sinistre, écrasaient ceux qui s'opposaient involontairement à leur fuite.

Une fumée noire et puante enveloppait tout, et une horrible odeur de chair calcinée se répandait dans l'air chaud.

Le magasin Birb commençait à brûler et d'immenses flammes pourpres jaillissaient des fenêtres du premier étage. La banque Finigan disparaissait dans la fumée, et un peu partout des vitres éclataient.

Sam Forbes sonna durement un homme qui s'accrochait à lui, se rua sur le trottoir de la banque. Ses vêtements étaient en lambeaux et un éclat d'acier avait tracé sur sa joue un sillon sanglant. Il fut bousculé par un groupe hurlant, pressé contre une vitrine qui céda sous son poids. Au même instant, un réservoir explosa, projeta son essence sur le trottoir qu'il venait

de quitter malgré lui, et le groupe hurlant disparut dans les flammes crépitantes.

Forbes bondit vers l'intérieur du magasin, se fraya un passage vers l'arrière-boutique, émergea dans une cour bourrée de cadavres. L'agent fédéral réprima un sursaut d'horreur, s'obligea à mieux regarder ces morts qu'aucune flamme n'avait touchés.

— Partez ! hurla une voix. Partez !

Sam leva le front, vit une tête qui se tendait vers lui par une fenêtre du quatrième étage.

— Que s'est-il passé ? Cria-t-il.

L'homme se pencha vers lui, indiqua du doigt un porche qui perçait l'immeuble tout au fond de la cour.

— Ces gens s'étaient réfugiés ici, hurla-t-il, puis une femme portant une valise est sortie par la porte de service…

Sam jeta un coup d'œil sur sa gauche, vit une petite porte portant une plaque sur laquelle s'étalait en lettres noires : *Banque Finigan*, Service.

— Elle a traversé la cour, continuait l'homme, et les gens tombaient comme des mouches sur son passage ! Partez ! Partez ! Elle vient de sortir par là, mais elle peut revenir…

Forbes fonça en direction du porche qu'il franchit, déboucha dans un couloir que barraient deux corps. Il les enjamba, poursuivit sa course, déboucha brusquement dans l'une des rues longeant la banque. C'était celle que surveillait Yosho Akamatsu, mais Sam ne l'aperçut point. D'ailleurs, des groupes affolés couraient vers l'extrémité de la rue, et Sam fila coudes au corps dans ce sens.

Un cadavre intact étalé sur le trottoir guidait sa course, et il sut que la femme avait traversé lorsqu'il vit que les morts occupaient la chaussée. Dans un formidable brouhaha, Forbes accéléra, atteignit le boulevard. Il sauta sur le toit d'une voiture tandis qu'autour de lui la foule déferlait, aperçut enfin celle qu'il poursuivait. Elle marchait vite, mais sans hâte, de ce pas mécanique qui était particulier aux morts de M^me^ Atomos, et une grande valise de carton bouilli pendait au bout de son bras rigide.

Sam Forbes examina le boulevard. Il était terriblement encombré, et il était évident que la voiture de téléguidage devait attendre plus loin, dans l'avenue où résonnaient les avertisseurs des pompiers. La femme mettrait pour le moins sept minutes avant d'atteindre l'avenue. Cela laissait une marge appréciable.

Forbes sauta de son toit, s'éloigna à toutes jambes et parvint à l'endroit retiré où était garée sa voiture. Au passage, il s'était rendu compte que le rayon électromagnétique de M^me^ Atomos n'avait paralysé que le carrefour, et ne fut point surpris lorsque son moteur démarra au quart de tour.

Il déboîta brutalement, arracha l'aile d'un véhicule qui arrivait en sens inverse et démarra en trombe. Vingt mètres plus loin, il fut immobilisé par la foule épouvantée, crut que sa voiture allait se renverser sous l'assaut frénétique, puis se retrouva subitement libéré. Il enfonça l'accélérateur et sa Chevrolet bondit, échappa de justesse à une seconde vague humaine.

Forbes vira dans l'avenue, roula jusqu'à l'intersection du boulevard et aperçut la morte de M^me^ Atomos qui arrivait paisiblement en longeant le trottoir de son pas d'automate. Une femme qui venait de la frôler s'écroula, foudroyée, mais personne n'y prêta attention.

En cet instant, la vie ne comptait plus. Surtout lorsqu'il s'agissait de celle des autres…

Le sujet de M^me^ Atomos traversa la large avenue, monta sur le trottoir et s'immobilisa. Une Chrysler bleue stoppa presque aussitôt à sa hauteur et la portière avant droite s'ouvrit. Son pilote saisit la valise que la femme lui tendait, referma sèchement la portière, démarra.

La femme s'affaissa doucement, roula dans le ruisseau et ne bougea plus.

Sam Forbes exécuta un foudroyant demi-tour, aperçut la Chrysler qui filait en direction de Manhattan, recolla en moins d'un mile et se maintint à bonne distance. De l'index, il brancha son poste, attendit la tonalité et décrocha le micro.

— Tom 1 appelle central, jeta-t-il.

On devait être à l'affût au standard, car la réponse fusa :

— Central écoute !

— J'ai pris la piste. Il s'agit d'une Chrysler bleue et nous roulons vers Manhattan. Sommes actuellement sur le point de passer East River par Williamsburg. Terminé.

Il reposa son micro, entendit vaguement que le speaker répétait les coordonnées, puis, après un silence, on le rappela. Akamatsu et Beffort suivaient déjà, mais on était sans nouvelles du D^r^ Soblen.

À la hauteur de Central Park, Forbes donna de nouveau sa position, réitéra après avoir franchi l'Hudson vers Leonia. Par le truchement du standard, Smith Beffort lui fit savoir qu'il se rapprochait rapidement, mais

Yosho Akamatsu déclara qu'il s'était égaré, qu'il ne fallait pas compter sur lui dans l'immédiat.

Sam Forbes grogna. Le Japonais aurait évidemment pu facilement suivre la Chrysler, mais seul et ne connaissant pas suffisamment la ville, il devenait aussi inefficace qu'un chiot nouveau-né.

Devant, la Chrysler filait bon train plein ouest, et Forbes avait parfois un mal de chien pour ne point perdre la piste. Une fois, il s'était trop approché et il avait vu l'œil du conducteur se braquer sur lui dans le rétroviseur. Maintenant, il tenait ses distances, mais cela compliquait les choses.

La Chrysler prit la 56, vira sur la 39 et s'engagea finalement sur la 4.

Forbes attrapa son micro.

— Sommes sur la 4, dit-il. Toujours direction ouest…

Le speaker répéta, écouta, donna la position de Tom 2 et de Tom 3. Respectivement Beffort et Akamatsu. Smith Beffort se rapprochait à pleins gaz, venait de passer Leonia et rejoignait la 4 par la 93. Akamatsu naviguait loin derrière, mais suivait néanmoins…

Le D[r] Soblen se manifesta brusquement, il avait été coincé par la foule, atteignait seulement Manhattan. Il dit que le magasin Birb était à moitié détruit, qu'il y avait des centaines de victimes et qu'il faudrait au moins deux jours pour dégager complètement le carrefour des carcasses de voitures qui l'encombraient.

Le speaker qui transmettait le message de Soblen se tut, et le silence se fit dans la voiture. Forbes tâtonna à la recherche de son paquet de cigarettes, se servit et alluma d'une main nerveuse, reporta son attention sur la Chrysler qui, là-bas, venait soudainement de ralentir. Forbes l'imita, laissa trois voitures venir s'intercaler entre lui et son gibier. La Chrysler vira d'un coup, passa le tunnel de dérivation, et Forbes l'aperçut qui s'engageait dans un chemin de terre filant apparemment sur Paramus. Il tourna à son tour, franchit le tunnel et saisit son micro en débouchant à proximité du sentier.

— Tom 1 appelle central…

Le poste resta muet, et Forbes répéta sans résultat. Il parcourut une bonne longueur du chemin avant de lancer un nouvel appel, ne saisit en réponse qu'un vague grésillement. À tout hasard, il donna sa position approximative et déposa son micro car le chemin se transformait lentement en toboggan et la conduite requérait toute sa dextérité.

Il accéléra, vit la Chrysler stoppée sur le bas-côté, continua droit devant lui, à travers champs, sur une piste à peine visible mais qui avait l'avantage

de plonger en contrebas et de le dissimuler aux yeux du conducteur de la Chrysler.

Vivement, l'agent fédéral quitta sa Chevrolet, remonta la piste en courant et se coucha derrière le talus.

Un break Lincoln était à présent arrêté devant la Chrysler, et deux hommes effectuaient le transbordement d'un appareil métallique carré, apparemment très lourd. L'appareil fut placé à l'arrière du break, le conducteur de la Chrysler chargea encore la valise de carton bouilli contenant l'argent de la banque Finigan et monta à côté de son compagnon.

Le break démarra alors, passa devant Forbes et s'éloigna vers la 4. Forbes regagna sa voiture, effectua une marche arrière à l'arrachée, manœuvra et lança la Chevrolet sur les traces de la Lincoln. Immédiatement, il essaya de nouveau son poste, mais si celui-ci fonctionnait encore, il n'eut point l'occasion de le vérifier.

Juste après le premier virage, le break était immobilisé en travers du chemin, et l'un des deux hommes, debout devant la voiture, braquait sur Forbes une arme bizarre, au canon mince ayant une vague ressemblance avec *une courte canne à pêche en fibre de verre.* En un éclair, l'agent fédéral se remémora le rapport du motard, ouvrit violemment sa portière et, d'une détente désespérée, se projeta dans le fossé.

À la même seconde, il se produisit un bref crépitement et Sam Forbes vit que sa Chevrolet flambait, fondait, se désintégrait. Le réservoir d'essence explosa subitement en produisant une fumée âcre, noire, qui s'étendit spontanément sur le chemin et sauva probablement la vie du *G'man*.

Malgré ce rideau de fumée, Forbes vida son 38 en direction du break, absolument au jugé, continua de presser la détente bien après la dernière balle tant sa rage était grande.

Un vrombissement de moteur lui restitua l'intégralité de son sang-froid, et il ne prit pas le loisir de faire son autocritique. Par manque de prudence, il avait failli y laisser sa peau, mais rien n'était tout à fait perdu.

Il cavala sur le chemin jusqu'à la Chrysler abandonnée, vira, reprit la direction de la route, mâchoires soudées sur une hargne violente mêlée de cette frousse intense qu'il avait ressentie, mais qui fit place à un vide absolu lorsqu'il repassa sur ce qui avait été une voiture et dont il ne restait plus qu'un misérable tas de cendres que les rafales de vent dispersaient déjà…

CHAPITRE IX

Le break Lincoln n'était plus visible quand Forbes atteignit le croisement, et quatre routes s'offraient à son choix.

Les deux premières étaient formées par la 61, et Forbes les élimina d'entrée. Restaient les deux portions de la 4. L'une se dirigeait sur New York, l'autre continuait vers l'ouest. Compte tenu du fait que la direction générale avait jusqu'alors toujours été l'ouest, Forbes opta pour le tronçon de la 4 qui continuait sur Paterson.

Il mit le pied au plancher, passa sous la 62. Au-dessus de la rivière Saddle, continua à plein régime sans tenir compte des limitations de vitesse.

Il jouait sa dernière carte, n'ignorait pas que s'il perdait la trace des séides de M^me^ Atomos, d'autres crimes seraient commis dans les heures à venir et que les désastres ne feraient que croître. M^me^ Atomos connaissait maintenant la puissance de ses armes terrifiantes et en raison de l'efficacité de ces dernières, il était logique de déduire que la terrible femme ne s'était livrée qu'à des essais.

Forbes eut une pensée pour Maguy Fairbank, mais l'écarta résolument. Seule l'action pouvait être déterminante, et une certaine mollesse d'esprit – ne fût-elle que passagère – n'aurait qu'un effet néfaste. Il est des instants où l'homme doit savoir oublier les élans du cœur, et Forbes était fermement persuadé qu'il se trouvait dans cette situation.

Il doubla une vingtaine de voitures, traversa Paterson, continua sur la 504. À plein régime, il passa les terrains de golf, atteignit Pompton et poussa un hurlement de joie : à moins de trois cents mètres, il venait de reconnaître l'arrière carré du break Lincoln !

Avec une immense prudence, il reprit sa filature.

La pendulette du tableau de bord indiquait seize heures cinquante, et lentement le jour baissait. Dans quinze minutes la clarté serait insuffisante et il faudrait allumer les phares.

Les mains moites, Forbes glissa un nouveau chargeur dans son 38, vérifia le niveau d'essence, essuya d'un revers de manche le sang qui coulait de sa joue. Il ignorait quand la blessure s'était rouverte, mais constata dans le rétroviseur que son col de chemise était maculé de sang séché. Un coup d'œil lui rappela que ses vêtements étaient dans un état lamentable et il se fit la réflexion que les heures précédentes lui avaient été singulièrement bénéfiques. Il avait échappé à la mort, venait de retrouver la Lincoln, et aucun flic ne l'avait arrêté…

C'était la chance avec un grand C !

Devant, le break venait d'allumer ses lanternes, sortait de Pompton, virait sur la 202, filait sur Oakland, Darlington…

Plus loin, le break tourna sur une route étroite, disparut derrière un mur très haut qui paraissait ne pas avoir de fin.

Tous feux éteints, Forbes suivit précautionneusement, conservant les feux de la Lincoln en point de mire. Celle-ci ralentit, braqua sur la gauche, s'escamota une nouvelle fois derrière le mur. Sam coupa le contact, laissa la Chrysler continuer sur sa lancée, parvint à l'angle du mur et arrondit les yeux de stupeur devant le terrain nu qu'il apercevait jusqu'au sommet lointain de la colline.

Le mur ne comportait aucune faille visible. Le sol râpé était parfaitement uni, mais le break n'était plus visible !

Forbes pensa à un piège, relança son moteur et continua son chemin en rentrant instinctivement la tête dans les épaules, il avisa une masse sombre, coupa le contact, gara la Chrysler hors de la route le long d'une haie touffue entourant une construction basse qui paraissait abandonnée, et revint à pied sur la route.

Malgré la pénombre, il distinguait la longue bande claire que formait le mur, et songea que si le break s'était trouvé stoppé sur le terrain, il se serait détaché en sombre sur le mur ou la ligne d'horizon.

Il y avait là quelque chose de mystérieux, d'incompréhensible, et l'agent fédéral s'en trouva un instant décontenancé. Puis, comme il avait la tête bien accrochée, il conclut que si le break ne s'était pas envolé, il ne pouvait se trouver que sous terre…

Lentement, Forbes s'engagea sur le terrain, avança pas à pas en direction de l'angle que formaient le mur et la route et repéra, ainsi qu'il l'avait espéré, les doubles sillons qu'avaient tracés les pneus du break dans la terre meuble.

Il suivit ces traces sur environ cinquante mètres, les perdit d'un coup en plein champ, et demeura stupidement planté, les jambes coupées, incapable de faire un pas de plus et très mal à l'aise.

Il sentit une étrange torpeur l'envahir, perdit soudainement conscience et s'écroula d'un bloc.

---oOo---

La pièce était rectangulaire, ne possédait aucune fenêtre. Les murs de béton diffusaient une lumière terne, bleuâtre, et une porte d'acier occupait tout un côté du rectangle. Le plafond était percé d'une bouche d'aération d'environ soixante-dix centimètres de diamètre qu'une grille métallique terminait.

Sam Forbes vit qu'il était allongé sur une natte posée à même le sol, et qu'il avait été entièrement dévêtu. Il chercha ses vêtements mais comprit vite en voyant le sol et les cloisons nus que la natte était le seul objet qu'on eût laissé à sa portée.

Sam n'éprouvait aucune sensation particulière. Il ne pouvait expliquer l'origine de son évanouissement, pas plus qu'il ne pouvait évaluer la durée de celui-ci, et ne savait non plus en quel lieu il se trouvait.

Il se dressa sans difficulté, colla son oreille à la porte, perçut un lointain ronronnement ; mais hormis cela, le silence était complet.

Désœuvré et vaguement inquiet, l'agent fédéral fit le tour de sa cellule. Cinq pas sur dix, le plafond à portée de la main tendue, une température oscillant probablement entre vingt et vingt-cinq degrés, des murs pleins sans ces résonances creuses laissant deviner une issue quelconque…

Un piège parfait d'où un être humain ne pouvait s'échapper.

La grille de la bouche d'aération était tentante, mais sa rigidité découragea immédiatement Forbes. Pour l'arracher, une barre à mine n'aurait pas suffi…

Il s'assit sur la natte, l'examina. Elle était en jute tressé et ne pouvait servir qu'à l'emploi auquel elle était destinée.

Tout à coup, la lumière s'éteignit et Forbes se trouva plongé dans les ténèbres. Un moment passa et le G'man commença doucement à transpirer, eut la sensation que l'air s'alourdissait. Il se leva, tâta le plafond du bout des doigts, sentit la grille et réalisa brutalement que l'aération avait été coupée.

— Écoutez-moi, monsieur Forbes, dit soudain une voix féminine, car c'est la première et la dernière fois que vous en aurez l'occasion. Je suis M^me^ Atomos. Vous vous trouvez à vingt mètres sous terre et n'avez absolument aucune chance de vous évader. Vous êtes américain et je vous hais. Vous allez mourir par étouffement, de la même manière que votre fiancée Maguy Fairbank, et je pourrai ensuite vous employer. Adieu, monsieur Forbes, et bon voyage…

Il y eut un léger grésillement et le silence retomba. Sam se mit à chercher fébrilement le haut-parleur. Il savait que la condamnation était sans appel, se demandait seulement combien de temps il pourrait tenir avant que l'asphyxie ne fasse son œuvre.

Il s'obligea au calme, mais ses mains tremblaient en errant sur les murs. Maintenant, la mort de Maguy ne faisait aucun doute, et toutes les déductions du D^r^ Soblen étaient balayées…

Lentement, Forbes fit le tour de son étroite cellule, mais la continuité des murs était sans faille. Il retrouva bientôt sous ses doigts le contact de la grille, comprit qu'il ne parviendrait jamais à découvrir le haut-parleur.

Haletant, il tira sur la grille de toute sa puissance, mais celle-ci ne bougea pas d'un pouce. Elle devait être scellée dans le béton et Forbes, exténué, se laissa tomber à terre.

Maintenant, il respirait avec difficulté, devinait qu'il ne lui restait que peu de minutes. Il récupéra douloureusement, se remit debout, reprit la recherche du haut-parleur. Il espérait pouvoir en détacher les fils et, peut-être, provoquer sur la grille un court-circuit. Si le courant était assez puissant, la barre métallique pouvait fondre comme un pain de cire… ou se fendre, ou ne pas bouger.

C'était problématique, mais c'était l'unique solution.

Il mit la main sur le haut-parleur, alors qu'il n'y comptait plus, dans le coin droit de la cellule près de la porte d'acier.

Il tâta avec désespoir l'orifice lisse, percé de trous imperceptibles, s'arracha les ongles sur cette surface inattaquable, eut très vite les mains en sang, manqua brusquement d'oxygène et sentit ses jambes se dérober sous lui. Il s'effondra, resta adossé au mur, mains à la gorge, cherchant furieusement à s'emplir les poumons tandis que des lueurs multicolores dansaient devant ses yeux exorbités une sarabande effrénée.

À un certain moment, il émergea du fantastique tourbillon qui l'entraînait, éprouva la sensation que son corps était écrasé sous des tonnes

de pierres et retomba dans l'inconscience.

Son agonie dura longtemps, fut extrêmement douloureuse, coupée de fugitifs instants de lucidité, au cours desquels Forbes comprenait qu'il vivait ses dernières secondes ; puis ce fut le grand plongeon, le dernier soupir. Sam Forbes mourut à dix-neuf heures vingt, alors que, dans son bureau, M^me^ Atomos examinait soigneusement un plan de Washington et pointait son ongle effilé sur la Maison-Blanche…

---oOo---

Le standard baignait dans une fumée épaisse, et le Singe tournait en rond comme un écureuil en cage.

Assis et las, Beffort, Soblen et Akamatsu fumaient cigarette sur cigarette. Le D^r^ Soblen, qui n'en avait point l'habitude, toussait de temps à autre, et le Singe lui jetait chaque fois un coup d'œil meurtrier.

Le speaker était à l'écoute, arrivait au terme de sa fraction de cinq minutes.

— Allez-y ! aboya le Singe.

Le speaker appuya sur sa pédale.

— Central appelle Tom 1… Central appelle Tom 1…

Il insista un moment, eut à l'adresse du Singe un coup de menton négatif.

— C'est incroyable ! jeta le Singe. Forbes n'est pas homme à nous laisser si longtemps sans nouvelles ! Il se trouvait sur la 4 à son dernier message…

— J'étais à environ cinq miles de lui, fit Beffort.

Il se pencha, écrasa son mégot dans un cendrier empli à ras bord, et ajouta :

— J'ai roulé jusqu'à Paterson, puis, comme rien ne venait du standard, je suis revenu doucement sur mes pas… Mon poste fonctionnait à la perfection et l'audition était bonne. Forbes a dû avoir un pépin.

C'était ce qu'ils pensaient tous, mais ils avaient soigneusement évité de l'exprimer.

Le temps passa, haché de cinq minutes en cinq minutes par un appel du speaker, mais les écouteurs de ce dernier demeurèrent sinistrement silencieux.

Vers vingt heures, un G'man demanda téléphoniquement Smith Beffort, et celui-ci prévenu par un planton regagna son bureau.

— Beffort, dit-il. J'écoute.

— Ici, Deavis. Je crois avoir quelque chose pour toi, Smith. J'étais présent lorsque Sam Forbes a commencé sa filature de la Chrysler bleue…

— Bon Dieu ! jura Beffor. Je croyais que l'histoire était *top secret !*

L'autre rigola.

— Pas dans le service, papa ! Bref, tu m'écoutes ou tu m'engueules ?

— Vas-y, grogna Beffort, mais fais vinaigre…

— Je sais, je sais ! Vous êtes avec le Singe au standard, et vous attendez un appel de Forbes, pas vrai ?

Beffort soupira. Rien dans cette fichue baraque ne passait inaperçu.

— Ne gémis pas, reprit Deavis, car si je n'avais pas été au courant, j'aurais laissé glisser le tuyau jusqu'à la municipale !

— D'accord. Accouche !

— Un mec vient de rentrer chez lui. Il voulait garer sa bagnole sur « son » emplacement, mais la place était déjà prise. Comme le coin est désert, le mec a pris le coup de sang et s'est propulsé jusqu'au poste de police le plus proche. Un poulet est revenu avec lui et a reluqué la bagnole. C'est une Chrysler bleue de cette année. Elle a été fauchée ce matin, mais comme la banquette portait des traces de sang, le poulet l'a laissée sur place…

Beffort l'interrompit sèchement :

— Où est cette bagnole, Deavis ?

Quand il eut le renseignement, Beffort raccrocha sans même remercier, remonta vivement au standard. Il mit le Singe au courant et celui-ci bondit.

— Ça peut coller, dit-il avec allégresse. C'est le chemin que suivait Sam ! Fichez le camp Beffort, et pointez-vous là-bas. Je donne des ordres pour qu'on ne touche pas à la Chrysler !

Beffort ouvrit la porte violemment, sentit une main sur son bras.

— Doucement, fit Yosho Akamatsu ; je vais avec vous.

---oOo---

Le Singe avait fait vite, car aucun flic ne rôdait aux environs lorsque Beffort et Akamatsu parvinrent sur les lieux.

Smith Beffort gara sa Chevrolet de service au-delà des deux voitures qui stationnaient sur le terre-plein, alla frapper à la porte de la bicoque d'où filtrait la lumière. Un grand type au regard méfiant vint ouvrir, et Beffort lui

colla sans hésiter son insigne sous le nez. L'autre se détendit instantanément, fit entrer les deux hommes dans une pièce à peine meublée.

— J'ai pas grand-chose, dit-il comme pour s'excuser, mais je ne viens que de temps en temps, après le boulot. J'habite à Darlington, et j'arrange cette maison petit à petit…

— Vous n'avez pas de voisins ? demanda Beffort.

— Non, et c'est pourquoi j'ai reniflé le roussi quand j'ai vu la Chrys' sur mon terrain. Je m'demande d'ailleurs comment le type a fait pour s'en aller du coin. Y a pas de train ni de car avant des miles, et la route ne portait que les traces de la Chrys' et de mon tacot !

— Ce haut mur longe la route ?

— Shhh ! C'est le domaine du sénateur ! Il n'y vient que pendant l'été, et l'restant du temps la piaule est vide.

Beffort l'interrogea encore un instant, puis, comme le type n'en savait pas plus, il sortit avec Akamatsu et alla examiner la Chrysler. Les traces de sang souillaient le haut du dossier, à la place du conducteur, et se remarquaient uniquement parce que la moleskine était de teinte très claire, mais ne pouvaient donner lieu à aucune conclusion définitive. Le doute s'infiltra dans l'esprit des deux hommes lorsque Yosho trouva un chargeur de 38 vide coincé entre le siège et le dossier. Ils fouillèrent alors plus minutieusement la voiture, et Smith Beffort découvrit un bouton de veston. Il n'avait rien de spécial, ressemblait à des milliers d'autres boutons, mais Beffort eut l'impression d'avoir déjà vu celui-là quelque part. Ça n'était qu'une impression, mais Beffort ajouta le bouton au chargeur de 38, et sentit que son nez le démangeait.

— M'étonnerait pas, grogna-t-il, que Sam ait piloté cette bagnole. Faudrait relever les empreintes de ce volant et pas trop bouger du coin… On ne sait jamais.

Beffort suivait toujours son nez.

CHAPITRE X

Il était vingt et une heures trente, et un tas de gros nuages dissimulaient la lune derrière leur masse déferlante, si bien que Beffort et Akamatsu n'y voyaient pas à dix pas.

Le type du laboratoire d'Oakland était venu très vite après l'appel de Beffort. Il s'était affairé une dizaine de minutes dans la Chrysler, était reparti avec une série d'empreintes fraîches et nettes. Il devait les identifier, téléphoner au Singe, et ce dernier donnerait le résultat à Beffort par le truchement du poste radio.

Entre-temps, l'habitant de la bicoque s'en était retourné, et depuis son départ, aucune voiture, aucun piéton ne s'était manifesté.

Dans la Chrysler, Beffort et Akamatsu veillaient, tous feux éteints, évitant même de fumer ! Et ainsi, le temps coulait avec une infinie lenteur.

À vingt et une heures quarante-cinq, le poste ronfla, et la voix du speaker éclata dans le haut-parleur :

— Central appelle Tom 2…

Beffort saisit le micro, baissa légèrement l'intensité de réception.

— Tom 2 écoute, dit-il.

— Les empreintes de Sam Forbes ont été relevées sur le volant, le frein à main et la portière de la Chrysler. Il y avait aussi celles du propriétaire de la voiture, mais une troisième série n'a pu être identifiée…

— Merci, lâcha Beffort avec un clin d'œil à l'adresse d'Akamatsu.

— Ne coupez pas ! prononça vivement le speaker. On vous parle.

Il se produisit un blanc, puis la voix du Singe retentit :

— Beffort ?

— Oui.

— Ne commettez pas d'imprudence, mon vieux ! Je veux de vos nouvelles tous les quarts d'heure. Où êtes-vous en ce moment ?

— À la même place, répondit laconiquement le *G'man*.

— Dans quel but ? grommela le Singe.

— J'en sais fichtre rien ! Forbes a disparu ici, je reste ici… Le gars qui habite la baraque prétend que la route ne portait que les traces de la Chrysler et de sa propre voiture. De plus, la région est complètement déserte ne comporte ni gare ni ligne d'autocars. Ou diable Sam a-t-il pu aller ?

Le Singe toussa. Une toux sifflante qui, dans le haut-parleur, avait des stridulations d'éclats d'obus.

— Faites ce que vous voulez, conclut-il, mais appelez-moi toutes les quinze minutes ! Vu ? À tout à l'heure…

Beffort reposa son micro, pivota vers l'homme de la Tokkoka.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Akamatsu désigna le poste.

— Nous avons les mains liées, dit-il. Un appel à intervalles aussi réduits nécessite la présence constante de l'un de nous.

— C'est ce que je pensais, approuva Beffort. Écoutez, j'ai envie d'aller faire une virée jusqu'au mur de la propriété du sénateur. Je me demande si cette maison inhabitée ne recèle pas une curiosité qui aurait attiré Forbes…

Il se mordilla la lèvre inférieure, ajouta :

— Il s'est sans doute produit un fait extraordinaire pour que Sam ait abandonné sa Chevrolet de service pour utiliser cette Chrysler. Un gars que nous avions arrêté, Hisato Keichuu, nous a avoué que la voiture transportant l'appareil de téléguidage – la Chrysler en l'occurrence – se rendait à un rendez-vous fixé hors de la ville une fois son « travail » accompli. Forbes suivait cette voiture et a dû assister au transbordement de l'appareil dans un autre véhicule. C'est incompréhensible…

Il remonta le col de son pardessus, enfonça son feutre et, avant de quitter la voiture, ôta l'ampoule du plafonnier fonctionnant automatiquement à l'ouverture de la portière.

— J'y vais, murmura-t-il. Juste une petite balade. Si je ne suis pas de retour d'ici trente minutes, c'est que j'aurai buté sur un os… Savez-vous vous servir du poste ?

— Oui, le rassura Akamatsu. Allez-y, j'appellerai le standard comme prévu.

Smith Beffort descendit, referma doucement la portière et s'éloigna. Il marchait sur le côté gauche de la route, posait ses pieds avec circonspection, était de fait aussi silencieux qu'un chat. À droite, il y avait

l'immense champ que limitaient les crêtes de la colline, le mur de la propriété du sénateur et la route étroite que le G'man suivait. À gauche, c'était une clôture barbelée protégeant le terrain du propriétaire de la bicoque.

Beffort parvenait au mur lorsqu'il entendit le ronronnement. Un bruit sourd, continu, semblable à celui que produit une dynamo. Cela venait du champ, et Beffort méfiant se planqua contre le mur, côté route.

Un grincement déchira le silence et un ronflement de moteur remplaça le ronronnement. Cette fois, Beffort fut certain qu'une voiture roulait à travers champ mais ne put la distinguer dans les ténèbres. Elle avançait toutes lumières éteintes, avec lenteur, mais venait indubitablement vers la route.

Elle surgit tout à coup de l'ombre, et Beffort s'écrasa au sol.

Malgré l'obscurité, l'agent fédéral reconnut un break Lincoln, vit que les sièges avant étaient occupés par un homme et une femme. Cette dernière conduisait : elle accéléra dès que la voiture fut en ligne et alluma ses phares.

La Lincoln bondit, fila comme un trait en direction de la 202, et vira vers Oakland.

Smith Beffort se releva, galopa jusqu'à la bicoque, pénétra en trombe dans la Chrysler.

Yosho Akamatsu s'apprêtait à contacter le central, et Beffort lui arracha le micro.

— Tom 2 appelle, cracha-t-il. Tom 2 appelle…

— Parlez, répondit le speaker.

— Un break Lincoln roule en ce moment en direction d'Oakland. Il est conduit par une femme, et un homme se tient à ses côtés. Faites le nécessaire pour que cette voiture soit filée discrètement. Surtout discrètement !

— Qu'est-ce que c'est ? fit brusquement la voix du Singe.

— Peut-être des amoureux qui se bécotaient dans un champ, répliqua Beffort ; mais ça m'épaterait ! La Lincoln n'était pas là lorsque nous sommes arrivés et depuis, aucune voiture n'est passée sur la route. J'ai dans l'idée que la Lincoln sortait de la propriété du sénateur…

— Bon, fit le Singe. Je suppose que vous allez voir cela de plus près ?

— Et comment, boss, avec une loupe de diamantaire !

— N'oubliez pas de m'appeler, Beffort, prévint le Singe, sans quoi je fais bloquer la région ! Des tas de types sont prêts à intervenir de

Darlington, d'Oakland, de Wanaque et de Midvale. Un groupe de paras peut être craché sur votre champ trois minutes après mon ordre, et j'ai six bombardiers sous pression.

Beffort blêmit.

— Bon sang ! jura-t-il. Allez-y mollo !

Le Singe ricana férocement.

— Ouais ! Vous trouvez que la mère machin y va mollo ?

— Bon Dieu ! hurla Beffort. Nous ne sommes sûrs de rien !

— J'ai pas besoin de certitude ! gueula à son tour le Singe. Quatre cents morts, un magasin et deux immeubles incendiés, cent vingt voitures détruites cet après-midi me suffisent ! Je suis prêt à lâcher une bombe H sur l'ombre de cette p… d'Atomos et, si j'ai un doute, je la lâcherai ! Compris ?

— Compris, dit Beffort d'une voix enrouée.

— Écoutez, dit encore le Singe, et entendons-nous bien : si vous êtes dans l'incapacité de m'appeler à l'heure prévue, je patienterai encore un quart d'heure. De toute manière, personne ne peut pénétrer ou sortir d'un quadrilatère dont votre champ occupe le centre ! Mais si après ce second délai, vous êtes toujours muet, planquez vos fesses si vous n'êtes pas morts ! Puisque la mère Atomos veut raser les U.S.A., autant que je le fasse moi-même en essayant de la dégommer !

Un déclic indiqua que le Singe venait de couper, et Beffort resta figé, son micro entre les doigts.

— Il est énergique, commenta Akamatsu. Mais le jeu en vaut la chandelle. Si rien ne s'oppose à M^me^ Atomos, elle réduira effectivement votre pays en poussière. Nous allons voir ce mur, Beffort ?

— Tous les deux ? Et l'appel ?

Akamatsu, qui occupait la place du conducteur, lança le moteur.

— Rapprochons la voiture, dit-il. En roulant doucement nous ne pouvons éveiller l'attention. Le silence des voitures américaines à toujours fait mon admiration…

Il décolla en douceur du terre-plein, se mit à rouler lentement, mais malgré toutes ses précautions, rien ne pouvait empêcher le gravier de craquer sous les pneus.

Akamatsu se guidait sur les fils barbelés de la clôture, redressait lorsque les pneus mordaient la terre de l'étroit accotement, et la Chevrolet finit par atteindre le mur. Le Japonais manœuvra habilement, rangea la voiture à moins de cinq centimètres du fossé, coupa le contact.

— Voilà, dit-il à mi-voix. Maintenant nous sommes repérés si M^me^ Atomos a son Q.G. dans le secteur…

Beffort grinça des dents.

— Je n'y avais pas pensé, admit-il, mais c'est évident. Une femme comme elle doit disposer de moyens de détection prodigieux !

— Mettons les choses au pire, proposa Akamatsu, et admettons que M^me^ Atomos utilise son fameux rayon électromagnétique. Nous en connaissons les effets : voiture et radio inutilisables.

— Dans ce cas, nous serons dans l'impossibilité d'entrer en contact avec le Singe, et il déclenchera l'offensive !

Il fit face au Japonais et lâcha :

— Vous saviez cela, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit doucement Akamatsu, mais c'est le seul moyen de brusquer les choses. Ou M^me^ Atomos n'est pas dans les environs immédiats, et il ne se passe rien ; ou elle y est, et le bombardement devient indispensable…

— Vous êtes gonflé ! admira Beffort.

Le Japonais s'inclina.

— *Arigato gozaï mas*(3), dit-il. Nous bougeons ?

— Okay. Bougeons, comme vous dites !

Ils descendirent, pénétrèrent dans les limites du champ, commencèrent à longer le mur. Au bout de quelques pas, Beffort s'immobilisa, se pencha à l'oreille de son compagnon.

— Je crois, chuchota-t-il, qu'il vaudrait mieux ne pas mettre tous nos œufs dans le même panier. Je passe devant. Suivez-moi à cinquante pas. S'il y a un coup de chien et que j'en prenne un éclat, vous pourrez intervenir. D'accord ?

— D'accord.

— Je vais suivre les traces de pneus du break Lincoln. Ils doivent logiquement me conduire droit à ce que nous cherchons.

Le Japonais resta auprès du mur, et Beffort se courba vers le sol. Il n'y voyait pas grand-chose, mais discerna néanmoins le sillon creusé par la lourde voiture. Il marcha dans ce sillon afin d'être sûr de ne pas le perdre, progressa lentement et eut l'impression que la consistance du sol se modifiait. La terre était plus ferme et, tout en conservant un relief tourmenté, ne s'effritait plus sous le poids de son corps.

Beffort recula, sentit que ses pieds enfonçaient de nouveau. Il s'accroupit, toucha la terre, l'écrasa entre ses mains, la renifla. C'était de la bonne terre à maïs et son odeur était rassurante. Il avança doucement, à quatre pattes, posa la main sur *l'autre* terre, tenta d'en arracher une motte mais ne réussit qu'à se casser un ongle. Il colla son nez sur cette terre bizarre, ne sentit aucune odeur, réalisa du même coup que le double sillon disparaissait à cet endroit.

Prudent, il recula de nouveau et la fraîcheur soudaine de l'air le stupéfia. Il s'assit, desserra sa cravate, aspira goulûment quelques litres d'oxygène.

En recouvrant sa lucidité, Beffort comprenait qu'il venait de subir un début d'intoxication, sans pouvoir déterminer avec précision à quel moment cela avait commencé.

Yosho Akamatsu, vif et silencieux comme un serpent, se glissa à son côté.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit-il dans un souffle.

— Sais pas, fit Beffort sur le même ton. J'ai failli tomber dans les pommes sans m'en apercevoir. Il y a devant nous une zone pas catholique. Une terre sans odeur, solide comme du ciment.

Akamatsu se pencha, toucha, se redressa.

— Ou du béton ! dit-il.

Beffort tressaillit.

— Nom d'un chien ! Vous croyez que… ?

— Pourquoi pas ? Il faut bien que cette Lincoln sorte de quelque part, n'est-ce pas ?

Il avait laissé son index sur l'étrange matière, éprouva sur son doigt un imperceptible effet de succion. Sans mot dire, il fouilla dans sa poche, posa sur le sol son étui à cigarettes.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? grommela Beffort.

— Attendez, pria le Japonais. C'est un essai.

Un instant passa, puis un ronronnement léger monta du sous-sol et le porte-cigarettes s'enfonça très doucement, cependant que la terre se refermait sur lui. Bientôt, il ne fut plus visible, et le terrain était aussi uni qu'auparavant. Estomaqué, Beffort siffla entre ses dents.

— Essai concluant ! éructa-t-il.

Akamatsu lui saisit le bras avec force.

— Venez ! ordonna-t-il.

Beffort le suivit au pas de course sans demander d'explications. L'homme de la Tokkoka arriva le premier à la Chevrolet, lança le moteur et démarra sur les chapeaux de roue dès que Beffort se fut installé.

— Appelez le central, dit Akamatsu, et dites à votre patron d'envoyer les bombardiers !

Comme Beffort hésitait, le Japonais ajouta :

— Dépêchez-vous, car dans très peu de temps mon étui va arriver en bas, probablement entre les mains d'un réceptionniste, et l'alerte sera immédiatement donnée !

Beffort qui avait enfin saisi, brancha le poste, attrapa le micro.

— Tom 2 appelle ! gueula-t-il.

— J'écoute, répondit le Singe.

Envoyez la mitraille en vitesse ! Sur le champ, à environ cinquante mètres de la route et de la propriété.

— Restez en ligne, articula rapidement le Singe.

Le haut-parleur distilla un brouhaha confus, puis le Singe parla :

— Les bombardiers décollent, dit-il froidement. Ils attendaient sur Lincoln Park Airport, seront sur vous dans une ou deux minutes. Tâchez de trouver un trou et numérotez vos abattis !

Lincoln Park Airport se trouvait à vol d'oiseau à dix miles de l'objectif. Le Singe avait salement préparé son affaire !

— Sommes sur la 202, fit Beffort en inspectant le ciel, et roulons sur Oakland…

Akamatsu fonçait sur la route déserte, et les arbres sifflaient comme des merles.

— Vous voyez quelque chose ? demanda le Singe.

— Pas encore…

Il avait à peine fini de parler qu'une fusée éclairante éclata, déjà loin en arrière. Instantanément, le tonnerre se déchaîna, si violent que le Singe ricana dans le haut-parleur.

— Vous êtes sourd, Beffort ! plaisanta-t-il ; j'entends les châtaignes péter d'ici !

Il jubilait, c'était audible, et son rire emplissait toute la voiture.

Dix minutes plus tard, on apprenait que pas une seule bombe n'avait touché le sol.

Les six bombardiers et leurs munitions avaient explosé en plein ciel…

CHAPITRE XI

Il y eut un moment de stupeur lorsque la nouvelle se répandit ; brusquement, tout le monde se mit à s'agiter follement à la manière de fourmis aveugles, et il fallut toute l'autorité du Singe pour ramener le calme.

D'ailleurs, la police et l'armée lui donnèrent un sérieux coup de main en intervenant énergiquement ; si bien qu'en fin de compte, chacun resta sur place, se contentant de veiller sur les limites que personne ne devait franchir.

On murmurait que deux types du F.B.I. inspectaient l'intérieur du quadrilatère, qu'ils tentaient de savoir avec exactitude ce qui s'était passé…

En fait, Beffort et Akamatsu avaient fait demi-tour de leur propre chef dès que le Singe leur avait annoncé la nouvelle – qu'il avait lui-même apprise avant tous, Dieu seul sait comment ! – et roulaient à tombeau ouvert en direction des lieux du drame.

Encore loin devant, les bombardiers achevaient de flamber dans une immense lueur pourpre qui illuminait l'horizon. Plus près, le domaine du sénateur, touché par des débris enflammés, grillait comme un tas de foin. La route était défoncée sur plus d'un mile et grâce à de brefs éclats luminescents, les deux hommes pouvaient de temps à autre, apercevoir le champ, que les avions et les bombes avaient miraculeusement épargné.

Mais c'était un miracle « à la M^me^ Atomos », et ni Beffort ni Akamatsu n'en étaient impressionnés. Ils se trouvaient dans un état de colère froide qui ne favorisait guère la réflexion et, pour un coup, le Singe s'égosillait vainement dans son micro :

— Beffort ! intimait-il pour la troisième fois. Je vous ordonne de sortir de cette zone !

— Des clous ! Akamatsu et moi allons de ce pas frapper à la porte de madame Atomos, et ce serait bien le diable que nous ne puissions lui mettre

un œil au beurre noir !

— Sortez de là-dedans en vitesse ! J'envoie les paras !

— C'est ça ! ricana Beffort ; envoyez-les ! Ils vont être transformés en poussière avant de toucher terre, si leur avion ne s'écrase pas auparavant ! Feriez mieux d'arrêter les frais ! Qu'est-ce que vous cherchez, une hécatombe ?

Le Singe aboya férocement :

— Fermez-la, Beffort ! Je vous rappelle que c'est vous qui avez demandé l'intervention des bombardiers !… Vous m'avez entendu ?

— Ouais, grogna l'agent fédéral. Inutile de remuer le couteau dans la plaie. Mon complexe de culpabilité est gros comme une maison !… À propos, qu'est devenu le break Lincoln ?

— Aux dernières nouvelles, il sortait de New York. Il doit actuellement se trouver sur la 4.

— Donnez des ordres pour qu'on l'arrête.

— Quoi ?

— Sans vous commander, boss… Mais Akamatsu et moi allons nous faire passer pour les gens de M^me^ Atomos. Inutile par conséquent que ceux-ci rappliquent derrière nous, pas vrai ?

Le Singe se racla la gorge.

— Vous espérez réussir ? demanda-t-il méfiant.

— Non…

Et Smith Beffort coupa purement et simplement le contact.

— Vous avez tort, dit doucement Akamatsu. Il va s'imaginer que nous avons eu un accident et prendra des mesures qui risquent de nous gêner ensuite…

— Ou de nous aider, rectifia Smith. Dans un instant, cette bagnole va prendre le même chemin que votre porte-cigarettes. Comment savoir ce qui nous attend de l'autre côté de ce terrain absorbant ?

— Si le type chargé de la réception prend notre Chevrolet pour le break, nous bénéficierons d'un appréciable effet de surprise !

— Oui ! Je ne vous le fais pas dire… Mais s'il nous voit tels que nous sommes, nous risquons d'en prendre un sacré coup en pleine poire ! Dans cette éventualité, n'importe quelle mesure que décidera le Singe sera la bienvenue… Attention ! Nous arrivons !

Yosho Akamatsu vira sur la petite route, évita les débris du mur effondré et lança la Chevrolet dans le champ. Il suivait les traces qu'avait laissées le

break, stoppa lorsque celles-ci s'arrêtèrent, coupa son moteur.

Sans un mot, les deux hommes vérifièrent la fermeture des glaces, et d'un même mouvement sortirent leurs armes. La Chevrolet demeura immobile pendant quelques secondes, commença à s'enfoncer dans le sol lorsque le ronronnement éclata, et disparut très vite. La descente s'effectua dans le noir absolu, dura une dizaine de minutes, mais quand la voiture se trouva de nouveau immobilisée, elle était toujours entourée par l'étrange matière. Beffort essaya d'ouvrir la portière, de baisser une glace, mais ses efforts demeurèrent stériles. Si la matière était apparemment malléable dans le sens vertical, elle était aussi résistante que le granit dans le sens horizontal.

— Si on nous a repérés, souffla Beffort, il suffit de nous laisser là-dedans pour nous transformer en cadavres… Dans peu de temps nous allons manquer d'air et…

Il se tut subitement car la paroi glissait lentement le long des glaces, dégageait le bas de celles-ci à la façon d'un tapis de théâtre qui remonte vers les cintres, et dévoilait une salle ovale sans issue visible, aux murs bétonnés et percés d'épais hublots par lesquels filtrait une lumière terne, bleuâtre.

Bientôt, la Chevrolet fut complètement dégagée de la gangue qui l'enserrait. Akamatsu abaissa sa glace, huma l'air. Il tenait son Beretta d'un poignet souple et le canon de l'automatique était sans cesse en mouvement. Comme sa main se posait sur la poignée de la portière, Beffort souffla :

— Ne descendez pas, Yosho ! Cette pièce doit avoir la même fonction qu'un sas de sous-marin. Je gage que d'ici quelques minutes nous allons recevoir des visites…

Les hublots virèrent soudain au rouge, se mirent à clignoter frénétiquement, tandis qu'un signal bizarrement modulé stridulait rythmiquement entre chaque clignotement.

— J'ai l'impression, articula le Japonais, qu'on nous rappelle à l'ordre ! Nous devrions faire quelque chose, mais quoi ?

Beffort tourna vers lui un visage tendu.

— Nous sommes dans ce piège volontairement, et jusqu'à présent personne ne semble avoir détecté notre présence. Restons tranquilles. Il faudra bien que quelqu'un vienne voir ce qui se passe ici…

Akamatsu ne répondit pas. Il alluma ses phares, lança le moteur et donna un coup d'avertisseur.

Simultanément, les hublots repassèrent au bleu et le silence se fit. Le fond de la pièce que les phares éclairaient bascula doucement, dégagea l'entrée d'un couloir étroit. Des hublots jetaient leur clarté blême sur ses parois de béton, et des grilles d'aération en parsemaient le sol.

— Bon sang ! s'exclama Beffort. Vous avez déclenché le système d'ouverture !

Akamatsu eut un mince sourire.

— C'est un coup de chance, dit-il. Nous bougeons ?

Beffort descendit et le Japonais le rejoignit après avoir coupé le moteur et éteint les phares. De concert, les deux hommes s'engagèrent dans le couloir ; ils en atteignaient le centre lorsque la porte de béton se referma derrière eux. Ils échangèrent un coup d'œil inquiet, mais demeurèrent silencieux. Ils étaient maintenant dans la place, et tout était à redouter. Des micros pouvaient être dissimulés dans les murs, et certains hublots, plus ternes que d'autres, avaient des allures d'objectifs de caméra.

Yosho Akamatsu arriva le premier à l'angle droit que formait le couloir. Il examina le terrain prudemment après avoir fait signe à Beffort de rester à l'abri, et recula d'un pas.

— Il y a un escalier, murmura-t-il. Nous sommes probablement à un étage intermédiaire de cette construction, car l'escalier ne fait que traverser le couloir. Que faisons-nous ?

— Nous montons, décida Beffort.

Akamatsu opina.

— Je suis de votre avis. Si nos ennemis disposent d'un poste de guet, il se trouve évidemment au niveau du sol…

Ils longèrent l'extrémité du couloir, commencèrent à escalader les marches. L'atmosphère s'alourdissait sensiblement, et les deux hommes se mirent à transpirer. Après deux étages, ils débouchèrent dans une salle violemment éclairée, se figèrent de stupeur. Sam Forbes se tenait devant eux, livide et raide. Ses yeux dilatés étaient sans expression, fixaient un point lointain. Ses bras pendaient le long de son corps statufié dans un garde-à-vous horriblement impressionnant.

— Sam ! lâcha Beffort.

Un hublot clignota. Il y eut un grésillement et, jaillissant d'un invisible haut-parleur, une voix féminine prononça sur un ton ironique :

— Votre ami est mort, monsieur Beffort. Il est actuellement sous mon contrôle et se mettra en marche dès que je lancerai sur lui mes atomes

domestiqués. C'est lui qui est chargé de vous tuer. Je pourrais bien entendu m'en occuper moi-même, mais il m'a semblé beaucoup plus piquant de faire assassiner deux hommes du F.B.I. par l'un de leurs collègues. Lorsque Forbes avancera vers vous, rien ne pourra l'arrêter, et votre fuite ne durera pas longtemps. Vous finirez par vous heurter à un mur, ou par vous fourvoyer dans une impasse. Il suffira alors que Forbes vous frôle pour que vous perdiez la vie…

Le haut-parleur émit quelques craquements, et la voix reprit :

— Je suivrai vos efforts sur mon écran de télévision, messieurs, mais sachez cependant que tout ce que vous pourrez entreprendre sera vain. Le refuge dans lequel vous vous trouvez est vide depuis une couple d'heures, et je me contente de diriger les opérations de mon abri personnel situé à plusieurs miles de là. Demain, la Maison-Blanche sera réduite en cendres, mais cette nuit même mes morts vont répandre la terreur sur le territoire des États-Unis, et rien ne pourra s'opposer à leur action. Adieu, monsieur Beffort. Adieu, monsieur Akamatsu…

Le silence emplit brutalement la salle, et Forbes exécuta son premier pas. La gorge nouée, Beffort et Akamatsu le regardaient s'avancer lentement, de cette terrible démarche mécanique que rien ne semblait pouvoir stopper, et les deux hommes éprouvaient une formidable sensation de vide, d'impuissance.

Akamatsu recouvra soudainement le sens des réalités. Il crocha durement le bras de son compagnon, l'entraîna vers l'escalier.

— Il faut partir, Smith ! Si nous le laissons approcher, nous sommes fichus !

Blafard, Beffort se retint à la rampe.

— Je ne peux pas y croire, murmura-t-il.

Puis il hurla :

— Sam ! réveille-toi, mon vieux ! Sam !…

Akamatsu lui assena une gifle, et gronda :

— Ne faites pas l'idiot, Beffort ! Il est mort, vous le savez bien, et aucune prière ne pourra le ressusciter !

— Je n'en crois rien ! cria Beffort. Souvenez-vous des paroles du D^{r} Soblen. Il prétendait que Maguy Fairbank agissait en état d'hypnose, et Sam est sûrement…

Le Beretta du Japonais cracha le feu, mais Forbes ne tressauta même pas sous l'impact des projectiles. Un trou rond se dessina au centre de son front,

d’autres crevèrent le tissu de son veston à la hauteur de la poitrine, et Forbes continua d’avancer, regard fixe, raide, glacé.

— Alors ? demanda Akamatsu d’un ton aigu. Vous êtes convaincu maintenant ?

Les lèvres de Beffort se mirent à trembler, et il recula en direction des marches.

Forbes avait traversé la salle et ils se rendirent compte qu’il marchait assez vite, que la moindre erreur, le plus léger contretemps les placeraient à sa portée.

— Il nous faut prendre de l’avance, dit Akamatsu, et tenter de découvrir une issue. Venez, Beffort !

L’agent fédéral émergea enfin de sa prostration, dévala l’escalier à la suite du Japonais. Ils parvinrent sur le palier où s’amorçait le couloir qu’ils avaient déjà emprunté, descendirent une nouvelle volée de marches, stoppèrent, tendirent l’oreille.

Sam Forbes devait être au milieu du dernier étage car son pas lourd était à peine audible.

Akamatsu désigna un couloir où s’ouvraient plusieurs portes et dit :

— Voilà exactement le genre de cul-de-sac qu’il nous faut éviter. La solution consistant à nous enfermer dans une de ces pièces signerait notre condamnation. Forbes est capable de rester des semaines à attendre notre sortie…

— Par ici, fit rapidement Beffort.

Il avait complètement récupéré, retrouvait son efficacité habituelle. Akamatsu le suivit au pas de course, et ils pénétrèrent dans une longue salle encombrée de matériaux divers. Un couloir suivait, et au bout de ce dernier on devinait une autre salle de dimensions plus importantes. Beffort s’immobilisa.

— Il nous aura fatalement, dit-il, si nous ne trouvons pas le moyen de l’arrêter. Or, lui n’est rien. Il est téléguidé par la femme que nous avons entendue. Elle nous surveille par le truchement de caméras de télévision, et c’est là qu’il faut frapper.

Akamatsu approuva.

— D’accord, mais comment ? Les caméras doivent être incorporées aux murs. Les mettre hors d’usage les unes après les autres est une tâche gigantesque !

— Il faut provoquer un court-circuit qui plongera cette construction dans l'obscurité !

Akamatsu secoua la tête.

— J'avais eu cette idée, dit-il, mais elle est mauvaise. Si M^me^ Atomos sent que Forbes ne peut nous atteindre, elle nous tuera d'une autre façon !

— Écoutez ! souffla Beffort tendu.

Le pas de Forbes sonnait maintenant dans le couloir, et s'il n'était pas encore visible ça ne pouvait être qu'une question de secondes.

Akamatsu s'approcha soudain de la cloison, héla Beffort.

— Regardez ! dit-il nerveusement. Voici des bidons d'essence !

L'agent fédéral déboucha un bidon, le renifla, redressa le menton.

— Vous croyez que ça peut l'arrêter ?

— Nous n'avons pas le choix, n'est-ce pas ?

Ils vidèrent deux bidons dans le couloir.

L'essence se répandit sur le sol bétonné en clapotant, forma très vite une flaque infranchissable.

Forbes apparut alors que Beffort déversait le contenu d'un troisième bidon et l'agent fédéral bondit dans la salle.

— Reculez ! ordonna Akamatsu.

Il tenait une boîte d'allumettes, s'accroupit.

Forbes pénétra sans hésiter dans la zone dangereuse, et ses pieds firent jaillir le liquide qui s'imprégna à ses chaussures et au bas de son pantalon.

Akamatsu gratta une allumette, sauta aux côtés de Beffort.

Il y eut une déflagration sourde, et les flammes s'élevèrent brusquement en grondant, montèrent à l'assaut de Forbes, l'enveloppèrent d'un rideau pourpre tourbillonnant. Un instant, les deux hommes crurent que même le feu n'arrêterait point le mort, puis celui-ci s'écroula d'un bloc, sans un frémissement, à la manière d'une poutrelle d'acier qui s'écrase au sol, tandis qu'une épouvantable odeur de chair calcinée montait dans l'air surchauffé.

Akamatsu fut secoué d'un rire silencieux, agrippa l'épaule de Beffort.

— Vous savez pourquoi nous avons réussi, Smith ?

Et comme le G'man l'interrogeait du regard, il expliqua :

— Parce que M^me^ Atomos ne dispose que d'une quantité restreinte de caméras ! Si elle nous avait vus préparer notre opération survie, elle aurait stoppé Forbes à temps ! Il est vraisemblable qu'elle ignore la fin de son… robot, et qu'elle n'a pas d'« œil » dans cette salle. Ceci nous donne un délai

que nous devons mettre à profit immédiatement. Venez par ici. Nous allons tenter de regagner le sas…

CHAPITRE XII

Le Singe avait fait appeler Beffort sans interruption pendant trente minutes, puis s'était décidé, en crachant son cigare réduit à l'état de chique, à appliquer la deuxième phase de son plan.

Il fallut encore une demi-heure pour amener le matériel lourd à pied d'œuvre, mais lorsque les pièces d'artillerie crachèrent le feu, que le champ, la maison du sénateur et la bicoque de l'ouvrier furent écrasés sous les obus, les observateurs comprirent que M^me^ Atomos n'avait aucune chance de s'en sortir.

Le bombardement dura un quart d'heure, puis deux cents paras furent lâchés sur le terrain. Ils étaient armés de mitraillettes, de grenades et de lance-flammes, avaient reçu l'ordre de ne point faire de quartier…

---oOo---

Akamatsu et Beffort furent jetés à terre par la puissance des premières explosions. Dans le même temps, la lumière s'éteignait, et une partie de l'abri souterrain s'effondrait dans un assourdissant bruit d'avalanche.

Il se produisit une brève accalmie, et le pilonnage reprit, après que la justesse du tir eut été contrôlée, à la cadence d'un obus à la seconde.

Autour des deux hommes, le béton s'écroulait par blocs compacts, ou se désintégrait sous un tir de plein fouet, tandis que des éclats tranchants comme des lames de rasoir cinglaient les parois qui n'avaient point cédé, rebondissaient et repartaient en sifflant comme un essaim de guêpes affolées.

Dix obus tombèrent au même endroit et, tel un clou s'enfonçant dans une planche, creusèrent un entonnoir géant qui divisa en deux parties branlantes le repaire de M^me^ Atomos. Assommés, couverts de poussière, Akamatsu et Beffort se retrouvèrent au bord d'un gouffre chaotique, en équilibre sur une étroite corniche, trop étonnés d'être toujours vivants pour

prendre un intérêt à la retombée de la Chevrolet que l'explosion avait expédiée dans l'espace.

Beffort aperçut la lumière qui brillait devant lui, attira en hurlant l'attention d'Akamatsu sur cette étrangeté. Le couloir s'ouvrait au flanc du cratère. La corniche qu'occupaient les deux hommes y conduisait, et comme le bombardement continuait, il devenait urgent de trouver un abri.

Sous la mitraille, ils coururent jusqu'à la galerie, y pénétrèrent à temps pour échapper à un nouvel effondrement, repartirent au pas de course tandis que derrière eux l'enfer se déchaînait.

Un obus frappa l'entrée de la galerie, l'enfouit sous des tonnes de terre, et sous la violence de la déflagration le sol chancela et la lumière s'éteignit.

Se guidant au mur suintant d'humidité, les deux hommes continuèrent leur course aveugle. Ils avaient les poumons en feu, furent obligés de faire halte quand le sol commença à accuser une forte inclinaison.

Maintenant, les explosions leur parvenaient très assourdies, et lorsqu'elles cessèrent, ils eurent la sensation d'être enterrés vivants.

— *Ikasa déska* ? fit Akamatsu qui retrouvait dans l'action sa langue originelle. Comment ça va ?

— Pas mal, grogna Beffort ; mais ça ira mieux quand nous serons sortis de ce trou à rats ! Si vous grattiez une allumette, Yosho ?

Le Japonais saisit sa boîte et la petite flamme dansante éclaira le couloir dont la pente s'accentuait.

— À mon avis, dit Beffort, nous sommes tombés sur l'un des souterrains d'évacuation de M^me^ Atomos. Sans le bombardement, nous ne l'aurions jamais trouvé. Vous avez vu, si le Singe a mis le paquet !

L'allumette s'éteignit et Akamatsu glissa la boîte dans sa poche.

— Nous ne sommes pas tirés d'affaire, dit-il gravement. Je me demande si ce couloir ne va pas nous conduire tout droit dans un autre repaire.

Beffort se remit en marche.

— Nous ne pouvons qu'avancer, constata-t-il. Derrière nous le souterrain est effondré, et je suis sûr que l'armée occupe le champ et tire sur tout ce qui bouge. En vérité, nous sommes mieux ici que là-bas !

Ils marchèrent un long moment dans l'obscurité la plus complète et quand Beffort buta contre un obstacle, Akamatsu gratta une autre allumette.

— Un escalier ! Nous touchons au but !

Ils escaladèrent les marches raides, poussèrent une trappe et firent irruption dans la salle à manger d'une maison abandonnée.

Dehors, ils constatèrent qu'ils se trouvaient de l'autre côté de la colline, à moins de deux miles de l'endroit qu'ils venaient de quitter.

La maison était flanquée d'un vaste appentis que l'on avait visiblement transformé en garage. Des taches d'huile fraîches maculaient le sol de terre battue, et un bidon d'essence traînait dans un coin.

Beffort et Akamatsu gagnèrent la route, s'éloignèrent en direction de l'est, vers Oakland.

À une heure du matin, le Singe apprit que Beffort et l'agent de la Tokkoka venaient de rallier Oakland et sut, après une conversation téléphonique avec le G'man, que M^me^ Atomos avait échappé au bombardement et qu'elle s'apprêtait à lancer une vaste opération « terroriste » au cours de la nuit.

Le mot prenait toute sa valeur lorsqu'il était employé pour désigner l'action de la diabolique Japonaise, et le Singe ne négligea point l'avertissement. La radio se mit à fonctionner sans désemparer sur tout le territoire, mais les mesures préventives furent particulièrement poussées sur New York, Washington, Baltimore, Philadelphie et Boston.

À deux heures, une conférence réunit dans le bureau du Singe les responsables de la sécurité des régions menacées, et Beffort ainsi qu'Akamatsu furent invités à exposer leur plan.

Beffort fut bref. Il raconta comment Sam Forbes, mort et transformé en robot atomisé, avait pu être neutralisé par le feu, et tous les hommes présents comprirent sans plus d'explications, que le moyen de détruire les morts de M^me^ Atomos venait enfin d'être découvert. On discuta à peine pour admettre que le lance-flammes était la meilleure arme de destruction, mais il fut vite évident qu'il n'y aurait pas suffisamment d'engins pour couvrir efficacement un dixième des villes que l'on supposait menacées.

Le général Dikson parla alors de grenades incendiaires, de bouteilles agencées en cocktail Molotov, et se fit sèchement contrer par le Singe :

— Nous ne sommes pas à la bataille de Normandie, mon général, susurra-t-il. Et il ne s'agit pas de ficher en l'air l'Empire State Building…

Dikson tendit sa tête de perroquet déplumé.

— Vous avez cependant utilisé l'artillerie, des bombardiers et des parachutistes ! glapit-il.

— L'objectif était un champ, rappela doucement Beffort.

Dikson le foudroya du regard, mais Beffort s'en balançait. Il était sergent dans l'armée, avait l'habitude d'être foudroyé par le regard des

généraux.

— Si la nation fait appel à l'armée, rugit Dikson. C'est que tous les moyens habituels se sont révélés inefficaces ! Par conséquent, il apparaît clairement que c'est à l'armée qu'échoit l'honneur de prendre en main la défense du pays !

Le Singe grogna entre ses dents, se tassa sur son siège. Ce qu'il avait redouté se produisait : l'armée et les services civils se heurtaient de plein fouet sur une grotesque question de prestige et d'influence, et on allait palabrer pendant des heures inutilement, peut-être demander l'arbitrage du Congrès, et qui sait, celui du président ?

---oOo---

À la même heure, une femme âgée avançait sans bruit dans une rue sombre de Brooklyn. Elle avait une démarche mécanique, tenait sa tête bien droite malgré le froid, et ses bras rigides demeuraient plaqués à son corps.

Elle passa sous un réverbère, vira à angle droit en pivotant sur ses talons, traversa la rue sans marquer de temps d'arrêt et sans regarder si une voiture ne survenait pas, puis reprit son chemin imperturbablement sous les rafales de vent.

Un homme la rencontra un peu plus loin, fit trois mètres après l'avoir croisée et s'écroula sur le trottoir. Il resta immobile pendant trente secondes, raide et froid comme un cadavre, puis il se releva et se mit à suivre la femme âgée qui poursuivait sa route.

À vingt mètres de distance, la femme et l'homme longeaient les murs sombres, coupaient une autre rue et se trouvaient au milieu du carrefour lorsque le chien errant survint. L'animal leva la patte sur une borne d'incendie, s'approcha de la femme âgée en remuant la queue et tomba sur le flanc.

Il se remit sur ses pattes quand l'homme passa à sa hauteur, le suivit avec une étrange allure de chien mécanique. Plus loin, la femme âgée s'immobilisa devant une porte sous laquelle filtrait une lueur pâle. L'homme et le chien la rejoignirent et se figèrent à ses côtés. Alors la femme poussa la porte et pénétra dans le vestibule d'un club de nuit, suivie de l'homme et du chien qui ne la quittaient pas d'une semelle.

La jeune femme qui somnolait auprès de son vestiaire s'éveilla et arrondit la bouche de surprise. Elle était jeune, apparemment en bonne

santé, mais tomba mollement sur le tapis lorsque le petit groupe passa devant elle.

Dans le club, une centaine de personnes s'efforçaient d'oublier leurs soucis en dansant et en buvant plus que de raison. C'étaient des gens très chics, ou qui avaient l'air de l'être, et on ne voyait que robes décolletées et costumes de grand faiseur.

Sur une petite estrade, l'orchestre de Nillo Dunkett jouait en sourdine, afin de ne pas couvrir la voix un peu rauque de Suzy Tentenne qui caressait son micro.

Des serpentins multicolores zébraient l'espace enfumé, et des rires de femmes énervées trouaient la douce mélodie que susurrait Suzy qui suçait son micro.

Plus tôt, l'ambiance avait été explosive, et maintenant c'était ce qu'on appelle l'heure tendre, mais qui n'est en fait qu'un état provoqué par la fatigue, l'ivresse et un début d'ennui. Pour secouer tout ce monde, il eût fallu une attraction sortant vraiment de l'ordinaire, et quand la femme âgée, suivie de l'homme, du chien et de la dame du vestiaire, parut sur le seuil de la salle, un énorme éclat de rire secoua l'assistance.

Le rire de Suzy vibra dans le micro, et l'orchestre cessa spontanément de jouer. Des hommes lancèrent des serpentins sur la femme âgée, mais celle-ci continua d'avancer sans marquer aucune émotion, et les rires cessèrent brusquement.

La femme âgée, l'homme, le chien et la femme du vestiaire étaient raides et avaient les yeux fixes…

Les premières tables se trouvaient sur le passage du petit groupe, et une cinquantaine de noceurs s'écroulèrent en bloc, sous l'œil horrifié de ceux qui étaient encore trop loin pour être atomisés, puis se relevèrent et avancèrent à leur tour vers l'estrade…

Cinq minutes plus tard, une voiture de police qui patrouillait dans le quartier freina sèchement en atteignant un croisement.

Kearny, le conducteur poussa son équipier du coude et désigna l'étrange cortège qui venait dans leur direction.

— Vise un peu, Bill !

L'homme tendit le col, émit un hennissement, se frotta les yeux.

À deux heures trente du matin, par un froid de canard, une centaine de personnes en tenue de soirée suivaient silencieusement une vieille femme,

un chien, un homme vêtu en ouvrier, et une jolie fille blonde moulée dans une robe noire…

— Pas possible, y sont cinglés !

— Sûr ! approuva Kearny ; faut aller leur dire deux mots…

Les deux flics descendirent de voiture, se plantèrent au centre du croisement en balançant leur matraque. Un taxi survint, freina, et le chauffeur se pencha à la portière, regarda dans la rue étroite l'étrange cortège qui s'avançait. Il n'avait pas fait sa recette, subodorait qu'il allait sous peu cueillir quelques clients. Il appela sa compagnie par radio, demanda qu'on dirige sur les lieux des voitures supplémentaires.

— Et alors ? gueula Kearny. Qu'est-ce que c'est que ce cirque ?

La femme âgée arriva au milieu du croisement, et les deux flics ainsi que le chauffeur de taxi subirent une foudroyante atomisation.

Augmenté de trois unités, le cortège macabre remontait vers Plum Island et la base d'aviation de Floyd Bennett Field…

À trois blocs, une voiture pilotée par une femme portant un manteau de zorrino suivait lentement. Sur le siège du passager, se tenait un homme armé de ce qui paraissait être une canne à pêche en fibre de verre et, sur la banquette arrière, un appareil métallique de forme carrée ronronnait doucement.

L'opération « destruction » de M^me^ Atomos était déclenchée.

---oOo---

Incrédule, le lieutenant Cakers observa l'énorme cortège qui s'avançait vers l'entrée de la base, vit s'écrouler les sentinelles et réalisa qu'il se passait quelque chose d'anormal, lorsque celles-ci se relevèrent et prirent place dans les rangs disparates qui envahissaient la première cour de la base.

Cakers déclencha l'alerte, bondit sur le téléphone, hurla un message bref et s'élança au-dehors, courant inconsciemment à la mort la plus fulgurante, à la survie la plus atroce que l'humanité ait jamais connue.

---oOo---

Naval Air Station de Floyd Bennett Field attaquée par foule énorme et silencieuse. Stop. Sentinelles, troupes et officiers se sont joints au cortège. Stop. Demandons instructions d'urgence. Stop. Signé : Enseigne de…

L'amiral Kenilworth donna l'impression d'avoir été secoué par une violente décharge électrique. Il lut le message à haute voix et le Singe

bondit sur le téléphone.

Dans le même temps, le général Dikson comprit que l'heure n'était plus aux discussions stériles, donna des ordres sur un autre poste, et une compagnie munie de lance-flammes fut dirigée sur la base aéronavale.

Beffort et Akamatsu quittèrent le bureau sans attendre, descendirent un étage. Deavis était sur place, déchiffrait les messages en compagnie d'une quinzaine de G'men. Beffort et Akamatsu apprirent qu'un millier de personnes avaient été atomisées, que ce nombre augmentait de minute en minute, mais que le cortège encore compact occupait toujours la partie sud de Brooklyn.

On craignait une dislocation qui rendrait toute intervention impossible. Si les atomisés se perdaient dans la ville, une fantastique catastrophe était à redouter.

On savait que chaque mort était contagieux, que les animaux n'étaient pas épargnés. Bientôt, les rats, les chiens, les chats et les oiseaux porteurs de mort se répandraient sur tout le territoire…

Beffort et Akamatsu dégringolèrent les étages, grimpèrent dans une voiture de service et foncèrent droit sur la base.

CHAPITRE XIII

À trois heures du matin, la température glaciale remonta de cinq degrés, et la neige fit son apparition. Ce ne furent tout d'abord que quelques flocons légers, tourbillonnant gracieusement dans la lueur crue des réverbères, puis une terrible tempête s'abattit sur la ville.

Le convoi militaire transportant les lance-flammes se trouva bloqué vers Newark. La neige s'accumulait sur les pare-brise, et les essuie-glaces étaient impuissants à la balayer. On plaça des hommes sur chaque aile des G.M.C. pour effectuer ce travail, mais l'allure du convoi se réduisit considérablement.

À New York, et plus particulièrement dans Brooklyn, la panique s'emparait brusquement de la population. Avertis par le hululement des sirènes, la radio et la télévision qui crachaient des émissions spéciales à jet continu et qui en rajoutaient, les habitants foncèrent dans leur voiture.

En dix minutes, des embouteillages monstres se produisirent à tous les carrefours importants et empêchèrent les services de police de descendre sur Plum Island.

La tempête de neige rendait la visibilité nulle, et des télescopages spectaculaires eurent lieu un peu partout. Beaucoup abandonnèrent les voitures sur place, partirent à pied sous la neige, et ce fut le commencement d'une invraisemblable partie de cache-cache.

Des groupes se formèrent afin d'être bien certains de se trouver entre vivants, mais refluèrent automatiquement en se rencontrant, de peur d'avoir affaire aux atomisés de M^{me} Atomos.

Un carrousel infernal débuta dans Brooklyn, et la nuit se peupla de silhouettes furtives, étrangement semblables en raison de la neige qui les blanchissait.

À trois heures vingt-cinq, la moitié de la population tournait en rond dans les rues encombrées, tandis que l'autre moitié fermait les portes des

immeubles pour ne point être submergée. De cette façon, ceux qui voulaient regagner leur domicile furent dans l'impossibilité de le faire, se trouvèrent condamnés à errer sous la tempête en se fuyant les uns les autres.

C'était une cavalcade démentielle, et Beffort était atterré. La voiture de service, bloquée à proximité de Prospect Park, ne présentait plus aucune utilité, et les messages que diffusait le poste émetteur-récepteur indiquaient que la situation s'aggravait prodigieusement.

Les atomisés étaient maintenant si nombreux que le standard du F.B.I. parlait d'une véritable « marée humaine ». Le cortège débordait sur Homecrest, touchait Flatlands, frôlait Paerdegat Basin. Le terrain d'aviation de Floyd Bennett Field ne répondait plus depuis longtemps, et le convoi militaire porteur de lance-flammes atteignait seulement Jersey City !

L'armée de l'air fut alors sollicitée. Des avions-cargos, bourrés de G.I. et de lance-flammes, atterrirent à Idlewild Airport et furent instantanément dirigés sur Paerdegat Basin.

Une centaine de lance-flammes entrèrent en action lorsque le cortège déboucha sur Canarsie, grillèrent sur place une première vague d'atomisés, mais durent très vite céder du terrain.

Les soldats braquaient leurs lance-flammes sur tout ce qui ne portait pas d'uniforme, et un groupe de vivants qui fuyait fut pris pour cible et carbonisé. Dans les tourbillons de neige, la troupe s'affolait, reculait devant ces morts innombrables qui paraissaient sortir de terre, et que rien n'empêchait d'avancer.

À trois heures quarante, les lance-flammes manquèrent de carburant, et les soldats ouvrirent le feu à la mitraillette, au fusil, au pistolet. C'était un réflexe parfaitement inutile, puéril.

Les morts continuèrent leur progression, enfermèrent les deux cents soldats dans les branches d'une tenaille mortelle, les submergèrent…

Beffort et Akamatsu surent tout cela par leur radio, comprirent que, sans un miracle, Brooklyn, puis Long Island et New York seraient sous peu uniquement peuplés de morts en marche.

Autour d'eux, c'était la débandade. Privée d'informations, la foule déferlait en tous sens, se heurtait, se battait, se déchirait sans discernement. Les plus faibles roulaient dans la boue, se faisaient piétiner. Des blessés et des morts jonchaient les rues grouillantes, et aux fenêtres des immeubles, des buildings, ceux que la prudence avait retenus chez eux, regardaient ce spectacle de fin du monde avec terreur.

Beffort et son compagnon quittèrent la voiture, furent entraînés malgré eux par un groupe hurlant. Ils luttèrent de concert pour se dégager, se retrouvèrent, haletants et saoulés de coups, dans le calme relatif de Churchill Avenue. La chaussée était encombrée de voitures abandonnées, toutes portières béantes, et des valises crevées déversaient dans la neige des monceaux de vêtements, d'objets hétéroclites.

Des billets de dix dollars voltigeaient autour d'un lampadaire, et une femme dont le nez saignait essayait de les attraper en ricanant. Dans l'une des voitures, un bébé se mit à crier et Beffort eut un mouvement pour s'élancer, mais Akamatsu le retint fermement.

— Ce n'est pas le moment, dit-il de sa voix calme. Cet enfant est aussi bien là qu'ailleurs…

Ils se plaquèrent au mur pour laisser passer une bande d'hommes échevelés, s'élancèrent à leur tour. Ils ne songeaient plus qu'à sauver leur peau, et si possible à rejoindre l'immeuble du F.B.I. Seuls, ils ne pouvaient rien.

Ils parvinrent au croisement de Churchill Avenue et de Coney Island, aperçurent une formidable masse humaine qui venait dans leur direction. Cette foule prenait toute l'avenue, avançait lentement, silencieusement, mécaniquement. Une vieille femme marchait en tête du cortège, et un ouvrier, un chien et une jeune femme blonde la suivaient immédiatement. Plus loin, venait un groupe en tenue de soirée, deux agents en uniforme, puis une masse compacte, si serrée qu'elle paraissait soudée.

Beffort et Akamatsu reprirent leur course, s'éloignèrent vers Mac Donald Avenue.

Soudain, Beffort aperçut la Cadillac. Il se jeta sur le Japonais, le poussa contre une camionnette.

— Regardez, Yosho ! haleta-t-il. Dans cette Cadillac crème qui paraît abandonnée…

L'homme de la Tokkoka se pencha. Tout d'abord, il crut que la voiture était vide, puis il aperçut le rougeoiement fugitif d'une cigarette. Il regarda mieux, vit qu'un homme et une femme occupaient le siège avant, pivota avec incompréhension.

— Et alors, demanda-t-il, qu'est-ce que vous leur trouvez ?

Les doigts de Beffort s'incrustèrent dans son bras.

— Cette femme, gronda le *G'man*, c'est Lidija Watanabe ! La femme qui se trouvait dans la Buick avec Hisato Keichuu, qui a loué les maisons

auprès desquelles furent édifiées les tours de béton !

Akamatsu sursauta.

— Si vous ne vous trompez pas, commença-t-il, je…

— Rappelez-vous la description du Singe ! coupa férocement Beffort : une jeune femme brune, jolie, trente ans maximum, et de type asiatique ! Je ne l'ai vue qu'une fois, Yosho, mais je suis absolument certain que c'est elle.

Akamatsu se pencha de nouveau, se redressa.

— Cette fille est probablement eurasienne, dit-il d'une voix blanche, et je viens d'apercevoir un objet sombre sur la banquette arrière !

Beffort sortit son 38, l'arma.

— Tuez le type ! cracha-t-il. Je m'occupe de la fille. Il nous la faut vivante… Nous allons attaquer par l'arrière. Vous à droite, moi à gauche. Attention au rétroviseur ! Prêt ?

Akamatsu tenait déjà son Beretta.

— Quand vous voudrez, Smith…

Ils se coulèrent sur le trottoir, se séparèrent et, à demi courbés, traversèrent la chaussée en se tenant dans l'ombre. En quinze secondes, ils furent derrière la Cadillac, s'immobilisèrent.

Beffort leva le bras, le baissa et les deux hommes se ruèrent sur les portières.

Akamatsu tira à travers la glace, tua son homme d'une balle dans la tête.

Beffort brisa sa glace d'un formidable coup de crosse, redoubla au menton de Lidija qui s'écroula, foudroyée.

— Regardez ! hurla Akamatsu.

Du bras, il désignait la masse des atomisés qui débouchait dans Churchill Avenue, toujours conduite par la vieille femme.

Beffort ouvrit la portière arrière, entendit le ronronnement de l'appareil posé sur la banquette, chercha fébrilement un moyen de le stopper. Dans le noir, ses mains errèrent sur la surface lisse, rencontrèrent enfin une manette.

Le ronronnement se tut d'un coup avec un imperceptible chuintement, et un petit voyant vert s'éteignit.

À la même seconde, sur Churchill Avenue, dans Brooklyn, à Plum Island, à Canarsie et partout où ils se trouvaient, les atomisés s'effondrèrent et les rues se couvrirent de cadavres…

Plus tard, on devait en dénombrer neuf mille, mais sur le moment personne ne réalisa l'ampleur du désastre. Un grand calme tomba sur la

ville, une prostration profonde qui devait durer des heures au cours desquelles chacun chercha à récupérer. On ne savait pas comment le drame avait pris fin, et Beffort ainsi que le Japonais étaient trop occupés pour songer à l'expliquer.

À l'aide de leurs cravates, ils venaient de ligoter proprement la jeune femme inconsciente, et Akamatsu se chargeait de sa réanimation.

Lidija Watanabe ouvrit les yeux à la quatrième gifle, promena autour d'elle un regard profondément surpris.

— Vous m'entendez ? s'enquit doucement Akamatsu.

La femme le regarda, inclina le front.

— Je suis un agent de la Tokkoka, reprit le Japonais, et cet homme appartient au F.B.I. Cela pour que vous compreniez que vos carottes sont archi-cuites, et qu'il ne faut pas attendre de notre part la moindre complaisance.

L'Eurasienne lui cracha au visage, et Akamatsu la gifla d'un revers sans douceur.

— Où est M^me^ Atomos ? demanda-t-il de sa voix douce.

— J'ignore de qui vous parlez !

— *Ah… so déska*(4) ? G'man.

Il saisit le bras de Lidija, bloqua un index entre ses mains, tordit lentement. La fille hurla, rua, mais le doigt se brisa net, sans bruit, comme une paille.

— Et maintenant ?

Lidija se mordit les lèvres mais ne prononça pas un mot.

— Votre cigarette, Smith ?

Beffort obtempéra, et Yosho appliqua le bout incandescent sur la joue de l'Eurasienne.

Le grésillement se confondit avec le hurlement, et Lidija se mit à pleurer mais n'ouvrit point la bouche.

— Où est M^me^ Atomos ? réitéra Akamatsu.

L'Eurasienne ferma les yeux.

— Je ne sais pas, siffla-t-elle. Personne ne connaît l'endroit où elle se cache.

Beffort eut un regard pour les corps des atomisés qui jonchaient l'avenue, pivota férocement vers la fille.

— Si tu ne parles pas, gronda-t-il, tu ne sortiras pas vivante de cette voiture ! Je n'ai pas une âme de tortionnaire, mais tes crimes m'autorisent à

te découper en lanières en gardant la conscience tranquille. Pour la dernière fois : où est M^me^ Atomos ?

Lidija Watanabe se raidit et ses mâchoires se contractèrent. Le ton du G'man ne laissait planer aucun doute sur ses intentions et Lidija ne s'était jamais trouvée de l'autre côté de la barricade. La puissance de M^me^ Atomos lui avait toujours paru si formidable que, même en cet instant, elle ne pouvait croire que cet Américain parviendrait à la faire parler.

Avant qu'elle ne succombe à la torture, M^me^ Atomos interviendrait. C'était obligatoire, inéluctable !

La voix d'Akamatsu la ramena au moment présent.

— Laissez-moi faire, Smith. Il ne s'agit pas de la tuer, mais de la faire parler. J'ai malheureusement une grande habitude de ce genre d'opération… Aucun être humain ne peut résister à certaines douleurs. Les centres nerveux sont des points extrêmement sensibles, particulièrement dans cette région !

Ses deux mains étreignirent les reins de la fille, et celle-ci lâcha un hurlement de bête. Akamatsu insista, et il fallut que Smith Beffort emploie toutes ses forces pour maintenir l'Eurasienne sur son siège.

Enfin Lidija cessa de hurler, se tassa mollement entre les bras du G'man.

— Elle s'est évanouie, commenta calmement Akamatsu. Mais ceci n'est rien. Voulez-vous placer ses bras derrière la banquette, je vous prie ?

Tandis que Beffort obtempérait, le Japonais arracha les vêtements de Lidija très méthodiquement, ne lui laissa que son manteau de zorrino, ses bas et ses escarpins.

— Moralement, expliqua-t-il, elle va se trouver profondément choquée. Une femme nue ne peut tenir longtemps si… l'interrogatoire est bien mené.

Il jeta un coup d'œil oblique à Beffort, et ajouta :

— J'aimerais assez que vous nous laissiez seuls, Smith.

Sans répondre, Beffort quitta la voiture. Il tira le cadavre du compagnon de l'Eurasienne sur le trottoir, alluma une cigarette, essaya de ne point entendre les cris qui jaillissaient de la Cadillac, de ne pas voir Akamatsu penché sur le corps nacré de la fille…

Pantelante, Lidija Watanabe gisait dans un angle de la banquette arrière, gémissait sourdement, continuellement, mais Beffort avait pu voir qu'aucune blessure ne la marquait.

La voiture roulait en direction de l'ouest. Akamatsu tenait le volant, essuyait parfois la sueur qui coulait encore de son front. Un rictus de dégoût

demeurait sur ses lèvres, et ce fut d'une voix sans timbre qu'il demanda à Beffort de lui allumer une cigarette.

— Dommage que nous ne puissions prévenir le Singe ! regretta Beffort. Il va falloir nous contenter du renfort de la police locale !

Akamatsu grogna :

— Elle a cédé bien vite… Je me demande si nous allons vraiment trouver le repaire de M^me^ Atomos à cet endroit.

Beffort plissa le front.

— Tarrytown, dit-il, Tarrytown… C'est curieux ; ce nom me paraît familier, mais je ne parviens pas à me souvenir en quelle circonstance je l'ai entendu…

— Au bord de l'Hudson, précisa Akamatsu.

— Je sais, je sais…

— Cette ville n'est pas loin de New York, il est naturel que vous la connaissiez.

— Il y a autre chose, articula Beffort. Autre chose d'important qui se rattache à ce nom. Récemment, il s'est passé un événement insolite à Tarrytown…

Akamatsu grimaça.

— Depuis le début de cette affaire, il s'est passé une foule d'événements insolites, Smith. Il faudrait une mémoire d'éléphant pour avoir tout conservé…

La Cadillac quitta les limites de New York, continua sa route le long de l'Hudson. La circulation était nulle, et la neige qui ne tombait plus formait sur la chaussée un tapis boueux, glissant, qui interdisait de dépasser une vitesse raisonnable.

Ce fut dans la traversée du Yonkers que la mémoire revint subitement au G'man.

— Tarrytown ! s'exclama-t-il ; c'est la ville où demeuraient Maguy Fairbank et ses parents !

Akamatsu expédia d'une chiquenaude son mégot dans la neige.

— La maison abandonnée des Fairbank ! Un repaire rêvé pour M^me^ Atomos…

Lidija Watanabe geignit plus fort pour dissimuler le déclic de la manette qu'elle venait d'abaisser. Avec le bruit du moteur, le ronronnement de l'appareil était inaudible, et elle venait de placer sa jambe nue devant le voyant vert…

CHAPITRE XIV

Les atomisés de New York ne furent pas touchés par le rayonnement de l'appareil de téléguidage, car celui-ci se trouvait maintenant trop loin de la cité mais, à Tarrytown, un clochard qui semblait endormi sur un quai de l'Hudson, s'éveilla.

Il abandonna sa musette, longea le quai de son pas mécanique, remonta la rampe et émergea des docks. L'homme était couvert de neige, ses vêtements élimés dégouttaient d'eau, et ses pieds raclaient le sol.

Il était mort depuis peu de temps, et M^{me} Atomos n'avait pas prévu que le rayonnement atomique le mettrait en mouvement.

Le clochard marcha jusqu'à la route n° 19, l'atteignit précisément à l'instant où la Cadillac passait. Entraîné par l'appareil téléguideur, l'homme fit volte-face, partit de sa démarche heurtée en direction de la ville, de la maison des Fairbank.

La voiture avança sur sa lancée dans la coquette allée, stoppa entre deux arbres, sur le trottoir couvert de neige immaculée.

Akamatsu laissa tourner le moteur afin de maintenir le débit du distributeur d'air chaud, car le froid était vif, mais éteignit les phares.

Il était près de cinq heures du matin. La nuit était encore profonde et rien ne bougeait dans les cottages aux volets clos.

De courtes rafales de vent faisaient tomber les petits tas de neige accumulés sur les branches dénudées, secouaient les antennes de télévision et sifflaient contre les glaces relevées, couvrant avec la complicité du moteur le ronronnement feutré de l'appareil téléguideur.

Blottie dans l'angle de la banquette arrière, Lidija tentait à présent de faire glisser ses liens.

Beffort désigna du pouce la maison des Fairbank, qu'une haie épaisse dissimulait à leurs regards.

— Théoriquement, dit-il, les scellés ont dû être posés après la mort des propriétaires, et si M^me^ Atomos se trouve dans cette habitation, il lui faut prendre d'invraisemblables précautions pour ne point se faire repérer par les voisins. Un volet ouvert, une bouffée de fumée sortant de la cheminée, un bruit quelconque, et la police est automatiquement alertée…

Il regarda la rue où stationnaient quelques voitures, et reprit un ton plus bas :

— Même un véhicule étranger attirerait l'attention. Croyez-vous Yosho, qu'une femme comme M^me^ Atomos se soit volontairement bloquée dans cette demeure sans échappatoire possible ?

Akamatsu eut un regard méfiant pour l'Eurasienne et, à demi tourné sur la banquette, il répondit :

— M^me^ Atomos a sûrement été surprise par la riposte de votre service, Smith. Cette femme est menée par sa haine, par un désir de vengeance passionné qui a survécu aux années. Il est possible qu'elle se soit décidée à l'offensive sans avoir préalablement parfaitement assuré ses arrières… Son tempérament de scientifique a cédé la place à un fanatisme exacerbé qui l'a entraînée dans son irrésistible tourbillon. Maintenant, et pour répondre à votre question, je crois, malgré ce que je viens de dire, que M^me^ Atomos a tout prévu.

— Okay, grommela Beffort. C'est mon opinion.

Il dégagea le 38 de son holster, ouvrit sa portière, et dit :

— Nous y allons ?

Akamatsu opina et descendit à son tour. Les deux hommes se glissèrent comme des ombres le long de la haie, sans voir qu'au premier étage de la maison, un canon mince ayant la forme d'une canne à pêche en fibre de verre se pointait dans leur direction.

---oOo---

Le clochard fut repéré par une voiture de police à l'angle de Benedict Avenue et de la n° 9, et les deux patrouilleurs arrêtèrent le véhicule.

— Eh ! Vous, là-bas ! Venez un peu par ici !

L'homme continua son chemin sans même se retourner, traversa l'avenue en traînant les pieds.

— Quel c… ! jura l'un des deux flics.

Son collègue haussa les épaules, fit effectuer un rapide demi-tour à la voiture, parvint très vite à la hauteur du clochard.

— Alors, papa, t'es sourdingue ?

L'homme poursuivit sa route. Il ne prêtait aucune attention à la voiture de police qui roulait à ses côtés, et son attitude raide, son visage livide et figé finirent par intriguer les deux flics.

— Pas possible, il est drogué !

— Il se fout de notre gueule ! lâcha celui qui était le plus hargneux. Eh ! Amène-toi, papa, et fais voir tes papiers !

— Tu peux te l'accrocher ! Ce mec ne demande qu'à passer son hiver en cabane. Tant que tu l'auras pas agrafé, il t'em…ra jusqu'à la gauche !

Furieux, le conducteur serra le frein à main, bondit sur le sol en compagnie de son collègue, et les deux hommes foncèrent sur le délinquant. À un mètre de lui, ils furent atomisés, tombèrent dans la neige, y restèrent trente secondes, se relevèrent et suivirent le bonhomme en adoptant sa démarche saccadée.

Plus loin, un livreur de lait qui commençait sa tournée fut entraîné par le petit groupe, puis ce fut le tour de deux marins qui venaient de tirer une bordée, de quatre femmes de ménage, d'un facteur à la retraite et d'une femme enceinte et son mari, qui s'apprêtaient à partir pour la clinique en prévision d'un proche accouchement.

Les treize atomisés arrivèrent ainsi à proximité du quartier où se dressait la maison des Fairbank, s'engagèrent dans l'allée silencieuse.

---oOo---

Lidija Watanabe attendit que les deux hommes se fussent éloignés et redoubla d'efforts afin de se dégager. Elle savait que M^me^ Atomos était sur ses gardes. La mise en route du téléguideur avait toujours été formellement interdite dans les environs des repaires qu'avait occupés la terrible femme, et cette transgression aux règlements ne pouvait que signifier un état d'alerte urgent.

En ceci, l'Eurasienne ne se trompait pas.

Dans la maison des Fairbank, trois hommes et deux femmes mettaient la dernière main au dispositif destiné à faire sauter les appareils de destruction. M^me^ Atomos en avait donné l'ordre. Il était impossible d'emmener le matériel, mais il fallait éviter à tout prix que les agents du F.B.I. ne s'en emparent.

À la fenêtre, le guetteur avait vu arriver la Cadillac, mais depuis qu'elle se trouvait derrière la haie il n'en apercevait plus que le toit. La sortie de

Beffort et d'Akamatsu lui avait de ce fait complètement échappé, et il tressaillit lorsqu'un groupe silencieux s'approcha de la voiture.

Lidija venait de dégager ses mains. Elle ouvrit la portière, se trouva brusquement face aux treize atomisés qui, privés de directives, rejoignaient automatiquement l'appareil qui les animait.

Lidija comprit en un éclair qu'elle était perdue, poussa un hurlement déchirant et s'écroula, foudroyée.

Au même instant, le guetteur pressa le cadran de son arme. Un éclair illumina la nuit, et la haie, la voiture et les atomisés furent instantanément la proie des flammes.

Beffort et Akamatsu abattirent le guetteur, sautèrent la haie, et se ruaient vers la maison lorsque celle-ci explosa. Les deux hommes se jetèrent à terre, furent couverts de débris, et quand ils purent à nouveau bouger, la maison flambait comme une torche.

Malgré le crépitement des flammes, ils entendirent distinctement le ronflement d'un moteur, comprirent que M^me^ Atomos s'enfuyait et, malgré la chaleur de l'incendie, gagnèrent le jardin qui s'étendait derrière la maison.

Après le jardin, il y avait un chemin de terre carrossable, mais la voiture avait disparu, il ne restait sur le sol humide que la double trace des pneus ayant emporté la terrible Japonaise…

---oOo---

L'alarme fut donnée quinze minutes plus tard, la région bouclée, et à six heures du matin on avait arrêté et filtré plus de treize cents véhicules.

Six femmes de type asiatique, qui circulaient en voiture sur la n° 9, furent conduites au poste central de Tarrytown, et on prévint le siège du F.B.I. de ces arrestations.

Beffort et Akamatsu partirent pour New York afin de gagner du temps. Il s'agissait de ramener la photographie et les empreintes de Kanoto Yoshimuta, alias M^me^ Atomos, que détenait le Singe, afin de les comparer à celles des femmes arrêtées.

Cette décision avait été prise en raison de la dispersion des forces de police, de celles du F.B.I., occupées ainsi que les autres services publics à ramasser les morts qui encombraient les rues de Brooklyn.

Le Singe paraissait fatigué, écrasé par un fardeau insupportable, mais son visage s'éclaira lorsque Beffort et Akamatsu pénétrèrent dans son

bureau.

— Heureux de vous revoir vivants, dit-il mornement.

Ses traits se figèrent de nouveau.

— C'est un désastre, dit-il en passant sa main sur sa nuque douloureuse. Le compte n'est pas terminé, mais aux dernières nouvelles il y aurait près de dix mille morts…

Il baissa les yeux, déplaça un crayon, et ajouta de ce ton creux dont il ne pourrait jamais se libérer :

— Ma femme est au nombre des victimes…

Il releva le front et dit encore :

— Nous avons également perdu six hommes. Des anciens. Des types qui travaillaient avec moi depuis le début : Deavis, Fonk, Mitchell, Martin, Bernon, Twining…

— Nom de Dieu ! souffla Beffort, durement touché.

Après la mort de Sam Forbes, c'était la plus mauvaise nouvelle qu'il eût apprise depuis des années. Au cours de la nuit, il avait vu des centaines de morts, mais tous étaient anonymes, ne représentaient rien de plus qu'un tas de chair sans vie. Les noms que venait d'égrener le Singe s'accolaient à d'impérissables souvenirs, et les visages des disparus dansaient devant les yeux de Beffort.

Akamatsu intervint doucement :

— Six femmes attendent à Tarrytown. Parmi elles, peut-être trouverons-nous la responsable de cette tragédie ?

Cinq minutes plus tard, Beffort et Akamatsu roulaient vers Tarrytown.

CHAPITRE XV

L'inspecteur-chef Rooney attendait les deux agents sur le seuil du poste central. Il les accueillit dès leur descente de voiture et leur fit part immédiatement de ses inquiétudes :

— Il se passe une chose étrange, dit-il. Les six femmes que nous détenons sont toutes japonaises. Elles ont toutes cinquante ans et sont nées à Nagasaki où elles habitaient avant de venir aux États-Unis !

Beffort et Akamatsu restèrent en équilibre sur la première marche, muets de stupeur. Rooney se gratta le nez et ajouta :

— De plus, toutes ces femmes ont été jadis victimes d'un accident qui a nécessité une opération relevant de la chirurgie esthétique, et elles n'ont plus que quatre doigts à la main droite !

Akamatsu sursauta.

— L'index ? rugit-il.

— L'index, confirma Rooney. C'est bien celui-là qui manque.

Beffort tira de sa poche la fiche de Kanoto Yoshimuta, alias M^me^ Atomos, la plaça sous le nez de Rooney.

— L'une d'entre elles ressemble-t-elle à cette photo ?

L'inspecteur considéra attentivement la fiche, eut finalement une moue de perplexité.

— C'est tangent, dit-il. Je crois qu'il vaudrait mieux que vous regardiez ça vous-même…

Beffort et Akamatsu s'apprêtaient à grimper l'escalier quand Rooney les retint.

— Il y a encore autre chose, dit-il avec ennui. Nous avons évidemment relevé leurs noms. Elles s'appellent toutes…

Il buta sur le nom, tira un papier de sa poche, et lâcha :

— Kanoto Yoshimuta…

Comme ses deux interlocuteurs demeuraient bouche bée, il ajouta comme pour s'excuser :

— Paraît qu'au Japon, c'est un nom aussi répandu que les John Smith chez nous…

Elles ne se ressemblaient pas, mais avaient un air de famille avec la photographie de M^me^ Atomos. Elles habitaient New York, étaient aux États-Unis depuis six mois, mais n'y possédaient pas de parents ni d'amis.

Elles n'occupaient aucun emploi, n'étaient que de passage, comptaient retourner au Japon sous peu et ne se connaissaient pas avant d'être arrêtées par la police.

Maintenant, elles jacassaient entre elles en japonais, paraissaient absolument ravies de cette petite réunion inattendue…

Akamatsu hurla un ordre en japonais, et les six femmes se turent, le regardèrent avec reproche.

— Séparez-les, demanda l'homme de la Tokkoka au chef Rooney, et veillez à ce qu'elles ne communiquent pas entre elles.

Il pointa son doigt sur la première Japonaise.

— Vous, madame Kanoto Yoshimuta, restez ici.

Les autres femmes gloussèrent, se laissèrent docilement conduire vers d'autres pièces.

— Que faisiez-vous sur la route n° 9 ? demanda Akamatsu.

La femme n'était pas agressive, mais on sentait que son désir de collaboration était malgré tout limité. Elle était de taille moyenne – comme les cinq autres femmes – et dans la foule elle devait sans aucun doute passer inaperçue. Elle tenait sur ses genoux un sac noir en similicuir, et Akamatsu vit que seule, la dernière phalange manquait à son index droit.

— Par mon poste de radio, répondit-elle enfin, j'avais appris que M^me^ Atomos venait d'attaquer New York. Le speaker disait qu'il y avait déjà beaucoup de morts et qu'un immense cortège d'atomisés menaçait d'envahir la ville. J'ai eu peur, et n'ai plus pensé qu'à m'éloigner.

— Où alliez-vous ?

— N'importe où !

— Vous n'aviez pas de bagages, n'est-ce pas ?

La femme sourit avec beaucoup d'ironie.

— Si vous aviez été à ma place, vous n'auriez songé qu'à sauver votre vie. C'était vraiment un sauve-qui-peut général !

— Quels sont vos moyens d'existence, madame Yoshimuta ?

La femme regarda ses mains.

— Mon mari avait souscrit une forte assurance. Lorsqu'il fut tué…

— Comment est-il mort ? coupa Akamatsu.

— Mes enfants et lui ont été tués par la bombe atomique en 1945.

Beffort et l'homme de la Tokkoka échangèrent un regard d'intelligence. La vie passée de cette femme coïncidait étrangement avec celle de M^me^ Atomos !

— Quelle est la raison de votre présence aux États-Unis ?

La Japonaise hésita, puis, regardant toujours ses mains, elle dit lentement :

— J'étais curieuse de voir de plus près les Américains. Il me semblait que les hommes qui avaient détruit Hiroshima et Nagasaki ne devaient pas vivre comme tout le monde. Bien entendu, je me suis aperçue que je m'étais trompée.

— Vous détestez les Américains, madame Yoshimuta ?

La femme répondit dans sa langue natale :

— Nous sommes de la même race, monsieur. Vous savez aussi bien que moi que les Japonais détestent les Américains !

Akamatsu traduisit à l'intention de Beffort, et dit :

— Veuillez répondre en anglais, madame Yoshimuta.

Il fourra ses mains dans ses poches, demanda :

— Approuvez-vous les actes de M^me^ Atomos ?

— Je ne peux me désavouer. Je regrette simplement d'avoir été arrêtée avant que ma tâche ne soit terminée !

Les exclamations fusèrent et Akamatsu dut élever la voix :

— Donc, vous reconnaissez être M^me^ Atomos ?

— Je le reconnais.

Une grande confusion éclata alors dans le poste central. On passa les menottes à la femme, des journalistes et des photographes furent admis dans la pièce et, en moins de cinq minutes, la population des U.S.A. apprit que M^me^ Atomos était entre les mains de la police.

Peu après se produisait le coup de théâtre : les six femmes prétendaient être M^me^ Atomos, et chacune jurait que les autres mentaient, revendiquait hautement la responsabilité des crimes commis !

Lorsqu'on tenta une confrontation, elles s'injurièrent, et si on ne les avait retenues elles se seraient probablement sauvagement battues.

Alors, on les enferma dans des cellules séparées et on essaya de trouver une solution à cette inextricable situation.

Ce fut le Singe qui, par téléphone, ordonna qu'on les soumît au jugement du sérum de vérité…

---oOo---

Voici un extrait du compte rendu de l'interrogatoire que subirent les six femmes, après avoir été soumises au sérum de vérité, et qui fut publié le 28 février par le New York Herald et commenté par Sydney Barow de la chaîne de télévision A.B.C. :

1° *Quel est votre nom ?*

Réponses : (aucune des femmes ne se nomme Yoshimuta.) Il s'agit en réalité de Mmes : Kawaguchi, Tanama, Myamoto, Ilyinskaia, Kuanru, Sudinyo.

2° *Où êtes-vous née ?*

Réponses : Nagano, Himeji, Kushiro, Gifu, Chiba, Yawata.

3° *Qui vous a demandé de vous faire passer pour M^me^ Atomos ?*

Réponses : M^lle^ Lidija Watanabe.

4° *Pourquoi avez-vous accepté ?*

Réponses : M^lle^ Watanabe m'a offert dix mille dollars.

5° C*omment et pourquoi êtes-vous venue aux États-Unis ?*

Réponses : Depuis un an M^lle^ Watanabe me payait pour que je reste à sa disposition. C'est elle qui m'a fait venir aux États-Unis, qui m'a installée à New York, qui m'a fourni une voiture.

6° C*omment avez-vous connu Lidija Watanabe ?*

Réponses : Elle m'a contactée dans la ville où j'habitais et m'a dit que mon cas l'intéressait. J'étais sans ressources. M^lle^ Watanabe paraissait très passionnée par mon opération du visage et par la mutilation de mon index. Mon âge semblait également la satisfaire.

7° *Qui vous a ordonné de circuler sur la n° 9 ce matin ?*

Réponses : J'ai reçu un appel téléphonique me demandant de me rendre immédiatement à Tarrytown. Je devais rouler pendant une heure dans la ville et revenir ensuite à New York. Si j'étais arrêtée par la police, je devais prétendre que j'étais M^me^ Atomos.

8° *Connaissez-vous M^me^ Atomos ?*

Réponses : Non.

9° *Savez-vous ce qu'elle est devenue ?*

Réponses :

M^me^ Kawaguchi : Elle n'existe pas.

M^me^ Tanama : C'était M^lle^ Watanabe.

M^me^ Myamoto : Elle est morte.

M^me^ Ilyinskaia : C'est un homme.

M^me^ Kuanru : Elle s'est enfuie.

M^me^ Sudinyo : C'est l'une d'entre nous.

10° *Reconnaissez-vous avoir travaillé pour M^me^ Atomos ?*

Réponses : Non. Je travaillais pour M^lle^ Watanabe.

11° *Vous avez cependant accepté de vous faire passer pour elle ?*

Réponses : Je croyais à une énorme plaisanterie et j'étais certaine que la police ne me prendrait jamais au sérieux !

12° *Approuvez-vous les actes de M^me^ Atomos ?*

Réponses : Pas du tout ! Elle est une criminelle et mérite un châtiment exemplaire !

13° *Saviez-vous que M^lle^ Watanabe travaillait pour M^me^ Atomos ?*

Réponses : Non. Il n'a jamais été question de M^me^ Atomos au cours des différents entretiens que j'ai eus avec Lidija Watanabe.

14° *Qu'aviez-vous précédemment effectué comme travail pour Lidija Watanabe ?*

Réponses : Aucun. Elle ne m'avait rien demandé, sauf de me tenir jour et nuit à sa disposition auprès de mon appareil téléphonique.

15° *Saviez-vous que d'autres femmes étaient dans votre cas, et les connaissiez-vous ?*

Réponses : J'ignorais totalement leur existence.

---oOo---

L'enquête, menée parallèlement par la Tokkoka et le F.B.I., démontra que les six femmes n'avaient dit que la vérité, et après le procès qui eut lieu deux mois plus tard, elles furent purement et simplement relaxées. On les refoula néanmoins dans leur pays, et la Tokkoka les tint secrètement sous surveillance.

Aux États-Unis, on continua de rechercher M^me^ Atomos et pendant six mois toutes les forces de sécurité restèrent en état d'alerte.

Comme aucun incident ne se produisit pendant cette période, on finit par admettre que M^me^ Atomos avait péri dans l'incendie de la maison des Fairbank, et peu à peu l'affaire tomba dans l'oubli.

Smith Beffort accompagna Akamatsu à l'aéroport de La Guardia, et lui souhaita bonne route.

— Oubliez tout cela, conseilla le Japonais. Il est évident que M^me^ Atomos est morte.

Beffort resta grave.

— Je n'en crois rien, Yosho. Cette femme nous a filé entre les doigts, et lorsque nous l'aurons oubliée, elle reviendra !

Akamatsu éclata d'un rire forcé.

— Ne soyez pas pessimiste, Smith…

On appela les passagers, et les deux hommes se quittèrent.

Beffort resta sur le terrain bien après que l'avion eut disparu dans le ciel, songeant à Sam Forbes, aux collègues morts, aux milliers de victimes de la tragédie de Brooklyn, et il s'éloigna enfin tête basse, alluma une cigarette.

C'était peut-être de la névrose, mais il était certain que, cachée dans la foule, M^me^ Atomos l'observait…

FIN

Remis en forme en janvier 2016

[1] Tokkoka: Police spéciale supérieure nippone.

[2] Haï : oui.

[3] Merci beaucoup.

[4] Ah, vraiment ?